MEGE

ESSAI D'EXHORTATIONS POUR LES ÉTATS DIFFÉRENS DES MALADES,

Dont les Confeſſeurs & les Fideles peuvent ſe ſervir utilement, quand ils ſe trouvent auprès d'eux.

Avec un recueil d'Actes & d'Aſpirations pour le tems de l'agonie.

On y a joint un Examen général ſur tous les Commandemens de Dieu, & ſur les péchés de pluſieurs états, pour aider les Malades à faire une Confeſſion générale.

Par Meſſire A. BLANCHARD, *Prêtre, Prieur & Seigneur de Saint-Marc lez-Vendôme.*

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, rue Saint-Jacques; à la Vertu.

M. DCC. XXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

Non desis plorantibus in consolatione, & cum lugentibus ambula. Non te pigeat visitare infirmum; ex his enim in dilectione firmaberis. Ecclesiastici, c. 7. ℣. 38. & 39.

Ne manquez pas à consoler ceux qui sont dans la tristesse, & pleurez avec ceux qui pleurent. Ne soyez point paresseux à visiter les malades; car c'est ainsi que vous vous affermirez dans la charité.

A MESSIRE
MESSIRE ALAIN
DE GONTAUT,
DOYEN,
Ci-devant Chantre & Chanoine de l'Eglise de Paris, Abbé & Comte de Lagny, &c.

MONSIEUR,

Ce seroit être peu sensible aux bontés dont vous m'hono-

rez, que de ne pas vous donner un témoignage public de ma reconnoiſſance, dans le choix que je dois faire d'un nom illuſtre, pour être mis à la tête de cet ouvrage deſtiné en faveur des malades.

J'ai crû ne pouvoir vous offrir rien de plus agréable & plus digne de vous, qu'un ſujet pour lequel le zèle dont vous brûlez pour le ſalut des ames, vous intéreſſe ſi vivement.

Hé ! ſous quel autre nom pouvois-je mieux mettre au jour un Livre, dont tout le but eſt d'apprendre à un Chrétien à bien uſer de la maladie, & ſe ménager une mort précieuſe, que ſous celui d'un des dignes

Supérieurs que la charité conduit ſi ſouvent dans une maiſon ſainte, l'aſyle des pauvres malades, pour y porter à ces Epouſes de Jeſus-Chriſt, qui s'appliquent avec tant d'ardeur à tous leurs beſoins, des paroles de conſolation & de vie, principalement lorſqu'elles ſont environnées des douleurs de la maladie ou de la mort ?

Le deſſein de faire paſſer cet ouvrage en d'autres mains, n'étoit pas ce que je m'étois propoſé en le commençant : je ne l'avois fait que pour mon uſage. Mais le hazard l'ayant fait tomber ſous les yeux d'un ami, dont le mérite vous eſt connu, il me fit entendre, après

l'avoir lû, qu'il ſeroit utile au public. Je me laiſſai perſuader. Vous jugerez, MONSIEUR, *s'il a eu raiſon, & ſi j'en ai eu moi-même. Vos lumières & vos ſentimens ſont ſupérieurs aux nôtres; & ce qui n'a point votre approbation, en peut-il avoir aucune?*

En vous le préſentant, MONSIEUR, *je n'entreprendrai point de faire votre éloge digne d'un Auteur plus éloquent que moi. Je ſais le peu de cas que vous faites des louanges; il vous ſuffit de les mériter. Sorti d'une des plus anciennes maiſons, qui a eu la confiance de nos Rois, en contribuant au ſoutien de la Monarchie : ennobli par une*

longue ſuite d'Ancêtres encore plus diſtingués par leur réputation, que par leur haute naiſſance : allié à tout ce qu'il y a de plus éclatant dans l'Egliſe & dans l'Etat, vous n'enviſagez ce long enchaînement de grandeur & de gloire, que comme la Religion nous apprend à le regarder.

Tout le monde ſait combien ARMAND DE GONTAUT, *Chevalier des ordres du Roi, & Maréchal de France, s'eſt rendu recommandable par ſa valeur & ſa fidélité, ſous cinq de nos Rois. Ce grand Homme, le plus ſûr inſtrument de leurs victoires, a été ſuivi de pluſieurs autres Héros, qui ont ajouté un*

nouveau lustre à votre famille, dont la digne ambition a été de remporter d'éclatantes victoires sur de fiers ennemis, & de ramener par la douceur, ou par la force, de nombreuses Villes, sous l'obéissance de leur légitime Souverain. Mais toutes ces choses sont trop connues, pour avoir besoin d'être retracées : l'Histoire le fait dignement.

Que ne puis-je publier ici au gré de mon cœur, ces sentimens nobles qui font voir en vous ceux de vos Peres ! ces talens si rares en nos jours, qui vous font briller également, soit que vous prononciez le sublime d'un Panégyrique éloquent, soit que vous traitiez le pathétique d'un discours familier ! ces vertus

enfin qui vous rendent propre aux besoins de l'Eglise !

Qui s'étonnera donc, MONSIEUR, *que cet heureux assemblage de talens & de vertus, ait attiré sur vous les regards du grand Cardinal, qui gouverne le plus célebre Diocèse du Royaume, avec tant de lumière & de sagesse ? Habile à discerner le vrai mérite, par-tout où il le trouve, il a cru qu'il étoit de la justice de le récompenser en vous : & c'est ce qu'il a fait, en vous élevant à une des plus hautes dignités de son Eglise. La chair & le sang n'ont eu aucune part en ce choix ; & quoique vos familles aient contracté depuis long-*

tems une glorieuſe alliance, ſon zèle pour la maiſon de Dieu eſt trop ardent & trop épuré, pour avoir voulu lui donner un Miniſtre qui n'en fût pas l'ornement. Son choix a fait votre éloge, & l'affection qu'il a pour vous, eſt votre gloire.

Votre modeſtie, MONSIEUR, *m'impoſe ſilence, & j'obéis, vous ſuppliant d'agréer ce petit Ouvrage, & de vouloir en être le protecteur. J'oſe l'eſpérer de vous, non par le mérite de ſon ſtyle, mais par l'utilité de ſa matière. C'eſt ce que je ſouhaite avec ardeur. J'ai l'honneur d'être, avec un profond reſpect,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BLANCHARD.

PRÉFACE.

LA viſite des malades a toujours été conſidérée dans la Religion, non-ſeulement comme une des fonctions du miniſtère Eccléſiaſtique les plus excellentes, où il y a plus de charité à exercer, plus de difficultés à ſurmonter, & plus de mérites à acquérir; mais encore comme une des plus importantes, & des plus néceſſaires pour le ſalut des Fideles.

En effet, c'eſt dans l'état de la maladie, que l'homme étant ſéparé de tout ce qui peut flatter ſes inclinations, & aſſiégé par différens maux, ſe trouve expoſé aux beſoins les plus preſſans, & aux inquiétudes les plus cruelles. Les

douleurs qu'il reſſent, ſont quelquefois pour lui une eſpèce de martyre; & quoique ſon ame ſoit encore toute en lui, ſelon l'expreſſion de ce Roi dont il eſt parlé Cap. 1. dans le ſecond Livre des Rois, il ſe regarde en cet état comme un mort au milieu des vivans. Tantôt ſuccombant ſous le poids qui l'accable, il ſoupire après la fin de ſa vie: d'autres fois rappellant à lui ſa raiſon & ſa foi, l'idée ſeule de la mort porte la terreur & l'effroi dans ſon eſprit & dans ſon cœur. De quelque côté qu'il ſe tourne, ſoit au-dedans de lui-même, ſoit au-dehors, il ne trouve par-tout que des ſujets de triſteſſe & d'alarmes. Tout ſemble fondre ſous ſes pieds; tout paroît échapper à ſes mains. Il aime la vie, & il craint de la perdre. S'il fait quelques retours ſur l'état de ſa conſcience, elle lui reproche des foibleſſes ſans nombre, & il

commence à ſentir un ver cruel qui la déchire. Il ne découvre dans ſa conduite, que des paſſions flattées, des déſordres commis, & des vertus négligées. S'il leve les yeux vers le Ciel, il s'imagine voir un Dieu armé contre lui, & prêt à lancer la foudre ſur ſa tête: il gémit, il ſoupire, toutes ſes idées ſe confondent; & comme s'il n'y avoit plus de miſéricorde à attendre, ni de Médecin capable de fermer les plaies de ſon ame, il ſe dévore de chagrins, & il ne trouve rien ni dans le ciel ni ſur la terre, qui le raſſure & le conſole.

Celui qui durant le cours d'une vie libertine, avoit mis ſes déſordres derrière le dos, les trouve expoſés devant ſes yeux dans les triſtes momens où la mort le menace. Alors la juſtice de Dieu, qu'il avoit toujours perdue de vue, commence à l'alarmer. Il n'oſe ſe flatter de l'eſpérance de pouvoir

obtenir le pardon de ſes crimes : & ſa douleur ne lui donnant point de trève ni de repos, il ne lui reſte preſque plus que le ſeul déſeſpoir.

Un tel homme abandonné à lui ſeul, n'eſt-il pas un objet digne de pitié ? & n'eſt-ce pas un acte héroïque de charité d'en approcher, pour prendre un ſoin particulier de ſa conduite, & tâcher d'apporter quelque adouciſſement à un état ſi triſte & ſi affligeant ?

C'eſt ce que font les Confeſſeurs qui ſont remplis de l'eſprit de leur miniſtère, & qui ont du zèle pour le ſalut des ames. Non-ſeulement ils leur procurent dans le tems de la maladie, le ſecours des conſolations, pour calmer leurs troubles, & les fortifier dans leur découragement ; mais ils s'attachent encore à la guériſon de leurs plaies intérieures, en y verſant, non l'huile & le vin, comme le charitable Samaritain, mais le ſang

même de Jeſus-Chriſt, par le moyen des Sacremens qui en appliquent la vertu, & en deviennent le remède : & s'ils ne peuvent garantir leurs corps de la loi de la mort, qui eſt inévitable à tous les hommes, ils ont du moins la conſolation de mettre leurs ames en état de ſalut, en les réconciliant avec Dieu, & les muniſſant de ſes armes contre les efforts du démon, qui leur livre des combats preſque continuels, ſur-tout dans les derniers momens de la vie.

C'eſt la fin que ſe propoſent les Miniſtres de Jeſus-Chriſt dans les viſites aſſidues qu'ils rendent aux malades & aux mourans : & c'eſt pour en faciliter le ſuccès, que cet ouvrage avoit été compoſé, pour l'utilité particulière de celui qui en eſt l'auteur, & ſans aucune vûe de le rendre public.

Les Exhortations qui y ſont contenues ſont trop étendues,

pour être prononcées telles qu'elles ſont ; & on ne les propoſe pas comme des modèles à ſuivre. On peut en faire la lecture aux malades, dans les viſites qu'on leur rend, lorſqu'ils ſont capables de quelque attention ; & chaque Fidele peut en faire un uſage utile dans ſes infirmités, & dans celles des autres. Outre que la plûpart ſont diviſées par des nombres, qui en font autant d'exhortations différentes, les matières ne ſont pas toujours ſi étroitement liées les unes aux autres, qu'elles ne puiſſent être facilement détachées ; & une ſeule Exhortation peut quelquefois ſuffiſamment fournir de quoi entretenir un malade pendant deux ou trois viſites. Chacun peut les tourner à ſa manière, en les proportionnant aux perſonnes auxquelles on doit parler. On peut auſſi en prendre ſeulement l'eſprit, ou quelques penſées ; &

la briéveté pourra faire trouver bon aux malades, ce que trop de longueur leur rendroit ennuyeux, & peut-être inſupportable. Car, comme les grandes douleurs, & l'extrême foibleſſe où ils ſe trouvent quelquefois, les met hors d'état de ſe rendre attentifs à un diſcours ſuivi, la prudence exige qu'on ſe meſure à leur portée. Il eſt ordinairement plus avantageux pour eux de leur en dire peu, que de leur parler long-tems. Ils goûtent mieux les ſentimens qu'on leur inſpire, quand on ménage leur foibleſſe, que lorſque l'on accable leur eſprit par une ſuite de penſées dont ils ne ſont point capables de ſe remplir tout à la fois. Ce qu'on leur dit de meilleur, perd beaucoup de ſa force, quand celui qui parle ennuie par la longueur indiſcrette de ſes Exhortations. On doit non-ſeulement s'appliquer à ne leur rien

dire que de bon ; mais encore à ne rien dire de trop, y gardant de la mesure & de l'ordre.

Un Confesseur qui a de l'expérience, ne tombe pas dans ce défaut, qui est celui des commençans, lesquels n'ayant pas encore l'usage d'assister les malades, n'en connoissent point les inconvéniens. Comme ils s'abandonnent aux mouvemens de leur zèle, il leur semble n'en avoir jamais dit assez. Ils se fatiguent beaucoup pour leur faire de longues Exhortations, & les malades sont encore plus fatigués de les entendre. Ils leur deviendroient beaucoup plus utiles, s'ils se prescrivoient de justes bornes en leur parlant, & si, au-lieu de ces discours, qui demandent trop de contention & d'application d'esprit, ils s'étudioient à leur faire des Exhortations courtes & pathétiques. Ce ménagement doit

être principalement observé, lorsque les malades souffrent des douleurs violentes, ou qu'ils approchent de l'agonie. On doit alors leur en dire peu à la fois, & prendre garde de ne pas leur parler d'un ton trop élevé, qui les fait ordinairement beaucoup souffrir. Il faut faire le choix de ce qui est le plus propre à les consoler, & à soutenir leur courage & leur patience dans leurs grandes souffrances.

La prudence doit être le guide d'un Confesseur, & le rendre toujours attentif à la disposition des malades dont il a pris la conduite. Non-seulement il doit avoir égard à l'état de leur force ou de leur foiblesse, mais encore à leur condition & à leur génie différent. Il faut parler autrement aux personnes d'un rang distingué, qu'à ceux qui sont d'une condition obscure, quoiqu'il faille avoir un même zèle pour tous. Ce qu'on

peut dire à ceux qui ont de l'esprit & de l'érudition, ou qui sont élevés dans la piété, ne conviendroit pas aux gens grossiers & ignorans, ni à ceux dont la vie a été extrêmement déréglée. Peu de paroles, choisies, dites à propos, peuvent suffire aux premiers; & les autres ont besoin qu'on leur dise des choses communes, qui soient à la portée de leur esprit, & qui aient du rapport à leur état. Un pécheur, qui a presque toujours oublié Dieu, a bien plus besoin qu'on l'instruise, & qu'on le sollicite de penser à son salut, que celui qui s'en est occupé en tout tems, & dont la ferveur s'est même redoublée dans la maladie. Mais parce qu'un Confesseur doit prendre garde de ne point irriter la maladie, il est de sa prudence d'en dire peu à la fois, & de parler plus souvent aux malades, afin de les ménager, sans cependant

rien négliger dans les occasions pressantes, où l'intérêt du salut doit être préféré à tout le reste; car alors il est plus à propos de les exposer à souffrir quelque violence, que de les mettre au hasard de manquer de secours dans les choses qui sont absolument nécessaires.

Lorsqu'un Confesseur est appellé chez quelque malade qu'il ne connoît pas, il ne seroit point hors de propos, avant que de s'approcher de lui, de s'informer de quelqu'un de ceux de la maison, quelle est sa profession, & quelle a été sa conduite; s'il fréquentoit les Sacremens; quels sont ses penchans, & s'il n'est point en divorce avec quelqu'un; ces sortes de connoissances étant d'un grand secours à un Confesseur, pour aider un malade à faire une confession exacte; parce que la violence des maux qui l'acca-

blent, l'empêche ſouvent de ſe faire connoître tel qu'il eſt. Il doit auſſi s'inſtruire de l'état de ſa maladie, parce que c'eſt de cette connoiſſance que dépendent les précautions qu'il faut prendre : & quand il ne trouve perſonne qui ſoit capable de lui donner ſur ce ſujet les éclairciſſemens néceſſaires, & qu'il n'a pas encore aſſez d'expérience pour pouvoir diſcerner ſi la maladie eſt dangereuſe, ou ſi elle ne l'eſt pas, il doit diſpoſer prudemment le malade à ſe confeſſer, afin de ne rien haſarder. Car ſi les Médecins, quoiqu'habiles, ſont quelquefois trompés dans les jugemens qu'ils font des maladies, les Confeſſeurs, qui n'ont pas leurs lumières, peuvent tomber bien plus aiſément dans l'erreur. Il n'arrive que trop ſouvent qu'une lueur paſſagère, qui raſſure contre le péril en montrant la vie, tourne tout d'un

coup vers la mort : & ſi un Confeſſeur ne s'eſt point précautionné contre les ſurpriſes, la faute qu'il commet par ſa négligence, ou par ſon imprudence, devient irréparable, ſi le malade meurt ſans Sacremens.

S'il eſt utile à un Confeſſeur de ſçavoir démêler la qualité des maladies, il ne l'eſt pas moins d'avoir une connoiſſance ſuffiſante de la ſituation de l'eſprit des malades, afin de ne point aller au haſard dans les avis qu'il faut leur donner. Il y en a qui eſperent peu de leur ſalut, ſoit que cette défiance vienne de leur tempérament, naturellement craintif & timide, ou des réflexions qu'ils font ſur leurs déſordres paſſés ; ſoit enfin de la malice du démon, qui ne leur met devant les yeux que la ſévérité du Juge devant lequel ils croient devoir bientôt paroître, ſans leur laiſſer entre-

voir aucun trait de sa miséricorde, afin de les faire tomber dans un affreux désespoir. Il y en a d'autres, au contraire, qui esperent trop, par la confiance présomptueuse qu'ils ont en leurs bonnes œuvres, ne comptant presque plus pour rien leurs péchés, parce qu'ils s'en sont accusés au tribunal de la pénitence. Les derniers enfin tiennent le milieu entre la crainte & l'espérance. Ils tremblent à la vûe des égaremens où ils sont tombés; mais la miséricorde de Dieu, & les souffrances de Jesus-Christ les rassurent.

Un Confesseur doit faire attention à ces dispositions différentes. Il faut inspirer de la confiance aux premiers qui craignent tout, & n'esperent rien pour leur salut, en leur disant avec saint Augustin, que quelque grands pécheurs qu'ils puissent avoir été, quand même ils auroient porté leurs

leurs désordres jusques à l'impiété, s'ils se convertissent sincérement à Dieu, & font pénitence de tous leurs crimes, ils ne doivent point douter qu'ils n'en obtiennent le pardon de sa miséricorde, qui vient toujours au secours de ceux qui embrassent la pénitence en cette vie. *Quamvis quisque sit peccator & impius*, dit ce saint Docteur, *si ad pœnitentiam convertitur, consequi per misericordiam veniam non dubitet. In hoc sæculo pœnitentiam facientibus, Dei misericordia subvenit.* S. Aug. serm. 66. de Temp. veteris edit.

Il faut au contraire donner une crainte salutaire aux seconds qui esperent trop, & ne craignent point assez, en leur disant après le Saint-Esprit dans l'Ecclésiastique, qu'on ne doit point être sans crainte, même pour les péchés qui ont été remis: *De propitiato peccato noli esse sine metu.* Car quoique notre conscience ne nous Eccli. 5. v. 5.

reproche rien, nous devons appréhender le jugement de celui qui ne consultera, pour nous juger, que sa vérité & notre vie. La
1. Cor. 4. 4. conscience ne reprochoit rien à l'Apôtre S. Paul, dit le Texte sacré; cependant il ne se croyoit pas pour cela assuré de sa justification, parce que le Seigneur étoit son Juge. Si cet Apôtre a tremblé pour lui-même, quoiqu'il fût si éclairé dans les voies de Dieu, combien plus nous, qui ne découvrons que la superficie de notre conscience, devons-nous craindre que nous ne nous soyons cachés nous-mêmes à nous-mêmes, & que nous n'ayons porté de notre vie un jugement bien différent de celui que Dieu en portera, lorsque nous paroîtrons devant lui? Car il arrive assez souvent, dit le Pape saint Gregoire, que ce que nous croyons être une justice, soit une injustice devant Dieu,

& que ce qui nous paroît être de quelque prix, lorsque nous le faisons, soit un sujet d'horreur dans l'examen qu'en doit faire le souverain Juge. *Sæpè justitia nostra ad examen divinæ justitiæ deducta, injustitia est, & sordet in districtione Judicis, quod in æstimatione fulget operantis.* S. Greg. lib. 5. in Job. c. 6. Il ne faut presque rien pour rendre stérile une vertu, & lui enlever tout son mérite.

Il faut enfin relever & affermir de plus en plus le courage des derniers, qui esperent & qui craignent; en leur représentant que Dieu souhaite avec plus d'ardeur de les recevoir dans le Ciel, qu'ils n'ont eux-mêmes d'empressement pour y parvenir: que leurs ames ayant été lavées dans le sang de Jesus-Christ, il veut les associer à sa gloire: que quelque juste que soit leur crainte, elle ne doit point diminuer leur confiance, & leur faire perdre de vue la bonté de

Dieu ; puiſqu'étant tout miſéricordieux par ſa nature, comme dit S. Auguſtin, il eſt toujours diſpoſé à ſauver, par miſéricorde, ceux auxquels il n'a pas lieu d'accorder le ſalut à un titre de juſtice. *Deus in natura miſericors eſt*, dit ce Pere, *paratus eſt ſalvare per miſericordiam, quos non invenit ſalvare per juſtitiam.* C'eſt par ces motifs qu'un Confeſſeur diſſipera les penſées de déſeſpoir des premiers, qu'il preſcrira de juſtes bornes à la confiance trop préſomptueuſe des ſeconds, & qu'il ſoutiendra la foibleſſe des derniers. Il rectifiera leurs erreurs, il détruira leurs ſcrupules, il calmera leurs troubles & leurs inquiétudes ; & en leur montrant la voie qui peut ſûrement les conduire au ſalut, il les invitera à y entrer ſans délai.

S. Aug. ſerm. 69. de tempore.

Quoique tout doive porter les malades à ſe munir promptement

des Sacremens, il s'en trouve cependant toujours quelques-uns qui uſent de délais, malgré tous les dangers où leur état les expoſe. Quand le corps eſt affligé par la maladie, tout eſt mis en uſage pour lui procurer les ſecours néceſſaires. L'ame languit au milieu de mille maux qui l'expoſent à une mort éternelle ; & le malade demeure tranquille & ſans inquiétude dans un état ſi funeſte. Le Médecin ſpirituel lui offre le remède, & il le rejette comme n'étant pas encore de ſaiſon. Il ſe flatte toujours qu'il aura aſſez de tems pour y avoir recours, & il ne prend pas garde que la mort vient à grands pas, que ſa courſe s'abrege, & qu'il n'y aura peut-être bientôt plus de tems, ni de reſſource pour ſon ſalut : *Quia tempus non erit amplius.* Combien a-t-on vû de malades trompés par ces ſortes de délais ? Dieu ôte le tems, quand

Apoc. 10. 6.

il lui plaît, au pécheur qui en abuſe, par un juſte, mais terrible châtiment, parce qu'il l'a fait ſervir à ſa perte, au lieu de l'employer pour ſe ſauver. Il faut aller au-devant du danger, & ne pas attendre aux derniers momens de la vie à mettre ordre aux affaires de la conſcience. Comme les maladies ſont les avertiſſemens de la mort, elles le ſont auſſi de la pénitence, qui eſt le remède du péché. Nous devons donc penſer à la mort & à la pénitence dès que nous ſommes frappés de maladie : à la mort, pour nous y préparer ; & à la pénitence, pour effacer nos péchés.

Mais quand même le péril ſeroit éloigné, les délais de la pénitence ſont toujours à craindre, parce qu'elle doit opérer la converſion du cœur. Hé ! ne faut-il que très-peu de tems pour faire cette métamorphoſe ? Se rend-on ſi aiſément le maître de ſes

affections, qu'on puiſſe eſpérer de les changer quand on voudra par les ſeuls efforts de la nature ? Et peut-on ſe repoſer tranquillement ſur l'empire qu'on a ſur la volonté affoiblie par le péché de notre premier pere ? On ne devient pas libre dans quelques jours ou quelques heures, de pluſieurs attachemens dont on s'eſt rendu le malheureux eſclave pendant des années entières : & quand on a employé une partie de la vie à flatter une paſſion qui s'eſt rendue ſouveraine, on ne la détruit pas par les premiers coups qu'on lui porte. Il eſt extrêmement difficile, dit S. Auguſtin, qu'un homme ſe releve, lorſqu'il eſt accablé du poids d'une mauvaiſe coutume : *Difficile ſurgit, quem moles mala conſuetudinis premit.* L'expérience ne montre que trop, que dans ces ſortes de circonſtances, pour dégager un pécheur de tout ce

S. Aug. tract. 49. in Joan.

qu'il a de plus cher, il faut une grace forte qui briſe ſes liens, & le faſſe ſortir de ſon eſclavage. Hé! qui peut préſumer d'avoir ce ſecours en ſa diſpoſition dans les derniers momens de ſa vie, après tant d'infidélités & de mépris pour les graces qu'on a déjà reçues? Et que peut-on ſe promettre des efforts d'un homme preſque mourant, dont les facultés de l'ame ſont auſſi languiſſantes que celles du corps?

C'eſt ſur ce fondement que les Peres de l'Egliſe, & particuliérement S. Auguſtin, ont toujours regardé les converſions faites dans l'extrêmité de la maladie, comme très-ſuſpectes & très-équivoques; parce que ce ne ſont pas les pécheurs réduits en cet état qui quittent leurs péchés, mais les péchés qui quittent les pécheurs: *Peccata te dimiſerunt, non tu illa*, dit S. Auguſtin. Car parmi ceux qui

Ex lib. 50. Homeliar. Homel. 41. de verè pœnitent. tom. 10.

ont paru touchés dans ces triſtes momens qui ſembloient les approcher du tombeau, combien en voit-on peu dont la converſion ait été ſincère & perſévérante après le retour de la ſanté, & dont la vie n'ait pas été la même qu'avant la maladie? Si leur cœur avoit été véritablement contrit, on ſe ſeroit apperçu d'un changement conſidérable dans leur conduite. Mais comme cet appareil de pénitence n'étoit qu'extérieur, ils ſont encore auſſi déréglés après cette prétendue converſion, qu'ils l'étoient auparavant, & à l'exemple du malheureux Achab, ils ſe retrouvent toujours les mêmes.

Cependant parce qu'un Confeſſeur ne doit point ſe décourager par l'incertitude du ſuccès, il faut qu'il redouble ſes ſoins, & qu'il ranime ſon zèle de plus en plus, afin de tâcher de pénétrer juſques dans le cœur de ces

hommes endurcis & aveugles ſur les périls qui les environnent, pour leur inſpirer un deſir ſincère de travailler à leur converſion & à leur ſalut. Il doit, ſelon l'avis de S. Bernard, les faire deſcendre en eſprit tout vivans dans l'enfer, pour les empêcher d'y tomber après leur mort, leur faiſant entrevoir par les yeux de la foi, les tourmens horribles que ſouffrent les ames réprouvées, qui ſeront éternellement les objets de la haine de Dieu & de ſes vengeances; leur demandant, comme fit autrefois le Prophete Iſaïe, s'ils ont aſſez de force & de conſtance, pour demeurer au milieu d'un feu dévorant, ſans avoir aucune eſpérance d'en pouvoir jamais voir la fin. Il doit leur faire entendre qu'ils s'expoſent au danger d'éprouver la rigueur de cet affreux ſupplice, s'ils n'ont promptement recours à la pénitence, qui ſeule

Iſai. c. 3. v. 14.

peut les en garantir, priant & gémiſſant beaucoup à l'exemple du Roi Manaſsès, afin de pouvoir fléchir le cœur de Dieu, & déſarmer ſa juſtice: Que pour ſe mettre en état d'obtenir le pardon de leurs péchés, ils doivent ſe diſpoſer à en faire une confeſſion exacte, dans le deſſein de changer de conduite, de fuir toutes les occaſions qui pourroient les porter à la rechute, s'il plaiſoit au Seigneur de prolonger encore leur vie, & leur en faire un nouveau don.

L'obſtacle qui s'oppoſe le plus ordinairement à la Confeſſion des malades, c'eſt la prévention où ils ſont, que leurs maladies ſont exemptes de danger. Ils ſe rendent induſtrieux à ſe tromper eux-mêmes; & ils ont encore le malheur d'être ſouvent trompés par ceux qui leur ſont le plus attachés. La complaiſance des Médecins, la

tendreſſe des parens, l'appréhenſion qu'on a d'augmenter le mal en les avertiſſant du péril où on les trouve, les expoſent à une mort funeſte : perſonne n'oſe leur parler de Sacremens, de peur de les alarmer : ce qui fait qu'ils ne penſent point à mettre ordre à la grande affaire du ſalut, ſe flattant toujours d'un retour de ſanté qui les abuſe, & d'un tems plus commode, dont ils ne peuvent avoir aucune aſſurance.

Quand un Confeſſeur eſt appellé au ſecours d'un malade qu'il voit en danger, il doit avoir de la fermeté, afin d'éviter les inconvéniens qui pourroient arriver d'un plus long retardement. Il ne doit point le laiſſer à lui-même, ni déférer à ſon jugement ; mais après avoir gardé les ménagemens que la prudence exige, il doit uſer de toute ſon induſtrie, pour le porter à ſe confeſſer. On ne ſe repent

jamais d'avoir uſé de précaution, lorſqu'il s'agit de l'éternité ; mais il n'eſt que trop ordinaire qu'on ait à ſe faire de juſtes reproches d'en avoir manqué. Il eſt plus prudent de prévenir le danger, que de l'attendre, puiſqu'un léger retardement eſt ſouvent fatal aux malades ; au-lieu qu'on pourroit les garantir des ſurpriſes avec un peu plus de prévoyance.

Le mal que produiſent les délais dans les maladies dangereuſes, a paru ſi grand & ſi digne de l'attention de l'Egliſe, que les Conciles généraux, les Papes & les Evêques ont fait pluſieurs réglemens, pour en arrêter le cours, défendant aux Médecins, ſous peine d'excommunication, de viſiter plus de deux ou trois fois les malades, s'ils n'ont commencé à régler leur conſcience. Quand les malades ont pris les précautions néceſſaires pour mettre leur ſalut

en sûreté, leur esprit devient plus libre, & l'ame jouit d'une paix beaucoup plus tranquille, qui peut même quelquefois contribuer au rétablissement de la santé du corps.

Tous les tems ne sont pas également propres à faire une Confession exacte, parce qu'il y a plusieurs révolutions à craindre dans les maladies. Tantôt c'est un assoupissement extraordinaire, & alors la raison étant obscurcie & comme éteinte, elle ne peut être d'aucun usage. D'autres fois la violence du mal est si excessive, & la foiblesse des malades si extrême, qu'il ne leur est pas possible de s'appliquer à quoi que ce soit. Mais lorsque leur jugement est parfait, & que leurs douleurs sont modérées, ils sont bien plus en état de penser à eux, & le Confesseur peut bien plus facilement les aider à faire sortir

de leurs consciences tout le venin qui y est caché, en leur faisant avouer des désordres qu'ils n'auroient jamais déclarés. Hé! comment pourra-t-il leur faire réparer, par une Confession générale, les défauts essentiels dont leurs confessions précédentes ont été accompagnées, si leurs forces sont épuisées, & leur raison imparfaite? Une entreprise de cette nature, ne demande-t-elle pas l'homme tout entier?

La résistance que font les malades, quand on les avertit de se confesser, ne vient pas toujours de la répugnance qu'ils ont pour la confession, dont ils connoissent la nécessité : elle trouve souvent sa source dans les Confesseurs mêmes, dont les manières quelquefois trop dures & trop farouches, les ont rebutés, & leur ont ôté toute la liberté & la confiance qu'exige cette action importante,

qui coûte toujours assez à l'amour propre.

Il est donc d'une très-grande conséquence, pour donner de la hardiesse & de l'ouverture aux malades, qu'un Confesseur s'observe beaucoup en les approchant; qu'il leur parle avec une très-grande douceur, & beaucoup de cordialité, afin de pouvoir gagner leur confiance. On en trouve souvent dont l'esprit est extrêmement difficile à conduire, & qui se révoltent ou s'effrayent à la seule vûe d'un Confesseur. Il faut alors paroître devant eux avec des manières prévenantes, leur témoignant qu'on est très-sensible à leur état, & qu'on entre beaucoup dans leurs peines: qu'on vient les partager avec eux, & leur offrir les secours & les consolations qui leur sont nécessaires. On peut user de quelque petit préambule à l'occasion de leur maladie: depuis

quel tems elle a commencé: quelles en sont les principales circonstances; s'insinuant ainsi peu à peu, & allant par dégrés au but qu'on s'est proposé, principalement, quand on n'est pas connu des malades chez lesquels on est appellé.

Lorsqu'ils ne s'ouvrent pas d'eux-mêmes au sujet de la Confession, il est du devoir d'un Confesseur d'en faire les premieres avances, afin de les y exciter, en leur faisant entendre qu'il n'y a pas de moyen plus puissant, pour obtenir de la bonté de Dieu les graces dont ils ont besoin, que de se mettre bien avec lui, en recourant au Sacrement de Pénitence: que le corps est à moitié guéri, quand l'ame n'est plus malade: que les péchés que nous avons commis, sont la source la plus ordinaire de nos maladies: que bien-loin que la Confession soit un obstacle au rétablissement de la

ſanté, elle peut au contraire contribuer à en faciliter le retour; & que pendant tout le tems qu'ils demeureront dans l'état du péché, tous les maux qu'ils endurent ne ſeront d'aucun mérite devant Dieu, & ne leur ſeront comptés pour rien.

Que ſi ces premieres ouvertures ne ſurmontent point leur réſiſtance, il doit y joindre des motifs encore plus preſſans. Il faut qu'il leur découvre le péril où la maladie les expoſe de mourir en réprouvés: qu'il eſt tems de travailler à leur ſalut; de penſer à la mort, aux jugemens de Dieu, ſi terribles pour les pécheurs, & à l'éternité malheureuſe dont ils ſont menacés: qu'il ne dépend que d'eux de profiter des momens favorables que la miſéricorde divine leur préſente. Il leur mettra devant les yeux ſa bonté infinie, qui eſt toujours prête à faire grace, & à par-

donner les plus grands crimes, quand le pécheur en eſt ſincérement touché, & qu'il s'en accuſe humblement dans le Sacrement de Pénitence: que quand même tous les péchés des hommes & des démons ſeroient réunis dans une ſeule perſonne, on ne doit point déſeſpérer de ſa miſéricorde, qui n'a point de bornes: que ces péchés peuvent tous être effacés par une Confeſſion exacte, accompagnée d'une vive douleur de les avoir commis, & d'une volonté ferme & conſtante de n'y plus retomber. De-là, il leur fera ſentir l'excès de leur aveuglement, de vouloir s'expoſer à ſe perdre éternellement, pendant qu'ils ont une reſſource toute puiſſante pour ſe ſauver. Il leur fera comprendre quel ſera leur déſeſpoir, ſi la mort, dont le moment eſt incertain, vient à les ſurprendre avant que de s'être munis des Sacremens: que

dans cet instant fatal où leurs ames seront séparées de leurs corps, elles seront précipitées dans les Enfers, avec les démons, pour être les tristes victimes des flammes éternelles, tandis qu'ils avoient un moyen facile de s'assurer le bonheur & les joies du Ciel. Si les malades ne se rendent point encore à ces motifs, le Confesseur tâchera de découvrir quelle peut être la cause de cette résistance; & après l'avoir reconnue, il fera ses efforts pour leur en montrer l'illusion, & le faux principe sur lequel elle est appuyée.

Que si les malades se laissent enfin persuader, & qu'ils se rendent à ses vives remontrances; après leur avoir donné quelque tems pour penser à leurs péchés, & se préparer à s'en accuser, il entendra leur Confession, & il suppléera par ses interrogations à ce qui pourroit échapper à leur

mémoire, & à leurs recherches.

Quand il n'est pas le Confesseur ordinaire d'un malade, & qu'il n'a aucune connoissance de l'état de sa conscience, il ne doit jamais manquer de lui demander s'il n'a point de remords ni d'inquiétude au sujet de ses Confessions précédentes, & s'il les a toujours faites avec toutes les conditions & les dispositions requises pour les rendre valides, afin de ne point bâtir l'édifice de son salut sur un mauvais fondement.

Les Confessions générales sont indispensables aux grands pécheurs qui ont vécu pendant plusieurs années dans des habitudes criminelles; parce que toutes les Confessions particulieres que l'on fait durant ce tems-là, où l'affection du péché n'est point entiérement détruite, sont ordinairement, non-seulement suspectes, mais d'horribles sacriléges.

Les revues générales doivent auſſi être inſpirées à ceux même dont la vie a toujours été réglée, lorſqu'ils n'en ont jamais fait. Dans une maladie dangereuſe, elles donnent le calme & la paix aux perſonnes timides, qui ſe trouvent ſouvent livrées aux troubles & aux ſcrupules ; & elles ne contribuent pas peu à les prévenir, ou à les diſſiper aux approches de la mort. Car c'eſt alors principalement que le démon, qui eſt toujours attentif à la perte des ames, ſur-tout aux derniers momens de la vie, ne manque pas de mettre en œuvre les artifices les plus ſéduiſans & les plus malins, pour les faire tomber dans ſes piéges ; & quand il ne peut leur reprocher des vices dont leur conduite a toujours été exempte, il les attaque du côté de leurs bonnes œuvres & de leurs vertus, dont il empoiſonne tous les motifs. Il leur oppoſe des vues humaines ; des négligences conſidérables ; un amour-propre qui les a ſuivis juſqu'au pied des Autels ; des rechutes fréquentes dans les mêmes fautes, & des Sacremens profanés, afin de leur ôter tous leurs appuis, & de les plonger dans une eſpèce de déſeſpoir : de ſorte que les Confeſſions générales ſervent de précaution aux uns, pour les mettre à couvert des incertitudes & des craintes exceſſives où les conſciences timorées ſont quelquefois expoſées ; & de remède aux autres, pour réparer les défauts eſſentiels qui auroient pu ſe gliſſer dans leurs Confeſſions ordinaires, & qui auroient été la ſource fatale de leur perte éternelle.

Mais comme il arrive aſſez ſouvent, dans les maladies qui montrent le péril, que le Confeſſeur qu'on appelle au ſecours d'un malade, ne ſoit point inſ-

truit de sa conduite & de l'état de sa conscience ; que l'ayant un peu approfondie, soit dans la Confession, soit dans les premieres visites qu'il lui a rendues pour le disposer à se munir des Sacremens, il ait de la peine à déterminer son jugement sur les Confessions précédentes qu'il a faites, parce qu'il a toujours extrêmement négligé son salut ; qu'il a vécu dans un continuel attachement au monde, à ses plaisirs, & aux richesses temporelles, sans faire aucun effort pour se rendre digne de participer un jour à celles du Ciel : que ses Confessions ordinaires n'ont jamais rien changé dans les dispositions de son cœur, ni dans sa conduite extérieure ; il ne sera peut-être point inutile de marquer ici de quelle manière un Confesseur doit se conduire dans les cas particuliers, afin de ne pas

pas exiger d'un malade une Confession générale, lorsqu'il n'est point à propos qu'il la fasse, ou pour ne pas la négliger, lorsqu'elle peut être non-seulement utile, mais même absolument nécessaire.

1°. Un Confesseur ne doit point permettre à un malade de faire une Confession générale, lorsqu'il est moralement certain que sa vie ayant toujours été réglée & chrétienne, ses Confessions ont été exactes ; ou qu'ayant eu le malheur de tomber dans quelques péchés considérables, il a tâché de s'en relever promptement, & d'en faire une sincere pénitence. Cette Confession générale pourroit cependant lui être prudemment conseillée, s'il n'en avoit jamais fait aucune durant tout le cours de sa vie, afin de le mettre en état de réparer les négligences, ou quelques autres défauts, qui au-

roient pu se glisser dans ses Confessions ordinaires, & pour une plus grande sûreté.

2°. Il n'est point à propos d'y porter ceux qui ont déjà fait une ou plusieurs Confessions générales avec toute l'exactitude qui leur a été possible, & qui demanderoient d'en faire une nouvelle, par les frayeurs & les alarmes que leur cause la mort prochaine dont ils sont menacés; à moins qu'un Confesseur ne soit moralement assuré qu'elles n'ont point été faites avec toutes les dispositions qui y sont requises. Lorsqu'elles ont été accompagnées de toutes les conditions nécessaires pour les rendre valides; c'est-à-dire, après un examen suffisant, une déclaration exacte des péchés commis, & des circonstances qui ont changé l'esprit du péché, ou qui étoient notablement aggravantes; que la douleur qu'il a eue

d'avoir offensé le Seigneur a été sincere & amere; que les résolutions qu'il avoit prises de se corriger se sont soutenues, & qu'enfin il a pleinement satisfait à tout ce qui lui a été imposé dans le tribunal de la pénitence; il faut alors le rassurer dans ses inquiétudes, & l'exciter à produire le plus souvent que son état de foiblesse le lui pourra permettre, des actes de foi, d'espérance, de charité, & de résignation à la volonté de Dieu, & à souffrir en esprit de pénitence les peines auxquelles la maladie l'assujettit, pour satisfaire à la justice divine.

3°. On ne doit point permettre ces sortes de Confessions extraordinaires aux personnes scrupuleuses, qui voudroient toujours renouveller toutes celles qu'elles ont faites, soit particulieres, soit générales, par la crainte où elles sont de ne les avoir jamais faites

ni assez entieres, ni avec toute la douleur & l'amour de Dieu qui doivent les accompagner, quelque soin qu'elles y ayent apporté; parce que toutes ces revûes & ces Confessions générales répétées, bien loin de les délivrer de leurs inquiétudes, ne servent ordinairement qu'à les augmenter encore davantage, & à les plonger dans de plus grandes agitations & de nouveaux troubles.

4°. Il n'en est pas de même de celui qui jusqu'au tems de la maladie a mené une vie déréglée, & dont on doit présumer que les Confessions ordinaires qu'il a faites, si l'on ne peut pas assurer absolument qu'elles ont été mauvaises & sacrileges, sont du moins très-suspectes. Il est alors nécessaire de le porter à faire une Confession générale, pour réparer toutes les particulieres, sur lesquelles il ne peut appuyer sa confiance,

n'ayant point arrêté le cours de ses désordres, ni apporté aucun changement dans sa conduite. Mais il ne faut point attendre jusqu'à l'extrêmité de la maladie, & aux approches de la mort; étant à propos de s'y prendre de bonne heure, afin qu'il puisse être en état de rentrer en lui-même, & de faire une recherche exacte de toutes les miseres dans lesquelles il s'est plongé. Car il n'est pas possible à un homme qui touche déjà presqu'à ses derniers momens, d'entreprendre un ouvrage de cette nature qui demande l'homme tout entier, c'est-à-dire, une très-grande application, & beaucoup de liberté d'esprit; ce qui ne sçauroit être à la portée de celui qui est accablé de maux, & qui court rapidement à la mort.

S'il y a sujet d'appréhender que le tems ne soit point suffisant pour entrer dans un détail exact de tou-

tes les mauvaises habitudes qu'il avoit contractées, & de tous les désordres où il est tombé, il faut du moins que le Confesseur lui fasse faire une revûe générale & une accusation des péchés les plus considérables qu'il a commis, afin qu'il puisse avoir une idée grossiere de l'état de sa conscience, & lui inspirer toute l'horreur qu'il doit concevoir des désordres de sa vie, plus par le pur motif de l'amour de Dieu, que par celui de la crainte; & que les maux qu'il endure puissent suppléer en quelque sorte au défaut des exercices d'une pénitence proportionnée à l'énormité & à la multitude de ses offenses.

On a ajouté à la fin de la derniere Partie un Examen fort étendu, dont on pourra se servir dans l'occasion, pour avoir plus de facilité à faire la recherche des péchés dont on doit s'accuser dans une Confession générale.

Lorsque la Confession sera achevée, & que le malade aura reçu l'absolution; s'il paroît quelque danger dans la maladie, il sera à propos de le disposer à recevoir le Viatique & l'Extrême-Onction. Mais il faut prendre garde aux expressions dont on doit se servir, afin de ne lui rien dire (sur-tout quand il craint la mort) qui soit capable de l'alarmer. C'est en cela que paroît la prudence des Confesseurs à l'égard des malades, de sçavoir user des ménagemens convenables pour les déterminer à recourir aux Sacremens, sans cependant donner atteinte à la tranquillité de leur esprit; & de pourvoir aux besoins de l'ame, sans irriter les maux du corps. Comme l'indiscrétion de quelques Confesseurs en a conduit plusieurs au tombeau, cela fait que dans un grand nombre d'occasions on les appelle le plus tard que l'on peut,

& qu'on leur impute presque toujours les révolutions qui arrivent dans la maladie, sous prétexte qu'on les a trop effrayés. Un Confesseur prudent est à couvert de ce reproche, & la consolation que font paroître les malades dont il a sçu ménager la foiblesse, & prévenir ou dissiper les alarmes, fait sa justification & son apologie.

Comme il est toujours dangereux de s'exposer aux surprises, en différant trop à leur faire administrer les derniers Sacremens, on ne sçauroit prendre de trop grandes précautions pour les prévenir, lorsqu'il y a quelque fondement de les craindre. On est toujours louable, lorsqu'on suit les regles d'une prudence éclairée, qui ne veut rien hazarder dans l'affaire de toutes la plus importante, où il s'agit du salut éternel.

C'est une cruauté de ne pas

avertir un malade, quand on s'apperçoit du péril où il est d'une mort prochaine qu'il ne connoît pas, lors sur-tout qu'il n'a donné aucun ordre, ni à sa conscience, ni aux affaires temporelles. Car, de même que ce seroit être inhumain, de ne pas avertir promptement celui qui seroit sur le bord d'un affreux précipice dont il ne s'appercevroit pas, & dans lequel il seroit près de tomber; il n'y auroit pas moins d'inhumanité de ne pas prévenir celui qui tourne déjà vers le tombeau, & qui va se jetter dans le plus terrible de tous les abîmes, qui est l'enfer, si on ne lui fait connoître le danger où il est exposé.

Après leur avoir fait administrer les Sacremens, il ne reste plus au Confesseur, dans les visites qu'il doit leur rendre, qu'à entretenir leur ferveur, à soutenir leur foiblesse, à ranimer leur foi,

leur espérance, & leur amour pour Dieu, & les porter à se soumettre à sa volonté, en lui faisant un sacrifice de leur vie; afin que s'il lui plaisoit de les retirer de ce monde, ils soient en état d'être placés dans le Ciel.

C'est tout ce qu'on s'est proposé dans cet Essai d'Exhortations, qu'on a distribué en trois Parties, eu égard aux trois états dans lesquels on peut considérer les maladies. 1°. Quand elles ne sont accompagnées d'aucun danger. 2°. Lorsque le péril commence à se montrer. 3°. Quand il ne reste plus aucune espérance de guérison, & que le malade tend à sa fin.

La premiere Partie contient plusieurs Exhortations pour exciter les malades à entrer dans les desseins de Dieu, lorsqu'il les afflige par la maladie. On leur en découvre les avantages, & on leur propose différens motifs pour

les porter à la patience. On expose à leurs yeux l'exemple de plusieurs Saints, & celui de J. C. même, pour leur servir de modèles, afin de leur rendre leurs maux plus doux & plus supportables.

Dans la seconde, on dispose ceux qui sont en danger, à se munir des Sacremens. On leur fournit différens motifs pour les y préparer, & les sentimens de reconnoissance où ils doivent être après les avoir reçus. On leur insinue le détachement du monde, le mépris de cette vie périssable, & l'ordre qu'ils doivent donner à leurs affaires temporelles par un testament chrétien, afin de ne plus s'occuper que de leur salut. On a joint à la fin de cette seconde Partie plusieurs Prieres tendres & ferventes, dont on pourra de tems en tems leur faire la lecture, pour exciter en eux des mouvemens de componction,

d'amour, de confiance en la miséricorde de Dieu, & de réſignation à ſa divine volonté.

La troiſieme eſt deſtinée pour les mourans, dans les derniers jours & les derniers momens de leur vie. On y trouvera les actes & les aſpirations qui conviennent à cet état; un grand nombre de verſets tirés de l'Ecriture; quelques paſſages des Peres; la recommandation de l'ame; la Paſſion de Notre-Seigneur, & quelques prieres; en ſorte que quelque longue que ſoit l'agonie, on aura ſuffiſamment de quoi parler aux mourans, & de quoi ſuppléer au défaut de l'exhortation par la priere, lorſqu'ils ne ſeront plus en état d'entendre ce qu'on pourroit leur dire.

Ceux qui ne liſent que pour ſatisfaire leur curioſité, ne trouveront rien dans cet ouvrage qui ſoit propre à contenter leur déli-

cateſſe. Tout y eſt ſimple & ſans art. Il eſt plus utile de toucher le cœur, que de plaire à l'eſprit. On s'eſt uniquement appliqué en le compoſant, à inſpirer aux Fideles, dans les différens états de la maladie, les ſentimens propres à leur en faire faire un bon uſage, à les faire rentrer en eux-mêmes, & à les mettre dans la voie du ſalut par une mort chrétienne. Que ſi on n'a pas lieu de ſe flatter d'avoir rempli le deſſein qu'on s'étoit propoſé, on connoîtra du moins qu'on a eu celui de devenir utile.

Béniſſez, Seigneur, cet Eſſai d'Exhortations, qu'on ne donne au Public que pour concourir, avec le ſecours de votre grace, à la ſanctification des ames. En vain vos Miniſtres parleront-ils aux malades pour les porter à la patience, & les diſpoſer à la mort, ſi vous n'animez leurs pa-

roles, & si vous ne communiquez à leur voix cette force & cette puissance qui pénetre les cœurs, & opere la conversion & le salut. C'est de vous seul qu'ils peuvent attendre d'heureux succès dans cette fonction importante que vous leur avez confiée, & dont ils doivent répondre au tribunal de votre justice. Mais en même-tems, Seigneur, daignez graver avec des traits ineffaçables dans le cœur de l'Auteur des Exhortations, les sentimens qu'il vous a plû lui inspirer en faveur des malades. Rendez-lui précieuses, divin Médecin, les infirmités presque continuelles dont votre miséricorde le favorise, afin qu'elles puissent devenir le remède des miseres de son ame. Préparez-le par ces avertissemens salutaires, qui lui montrent de loin votre jour, à vous rendre compte de son administration; & ne permettez pas qu'en enseignant aux autres les routes qui conduisent à la bienheureuse immortalité, il s'en écarte lui-même en marchant *au milieu des ténèbres, & dans l'ombre de la mort.*

APPROBATION

De Monsieur Pastel, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, Coadjuteur du Collège Mazarin.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Essai d'Exhortations sur les états differens où se peuvent trouver les malades : avec des Actes, Aspirations, Prieres, & un examen pour faciliter aux malades la Confession générale.* Cet Ouvrage contient des instructions solides, touchantes & très-propres pour disposer les Malades à mourir chrétiennement. Fait à Paris ce 7 Décembre 1712.

PASTEL.

Lettre écrite à l'Auteur par Monſeigneur de Thomaſſin, Evêque de Siſteron.

ENFIN, MONSIEUR, j'ai reçu votre excellent Ouvrage pour les Malades. Je l'ai lû avec avidité. On ne peut rien de mieux, ni de plus touchant; & il eſt très-difficile qu'on puiſſe mieux écrire en ce genre. Tout y eſt ſolidement établi. Les différentes Exhortations pour les états différens des Malades y ſont faites avec toute l'onction qu'on y peut déſirer. Il ſeroit à ſouhaiter que tous Meſſieurs les Curés euſſent ce Livre. J'exhorterai ceux de mon Diocèſe, dans mon premier Synode, de s'en pourvoir. Je vous rends, mon très-honoré Monſieur, des actions de graces de m'en avoir fait part. Je le conſerverai fort précieuſement pour l'amour de vous, &c.

A Siſteron ce 9. Novembre 1713.

† LOUIS, Evêque de Siſteron.

Lettre écrite à l'Auteur par le R. P. La P. Docteur de Sorbonne, & Régent du grand Couvent des FF. Prêcheurs, rue ſaint Jacques.

MONSIEUR,

Si vous aviez rendu juſtice à votre Ouvrage, il y a long-tems qu'il auroit vû le jour; mais votre zèle a été retenu par votre modeſtie. Cette vertu doit, ſelon moi, céder à une autre, & vous obliger à être moins humble, afin de devenir plus utile. Je puis vous aſſurer, Monſieur, que j'ai lû plus d'une fois votre Livre, & toujours avec autant de plaiſir que d'édification. Le plan en eſt nouveau, mais naturel: j'y ai trouvé par-tout un ſtile pur & pathétique; certaine onction tendre & pieuſe s'y fait ſentir, & paſſe de l'eſprit au cœur; & j'oſe aſſurer qu'on ne ſauroit rien trouver de plus inſtructif ni de plus touchant dans ce genre. L'Ecriture & les Peres y ſont mêlés avec ſageſſe & avec force: les traits m'en paroiſſent choiſis & beaux. Pluſieurs exemples de patience & de réſignation s'y préſentent comme de grands modèles. En un mot, cet Ouvrage, bien différent de ceux qu'on a donnés au Public ſur ce ſujet, eſt rempli de conſolation & d'érudition tout enſemble. Voilà ce que j'en penſe, & ce qu'en penſeront ceux qui le liront avec le même eſ-

prit que moi. Je vous en annonce le succès, ſans me flatter d'être Prophete. Un Livre où ceux qui jouiſſent de la ſanté trouveront leur utilité, comme ceux qui gémiſſent dans la maladie, ne peut manquer d'être approuvé de tous. C'eſt ce que j'eſpere, auſſi bien que d'être aſſez heureux pour vous marquer dans toutes les occaſions l'eſtime & l'amitié ſincere avec laquelle je ſuis parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

D. L. P.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Imprimé qui a pour titre: *Eſſai d'Exhortations pour les différens états des Malades. Nouvelle édition corrigée & augmentée.* J'ai lû ces corrections & additions manuſcrites, où je n'ai rien trouvé que d'utile & de convenable aux Malades; ou pour les exciter à faire un ſaint uſage de leurs maladies, ou pour les préparer à la mort. Ce 15 Mars 1727.

C. LEULLIER.

TABLE
DES EXHORTATIONS
Contenues dans la premiere Partie.

EXHORTATION I.

DE la soumission avec laquelle un malade doit recevoir la maladie. page 1

EXH. II. *Avis généraux pour consoler un malade de la perte de sa santé.* 3

EXH. III. *De l'amour des croix.* 7

EXH. IV. *Sur la disposition dans laquelle doit être un malade durant le cours de sa maladie.* 11

EXH. V. *Sentimens que les Saints ont eus des souffrances & des maladies.* 14

EXH. VI. *Quels sont les maux que nous devons craindre.* 17

EXH. VII. *Les maladies sont des dons de Dieu, & des moyens utiles pour le salut.* 22

EXH. VIII. *Dieu est le souverain Médecin de l'ame. C'est à lui à qui un malade doit avoir recours. Il se sert des infirmités du corps pour punir l'ame des péchés dont il a été l'instrument, & dont elles sont le remède. Comme c'est le péché qui en est la source primitive, c'est la maladie qui doit le détruire, afin de la guérir.* 28

EXH. IX. *Sur le même sujet.* 36

EXH. X. *Effets salutaires que produisent les maladies. Dangers où l'ame est exposée, lorsque le corps jouit d'une santé robuste.* 40

EXH. XI. *Sur le même sujet.* 46

EXH. XII. *Continuation des avantages que produisent les maladies en faveur des malades.* 56

EXH. XIII. *Combien grande est la misere de l'homme. La santé dont il jouit est un bien fragile. Incertitude des remèdes, soit pour la conserver, soit pour la réparer.* 64

EXH. XIV. *Nécessité des souffrances pour expier les péchés passés. Leur peu de proportion avec ce qu'on a mérité de souffrir.* 71

EXH. XV. *Sur le peu de durée de la vie des hommes, & sur l'inconstance des choses humaines.* 76

EXH. XVI. *Pour exciter un malade à la patience dans les longues maladies. Exemples proposés sur ce sujet, tirés de l'Ecriture sainte.* 79

EXH. XVII. *Contenant divers motifs pour fortifier un malade contre ses impatiences,* 84

EXH. XVIII. *Combien il est dangereux pour un malade de différer jusqu'à l'extrémité de la vie à penser à son salut.* 87

EXH. XIX. *Pensée des supplices de l'Enfer avantageuse à un malade, pour l'exciter à souffrir patiemment la violence des maux.* 91

EXH. XX. *Combien il est utile à un malade de mettre toute son espérance en Dieu.* 94

EXH. XXI. *Le tems de l'infirmité & de la maladie, est souvent plus favorable pour s'appliquer à l'affaire du salut, que celui de la santé.* 97

EXH. XXII. *Du bon usage qu'on doit tâcher de faire des souffrances de cette vie.* 101

EXH. XXIII. *Sur la nécessité de porter sa croix & de souffrir, confirmée par l'exemple de*

Jesus-Christ. 106
EXH. XXIV. *Les maladies du corps sont de puissans remèdes pour dégager l'ame de ses passions, & elles tiennent lieu de pénitence.* 112
EXH. XXV. *Sur les dangers où la vertu est exposée, lorsqu'on jouit d'une santé parfaite.* 118
EXH. XXVI. *Utilité des maladies pour nous porter à user de précaution contre les surprises de la mort, & nous détacher du monde.* 125
EXH, XXVII. *Sur le même sujet.* 131
EXH. XXVIII. *Les maladies sont des châtimens & des remèdes salutaires. Sentimens dans lesquels nous devons les recevoir. Exemple de Job.* 135
EXH. XXIX. *Continuation de la même matière. Exemple de Lazare.* 142
EXH. XXX. *Combien l'on est injuste, lorsqu'on murmure contre Dieu dans la maladie.* 147
EXH. XXXI. *Les maladies sont les épreuves de la vertu. Elles la perfectionnent & l'affermissent.* 154
EXH. XXXII. *Conduite qu'on doit observer dans la maladie, afin qu'elle devienne utile aux malades.* 158
EXH. XXXIII. *Sur le rétablissement de la santé d'un malade. Sa guérison ne doit point lui faire perdre de vûe la mort. Exemples de plusieurs grands personnages sur ce sujet. Précautions nécessaires après être rentré dans le commerce du monde.* 162
EXH. XXXIV. *Sur la rechûte du malade, lorsqu'elle est accompagnée de quelque danger.* 175
EXH. XXXV. *Pour soutenir un malade dans l'incertitude des événemens, & l'exciter à user de précautions.* 180
EXH. XXXVI. *Sur le même sujet.* 184

SECONDE PARTIE.

EXHORTATION I. *Pour exciter un malade à se confesser, particuliérement quand il a vécu dans le désordre, ou qu'il a négligé son salut.* 191
EXH. II. *Sur le même sujet.* 199
EXH. III. *Sur le même sujet.* 203
EXH. IV. *Après la confession d'un malade.* 207
EXH. V. *Pour disposer un malade à recevoir le saint Viatique.* 209
EXH. VI. *Sur les dispositions requises pour recevoir dignement le saint Viatique.* 213
EXH. VII. *Pour aider un malade, après la Communion, à rendre à Jesus-Christ de très-humbles actions de graces.* 219
EXH. VIII. *Pour exciter un malade à recevoir l'Extrême-Onction.* 222
EXH. IX. *Pour porter un malade à des sentimens de componction, lorsque les Onctions saintes lui seront appliquées.* 230

Après l'Extrême-Onction. 243

Bénédiction d'un pere à ses enfans. 243
EXH. X. *Sur les dispositions dans lesquelles doit se mettre un malade après avoir reçu l'Extrême-Onction.* 244
EXH. XI. *Sur les avantages d'une mort chrétienne.* 254

TABLE DES EXHORTATIONS.

Avis sur les Prieres suivantes. 256

Prieres dont on peut faire la lecture aux malades, pour exciter en eux les sentimens convenables à leur état. 257

Prieres vives & ardentes tirées du Livre des Méditations attribuées à saint Augustin. 298

Fin de la Table du premier Volume.

ESSAI

EXHORTATIONS POUR LES ETATS DIFFÉRENS DES MALADES.

PREMIERE PARTIE.

Lorsqu'il ne paroît aucun danger dans la maladie.

PREMIERE EXHORTATION,

Servant d'introduction à un Confesseur, lorsqu'il commence à visiter un malade.

De la soumission avec laquelle il doit recevoir les maladies.

ON m'a donné avis, M. de votre maladie, & j'y prens trop de part, pour ne pas venir aussitôt vous offrir les consolations dont vous pouvez avoir besoin. Le Seigneur a jugé à propos de met-

tre à l'épreuve votre fidélité & l'attachement que vous avez pour lui. Il sonde votre cœur, & le met à l'essai par la maladie ; & c'est par le bon ou le mauvais usage que vous en allez faire, qu'il va démêler vos véritables dispositions, & les sentiers par lesquels vous marchez.

Comme il est le souverain dispensateur des biens & des maux de cette vie, & qu'il est de votre devoir de recevoir avec une soumission parfaite les coups que sa main vous porte, vous devez entrer dans les desseins qu'il a sur vous, & lui dire, à l'exemple du Prophete Roi, que vous êtes disposé à tout souffrir pour lui obéir & pour lui plaire ; & que vous vous abandonnez entierement à sa divine Providence : *Ego in flagella paratus sum.*

Psal. 37. v. 18.

C'est dans la maladie qu'on connoît le Chrétien, & qu'on découvre la véritable situation de son esprit & de son cœur. Tout y paroît au naturel. Mais s'il y a beaucoup de vertus à pratiquer, il y a bien des défauts à craindre.

Quoique votre maladie ne fasse rien appercevoir de dangereux & qui aille à la mort, vous ne devez pas avoir moins de circonspection sur l'usage que vous en devez faire. Tout doit y être ménagé, parce que tout y peut contribuer à la vertu & à votre salut, & vous devez vous donner de garde des moindres mouvemens d'impatience & de murmure, auxquels ou la violence du mal, ou sa longueur pourroient vous exposer.

Votre corps abbatu sous le poids de la douleur, demande le secours des remedes. Vous n'en manquerez pas pendant le cours de votre maladie. Mais comme les maux du corps sont souvent des remedes ou des préservatifs contre les maladies de l'ame, faites ensorte que votre attention ne soit pas moins grande pour vous guérir de celles-ci, qu'elle pourra l'être pour vous délivrer de ceux-là.

II. EXHORTATION.

Avis généraux pour consoler un malade de la perte de sa santé.

LORSQU'ON est malade, il faut s'appliquer à mettre les maux à profit pour le salut. Les maladies, M. sont quelquefois un châtiment dont Dieu se sert pour nous punir du mauvais usage que nous faisons de la santé : alors ces jours d'infirmité doivent être pour nous un tems d'humiliation & de pénitence, & nous devons l'employer plutôt à gémir sur nos égaremens, que sur la

perte que nous avons faite de cette santé qui étoit si funeste. Il nous en laisse l'usage tranquille, quelquefois même pendant un grand nombre d'années, quoiqu'il puisse nous l'ôter à chaque instant. Mais comme nous ne la tenons de sa bonté que comme un moyen qu'il avoit mis entre nos mains pour le faire servir à sa gloire & à notre sanctification, il est juste, après en avoir abusé si long-tems, que nous en soyons dépouillés, & que nous en supportions la privation avec patience, lui en faisant un sacrifice malgré toutes les répugnances de la nature, n'ayant pour regle de nos souhaits que sa seule volonté.

En nous privant de ce bien fragile, il veut nous en procurer de plus solides & de plus durables, & nous mettre en état de travailler plus efficacement à notre salut. Pendant que nous sommes exempts des maladies, & que nous jouissons d'une santé parfaite, nous oublions Dieu, & les pensées de l'éternité n'occupent que rarement notre esprit, & c'est cette santé elle-même qui nous prolonge dans ce désordre, & qui fait le plus grand obstacle, ou à notre conversion, ou à notre avancement dans la piété. Les plaisirs nous séduisent & nous corrompent, &

leur poison fait des impressions mortelles dans notre esprit & dans notre cœur. Nous ne comptons pour nos plus beaux jours que ceux que nous passions dans les délices, quoiqu'ils dûssent être pour nous des jours de deuil & de larmes. La force de notre tempérament & de notre santé, qui paroît être inaltérable, nous sert de titre pour nous entretenir paisiblement dans les occasions les plus dangereuses, regardant avec indifférence les pratiques de vertu, comme n'étant pas encore de saison pour nous. Dans cet état, notre ame languit dans une infinité de maladies qui l'accablent, pendant que notre corps est sain & vigoureux; & marchant presque toujours au gré de nos passions, nous ne sortons pour l'ordinaire d'un abîme, que pour nous jetter dans un autre.

Ne seroit-ce pas une grande miséricorde dont Dieu useroit à notre égard, si au lieu de nous punir par une mort inopinée, comme des ingrats & des rebelles, il se contentoit de nous arrêter au milieu de tant d'égaremens, & de nous arracher aux objets criminels qui nous exposent à une perte presque inévitable?

C'est ce qu'il fait efficacement par les maladies. C'est alors qu'il nous arrê-

te dans cette courſe aveugle, comme un autre Saul perſécuteur de ſon Egliſe, & qu'en nous renverſant, & nous réduiſant dans une impuiſſance de continuer une vie ſi peu chrétienne, il nous donne occaſion de faire quelque retour ſur notre conduite, & de pouvoir lui dire : Seigneur, que voulez-vous que je faſſe ? *Domine, quid me vis facere ?* Nous étions tout au monde, & il veut que nous ſoyons tout à lui : nous avions abandonné les voies qui pouvoient nous conduire au ſalut, & il veut nous y faire rentrer. Quelle bonté ! quelle miſéricorde.

Actor. cap. 9.

C'eſt peut-être pour ce ſujet, M. qu'il vous a réduit dans l'état où vous êtes préſentement, afin de vous attirer à ſon ſervice, & vous donner lieu d'éviter les péchés que votre ſanté vous mettoit au haſard de commettre. Elle ne nous fait, pour l'ordinaire, que trop ſemer pour l'enfer ; & n'eſt-il pas tems que nous commencions à ſemer pour le Ciel ?

Dieu nous donne, dans cette rencontre des marques ſingulieres de ſa protection & de ſon amour, en vous ſéparant du commerce du monde, pour vous enlever aux douceurs & aux ſatisfactions de cette vie, vous chargeant de ſa croix, afin de vous faire un jour participer à ſa gloire.

III. EXHORTATION.

Sur l'amour des croix.

I. NOUS ſommes preſque toujours les ennemis de la croix du Sauveur. Nous ſçavons qu'elle a été le précieux inſtrument dont il a voulu ſe ſervir pour opérer notre ſalut : mais nous ne pouvons nous réſoudre à la porter à notre tour, & notre délicateſſe nous fait écarter tout ce qui peut affliger & crucifier notre corps. Mais après tant d'égaremens & tant de chûtes volontaires, que ne doit-on pas entreprendre, & que ne doit-on point ſouffrir pour retourner à Dieu ? Quels efforts ne faut-il point ſoutenir pour éteindre dans ſon cœur les malheureux penchans dont on reſſent encore les ardeurs & les mouvemens ? Et quelle obligation n'avons-nous pas au Seigneur, quand il y applique lui-même le remede, & qu'il nous rédnit dans un état propre à rompre tous nos engagemens criminels, & à reformer nos mauvaiſes inclinations, en nous affligeant par une maladie qui nous met dans la néceſſité de ſouffrir & de mortifier cette chair de péché, afin que nous portions notre croix à l'exemple de Jeſus-Chriſt, & que nous allions à ſa ſuite.

C'eſt ſur ſes pas que nous devons marcher pour devenir juſtes ; & nous le devons d'autant plus, que les Juſtes mêmes ne s'en ſont pas crus diſpenſés. Comment donc, étant encore dans le rang des pécheurs, ou du moins des imparfaits, prétendrions-nous nous décharger du joug des ſouffrances, & nous exempter de cette loi générale dont Jeſus-Chriſt lui-même n'a pas voulu s'exempter ? Comment prétendrions-nous réparer les fautes dans leſquelles nous ſommes tombés, & nous rétablir dans la juſtice que nous avons perdue, lorſque nous voyons le Saint des Saints humilié & accablé ſous le poids de la croix dont il étoit chargé, finiſſant ſa vie au milieu des tourmens les plus horribles, pour expier des crimes dont il étoit innocent ?

Quæ non rapui tunc exolvebam. *Pſal.* 68. *v.* 5.

II. Vous enviſagez peut-être déjà, M. votre maladie comme une croix trop peſante, & elle vous paroît une eſpece de martyre. Mais, quand cela ſeroit, quelle proportion peut-il y avoir entre ce que vous endurez, & ce que nous méritons de ſouffrir après tant d'offenſes ? Combien y a-t-il d'ames innocentes que Dieu a éprouvées par des maux bien plus violens que ceux que vous reſſentez ? Quelle différence entre votre état, & celui où s'eſt trouvé Job ſur ſon fumier, tout couvert d'ulceres ! entre les infirmités qui vous affligent, & celles dont ſainte Thereſe fut accablée pendant vingt-deux ans ! Outre les grandes mortifications qu'elle pratiquoit pour faire languir ſon corps, Dieu voulut même encore contribuer à la faire ſouffrir, en lui faiſant ſentir des maux extrêmes, & la laiſſant pendant ce grand nombre d'années dans des maladies preſque continuelles. Bien-loin de murmurer contre ſes ordres, & de s'en plaindre, elle s'eſtimoit heureuſe de pouvoir acheter le Ciel à ce prix, & elle diſoit ſouvent qu'elle étoit bien obligée à la miſéricorde de Dieu, de ne l'avoir pas précipitée dans l'Enfer comme elle l'avoit mérité, & de ſe contenter d'une ſatisfaction ſi légere. C'étoit ce qui lui faiſoit répéter ſi ſouvent ces paroles, qui marquent le grand amour qu'elle avoit pour les ſouffrances : *Ou ſouffrir, ou mourir.*

Quelle ſeroit donc votre diſpoſition, M. ſi Dieu vous avoit réduit dans l'état où s'eſt trouvée ſainte Liduvine pendant trente-huit ans, puiſqu'à peine votre maladie ſe fait-elle ſentir, qu'elle commence déjà à vous faire murmurer par ſa durée ? Dès l'âge de quinze ans, étant tombée ſur la gla-

ce, elle se rompit une côte. Ce n'étoit-là qu'un prélude des souffrances auxquelles la Providence vouloit la livrer. Elles devinrent peu à peu si excessives, qu'outre qu'elle ne pouvoit se traîner que sur ses genoux, elle ne pouvoit pas même porter ses mains à sa bouche. Son corps fut en proie à tout ce qu'il y a de plus triste & de plus affligeant; & comme si tant de maux, dont elle étoit affligée, n'eussent pas dû lui suffire pour satisfaire au desir qu'elle avoit de souffrir, elle pria Dieu de la frapper elle seule de la contagion qui s'étoit universellement répandue dans la Hollande, qui étoit le lieu de sa naissance.

Si une vierge si pure & si innocente a eu tant de courage, & a soutenu tant de maux avec une patience si héroïque, quels efforts ne devez-vous pas faire, M. pour tâcher de supporter, d'une maniere tranquille & chrétienne, ceux que votre maladie vous fait ressentir.

C'est par les routes pénibles, remplies de ronces & d'épines, que Dieu conduit ordinairement les ames saintes au port du salut, & qu'il les fait entrer dans le royaume des Cieux. Ne refusez donc pas de souffrir, avec une soumission parfaite à sa volonté, les

maux médiocres que sa miséricorde vous a ménagés. Dites-lui avec le Prophete: Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, dans la maladie que vous m'avez envoyée, & daignez guérir mon ame, lorsque je mérite que vous affligiez mon corps.

Ego dixi: Domine miserere mei: sana animam meam, quia peccavi tibi. *Psal.* 40. *v.* 4.

IV. EXHORTATION.

Sur la disposition dans laquelle doit être un malade pendant le cours de sa maladie.

DANS quelle situation vous trouvez-vous aujourd'hui, M. Il me semble que votre maladie est à peu près dans le même degré qu'elle étoit hier. Elle aura ses accroissemens & ses décours, & elle pourra vous exposer de tems en tems à des épreuves différentes, pendant lesquelles vous devez tenir le même langage du Prophete Royal, & avoir les mêmes sentimens: *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Oui, mon Dieu, je suis préparé à tout souffrir, & à la maniere en laquelle il vous plaira disposer de mes souffrances. Vous vous trouverez peut-être quelquefois accablé sous le poids de la douleur, & dans d'autres momens vous serez plus tranquille & paisible par la diminution de vos maux. Quelquefois flatté par l'espérance de voir

Psal. 56. *v.* 8.

bientôt votre santé rétablie; & quelquefois alarmé par la crainte de la voir encore longtems retardée. C'est-là l'état ordinaire où se trouvent tous les malades, & principalement ceux qui ont beaucoup d'attachement à la vie.

Mais un Chrétien qui aime Dieu véritablement, & qui ne cherche qu'à lui plaire dans tous les événemens qui lui arrivent, demeure toujours ferme & inébranlable dans toutes ces épreuves différentes. Comme il ne souhaite que l'accomplissement de la volonté de Dieu, il est soumis & content quand ses infirmités augmentent, parce qu'il les envisage comme des moyens que Dieu lui fournit pour s'unir plus étroitement à lui, en proportionnant ses souffrances à ses besoins spirituels; & si quelquefois elles deviennent dangereuses, & semblent devoir lui faire craindre de perdre la vie, il se rassure bientôt par l'espérance qu'il a d'être mis en possession d'une autre qui sera infiniment plus heureuse. Si les douleurs au contraire sont moins considérables, il profite de ces momens pour s'entretenir avec Dieu par la priere, & il demeure toujours également pacifique, parce qu'il n'a rien qui lui soit plus à cœur que de se conformer à sa sainte volonté. Il est convaincu que

celle d'un malade doit être étroitement unie à la tienne; de sorte qu'étant rempli de ces sentimens, il abandonne sa destinée à la divine Providence, ne voulant point trop s'intéresser à épargner une chair fragile & périssable, afin de sauver son ame qui est immortelle, & de lui procurer un bonheur éternel. Dans cette disposition, il est également indifférent pour la santé & pour la maladie, pour la vie & pour la mort. Il veut tout ce que Dieu veut, & il ne soupire qu'après ce qui peut lui être agréable. Il se soumet aveuglément aux ordres du souverain arbitre de la vie des hommes, & lui en laisse tous les événemens, sans témoigner aucune inquiétude, ni le moindre empressement par des prieres redoublées pour le rétablissement de sa santé.

C'est-là, M. la sainte disposition dans laquelle tous les malades doivent être pour remporter de grands avantages de leurs maladies, & ce sont celles dans lesquelles vous devez tâcher d'entrer. Or la volonté de Dieu est tantôt que nous soyons malades, & tantôt que nous ayons de la santé. Mais quand sa volonté est que nous soyons infirmes, si nous sommes plus tristes & plus mécontens que quand

nous avons de la santé, c'est une preuve que nous n'avons pas une volonté conforme à la sienne ; notre cœur dément notre bouche, lorsque nous lui disons, dans l'Oraison Dominicale, que sa volonté soit faite sur la terre comme elle se fait dans le Ciel.

Voilà la regle sur laquelle tous les Chrétiens doivent former leur conduite, & ce sont les sentimens que vous devez avoir non seulement pendant le tems de votre maladie, mais pendant le cours de votre vie. Heureuse disposition qu'on ne peut trop souvent demander à Dieu, & qu'on ne sçauroit trop soigneusement ménager après l'avoir obtenue ! Le Sauveur y étoit dans le jardin des Oliviers, où voyant toute l'amertume du calice de sa Passion, il soumit sa volonté humaine à la volonté divine, & dit à son Pere qui lui présentoit la mort, que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Voilà votre modele, M. & tel doit être votre langage.

Matth. 26. v. 39.

V. EXHORTATION.

Sentimens que les Saints ont eus des souffrances & des maladies.

PUISQU'IL a plu à Dieu de vous affliger par une maladie qui peut vous faire souffrir pendant quelque tems des douleurs assez considérables, il faut, M. vous munir de beaucoup de patience, afin de les soutenir constamment, & tâcher, avec le secours de sa grace, de vous les rendre utiles.

Mais pour vous mettre en état de l'avoir, vous devez souvent avoir recours à lui, puisque, selon le témoignage du Prophête, c'est Dieu qui donne la patience, *quoniam ab ipso patientia mea* ; & vous devez le prier en même-tems qu'il vous découvre, par une lumiere intérieure, le mérite & le prix des souffrances, afin que vous puissiez trouver les vôtres plus douces & plus supportables.

Psal. 61. v. 5.

On peut dire qu'elles sont un talent que Dieu donne pour négocier. Et c'est pour le bon usage qu'on en fait, que l'on achette ces biens qui ne tombent point sous le commerce des hommes. C'est ainsi que les Saints les ont envisagées, les ayant préférées à tout ce que le monde leur offroit de plus flatteur & de plus charmant.

Ce fut dans cet esprit que sainte Catherine, quoique d'un sexe ordinairement ambitieux des honneurs & des commodités de la vie, mépriſa la grandeur, & s'exposa même aux tourmens les plus cruels : que les trônes de la

terre n'eurent aucun attrait pour elle, & qu'elle n'en trouva que sur l'échafaud sur lequel elle perdit la vie, étant instruite par sa foi, que la couronne du Ciel étoit beaucoup plus brillante que toutes celles de la terre.

Ce fut aussi dans ces mêmes sentimens que notre Seigneur présentant un jour deux couronnes à sainte Catherine de Sienne, l'une d'épines & l'autre de roses, & lui ayant donné le choix de l'une des deux, elle préféra celle d'épines à celle de roses, avertie que celle dont elle ne voudroit point en ce monde, lui seroit réservée pour l'autre : que saint François d'Assise appelloit les afflictions & les maladies ses sœurs & ses cheres compagnes : que saint Ignace d'Antioche les nommoit ses perles & ses pierres précieuses ; & que saint Basile remercioit Dieu aussi ardemment des maux qu'il lui envoyoit, que nous le pourrions faire de la santé, lorsqu'il nous la rend après l'avoir perdue pendant long-tems. C'étoit enfin dans le même esprit, que saint François de Sales disoit un jour avec effusion de cœur, que s'il avoit quelque chose à desirer, ce seroit que sa mort fût prévenue par une longue maladie ; parce qu'alors ses amis se lassant de le visiter, & ses domestiques s'ennuyant aussi

de l'assister dans ses besoins, il pourroit mourir sans être secouru de personne. Ce fut pour cela que lorsqu'on vint lui recommander une pauvre femme qui étoit dangereusement malade, il répondit à ceux qui s'adresserent à lui : O ! que cette chere ame est heureuse, d'avoir à souffrir quelque chose pour l'amour de Jesus-Christ ! Puis donc qu'elle a si peu de tems à vivre en ce monde, il est bon qu'elle l'emploie à la souffrance.

VI. EXHORTATION.

Quels sont les maux que nous devons craindre.

I. LES sentimens que les Saints ont eus des maux de cette vie, sont bien différens de ceux que nous en avons, parce que nous ne les envisageons qu'avec les yeux de la chair, & non avec ceux de la foi. Ils n'ont regardé comme des maux considérables, que ceux qui sont éternels, & ils ont compté pour peu de chose, ceux qu'on endure en cette vie. C'étoit ce qui les rendoit si patiens & si tranquilles au milieu même des tourmens les plus cruels, parce que la mort devoit en terminer la rigueur & la durée, & il n'y avoit que l'enfer seul qui fût capable de les effra-

yer, parce que les ſupplices auſquels les ames des réprouvés ſont livrées, ne finiront jamais.

C'eſt le châtiment qui nous eſt dû, après avoir commis un péché mortel; & c'eſt celui que nous avons mérité par ceux dans leſquels nous ſommes tombés pendant le cours de notre vie, dont nous n'avons été garantis juſqu'à préſent, que par une miſéricorde dont nous nous rendons ſouvent indignes par nos rechutes. Ce ſont là les ſouffrances qui doivent nous alarmer, & que nous devons craindre.

Afin de pouvoir les éviter, & vous rendre en même-tems plus ſupportables celles qui vous environnent, ne perdez point de vûe cette éternité de tourmens qui fait le déſeſpoir des damnés, parce qu'ils n'ont aucune eſpérance de pouvoir être délivrés un jour de cette priſon de feu, où la juſtice de Dieu les tient renfermés. Cette conſidération vous fera trouver vos maux légers; & la grace venant à votre ſecours, elle vous fera même goûter une eſpece de joie & de conſolation intérieure au milieu de vos douleurs les plus violentes.

Mais, ſuppoſé que votre vie étant exempte des péchés mortels, vous n'euſſiez que le purgatoire à craindre; n'a-

t-il pas de quoi vous faire trembler par les rigueurs extrêmes qu'éprouvent les ames imparfaites que le juſte Juge qui les a jugées au moment de leur mort, y a condamnées pour un tems, afin de les purifier, & de les rendre dignes d'occuper une place dans ſon royaume? Une heure de ſouffrances en ce monde, peut vous tenir lieu d'un grand nombre d'années que vous auriez à ſouffrir dans les flâmes du purgatoire. Quel ſecours donc n'avez-vous point à attendre de ces jours de douleur, & de ces nuits cruelles pendant leſquelles votre corps eſt accablé de maux violens, & d'une fiévre dévorante, ſi vous n'en perdez pas le mérite par vos murmures & vos impatiences? Car c'eſt le fâcheux inconvénient dans lequel tombent la plûpart des malades, qui ne penſent point à ſe rendre leurs maux utiles en les acceptant dans la vûe de Dieu; & qui bien loin d'être pour eux des ſources de vertu & de mérite, leur deviennent au contraire l'occaſion de pluſieurs péchés, par leur peu de ſoumiſſion à ſa divine volonté. Ils gémiſſent ſans ceſſe ſur la perte de leur ſanté, & les moindres douleurs qu'ils reſſentent, ſont des maux inſupportables. Comme leur corps a toujours été leur idole, les infirmités, dont il eſt atta-

qué, font leur désolation. C'est ce qui fait qu'ils mettent presque entiérement en oubli toutes les pensées de leur salut, & que si quelquefois ils élevent leur voix vers le Ciel, ce n'est pas pour demander à Dieu la patience & la guérison de leur ame languissante sous le poids d'une infinité de passions ; mais uniquement celle du corps, à laquelle ils s'intéressent infiniment davantage.

II. Je me persuade que vous êtes dans des sentimens bien différens ; que connoissant le prix de votre ame, combien il vous est important de travailler à la sauver, & n'ignorant pas ce qu'est votre corps, cendre & poussiere, vous préférerez l'ame au corps. Ce seroit un aveuglement étrange d'en user autrement, & de prendre le change dans une conjoncture où tout est essentiel. Secourez votre corps qui a besoin d'alimens & de remedes, c'est un devoir que la nature vous impose, & que la Religion autorise ; mais sauvez votre ame, dont la perte seroit irréparable ; c'est une obligation de justice que Dieu même vous a prescrite : rien au monde ne peut vous en dispenser, & ce que Jesus-Christ a fait & souffert pour vous en fournir les moyens, est encore pour vous un motif assez pressant pour vous y engager, & vous exciter à mettre tout en usage, & à tout souffrir pour assurer votre bonheur éternel.

Salva animamtuam. *Genes. c. 17. v. 19.*

III. Vous ne pouvez rien faire pour votre ame qui lui soit plus utile, que de faire un bon usage de votre maladie. Dans toutes les autres pratiques de vertu, notre propre volonté est souvent un ver qui les gâte, parce qu'elle s'y trouve presque toujours mêlée ; ce qui fait que nous avons sans cesse à nous défier de nos meilleures actions. Mais nous sommes à couvert de cette crainte dans la maladie, parce qu'elle vient de Dieu seul, qui nous l'envoie pour autant de tems qu'il le juge à propos pour sa gloire, & pour notre salut : & dans cet état nous n'avons besoin que de patience pour souffrir, & d'humilité pour nous soumettre aux ordres de sa divine providence.

C'est là la pénitence la plus pure, la plus assurée, & la plus agréable à Dieu que nous puissions faire, parce qu'alors nous sommes certains que nous faisons sa volonté, & non pas la nôtre, qui est l'ennemie des maladies & des souffrances. Aussi devons-nous alors sentir des mouvemens de joie, de voir qu'après avoir passé tant d'années peut-être dans un dérangement de conduite, Dieu daigne encore jetter sur nous un regard de miséricorde, en nous affli-

geant par une maladie salutaire, qui nous mette en état d'y renoncer, & d'expier nos foiblesses par des souffrances passageres. Dites donc avec le Prophete : J'ai été renversé par le Seigneur ; mais en me frappant de la main de sa justice, il m'a sauvé par celle de sa miséricorde : *Impulsus sum ut caderem, & Dominus suscepit me.* Ayant besoin de beaucoup de patience dans vos maux, afin de vous les rendre utiles & plus supportables, adressez-vous souvent à Dieu qui la donne, afin de pouvoir l'obtenir par la ferveur de vos prieres. La patience, dit un Pere, est une espece de baume, & un lénitif excellent qui appaise les douleurs les plus aigues. Il n'y a point de remede qui lui soit comparable ; parce qu'il rend l'homme comme insensible & supérieur à toutes les souffrances de cette vie : *Patientiæ beneficio ac si unguento quodam mitigatoris etiam quæ illata sunt* (mala) *non sentiuntur.*

Psal. 117. v. 13.

VII. EXHORTATION.

Les maladies sont des dons de Dieu, & des moyens utiles pour le salut.

Abbas Gilb serm. 32 in Cant. apud. S. Bern.

JE viens d'apprendre, M. que vous vous êtes trouvé depuis hier dans de rudes épreuves, & que vous avez eu

besoin de toute la patience que Dieu vous a donnée pour en soutenir la violence. C'est souffrir en Chrétien, que de porter ainsi le poids de la douleur, & de s'armer puissamment contre les impatiences que la nature inspire, qui bien loin de diminuer le mal, ne servent ordinairement qu'à l'augmenter, outre qu'elles raviſſent à un malade le mérite qu'il auroit en souffrant patiemment.

Votre soumission à la volonté du Seigneur vous le rendra plus leger & plus supportable ; car, comme dit S. Chrysostôme, les peines de cette vie deviennent beaucoup plus sensibles à ceux qui veulent les fuir, qu'à ceux qui les reçoivent & les soutiennent avec courage, les regardant comme un moyen que Dieu leur préſente pour travailler à leur sanctification, en leur servant de pénitence.

Mais quand même nous pourrions trouver quelque soulagement dans nos impatiences, ne devrions-nous pas les réprimer, parce qu'elles sont des offenses qui lui déplaisent, & qui sont obstacle aux secours de sa grace dont nous avons un si grand besoin en tout tems, & principalement en celui de la maladie ? Devons-nous préférer le soulagement du corps au salut de l'ame?

D'ailleurs, quelle obligation n'avons-nous pas de mortifier cette chair rébelle qui s'eſt livrée à tant de miſeres ? & n'eſt-il pas juſte qu'elle porte la peine de ſes révoltes & des douceurs empoiſonnées qu'elle a ſi ardemment recherchées ? N'eſt-il pas de l'ordre de la juſtice, que ce qui a été employé pour commettre le péché, ſerve à le réparer, & que nous faſſions un ſacrifice à Dieu de l'inſtrument même que nous avons mis en uſage pour l'offenſer ?

Ce fut la conduite que garda la Péchereſſe de l'Evangile après ſa converſion. Tout ce qu'elle avoit fait ſervir à ſa paſſion, elle le fit ſervir à la juſtice. Autant qu'elle avoit eu de complaiſance pour elle-même, autant en eut-elle d'horreur ; elle eut autant d'application à mortifier ſon corps, qu'elle en avoit eu à le flatter, & elle convertit le nombre de crimes, dit ſaint Gregoire, en autant d'actes de vertu, afin que tout ce qui avoit pu contribuer à offenſer Dieu, ſervît à la pénitence qu'elle en vouloit faire pour expier ſes déſordres : *Convertit ad virtutum numerum, numerum criminum, ut totum ſerviret Deo in pœnitentiâ, quidquid ex ſe Deum contempſerat in culpâ.*

S. Greg. homil. 33. in Evang.

Imitez la conduite de cette ſainte pénitente. Si juſqu'à préſent vous avez trop

trop ménagé ce corps de péché, acceptez au moins préſentement la maladie dont Dieu ſe ſert pour le punir de ſa ſenſuatité & de ſon immortification. Ce mal, quoique ſenſible, eſt un véritable remede. Il afflige le corps, mais il contribue à la guériſon de l'ame. C'eſt un don de Dieu, beaucoup plus avantageux pour ſon ſalut, que la ſanté même qui contribue ſouvent à ſa perte. C'eſt ce que nous apprenons du Livre de la viſite des malades, qui ſe trouve parmi les ouvrages de ſaint Auguſtin.

L'Auteur de ce Livre, après nous avoir fait connoître que les maladies du corps produiſent ordinairement le ſalut de l'ame, met au nombre des dons de Dieu tous les maux qui nous affligent. Vous êtes travaillé, dit cet ancien Pere, d'une toux violente ; votre poulmon eſt épuiſé ; votre eſtomach rejette les alimens ; vous êtes conſumé par une fiévre lente qui vous rend éthique ; vous ne pouvez ſupporter l'uſage du vin ; vous êtes tourmenté par une dyſenterie cruelle ; en un mot, vous vous trouvez accablé ſous la multitude des maux qui vous affligent : ſi vous êtes bien éclairé & bien judicieux, vous reconnoîtrez que toutes ces eſpeces de maladies ſont au-

Infirmitas corporis ſalutem animæ parturit. Lib. 3. cap. 4.

tant de préſens que Dieu vous a faits.

Ibidem. lib. 1. de Viſit. in ſerm. c. p. 4. *Tuſſi laboras ; pulmone deficis ; cibum ſtomachus reſpuit phthiſi, decoqueris ; vinum faſtidis ; dyſenteriâ ſauciaris ; multimodo morborum genere afficeris, ſed & hæc, ſi oculum habes, ſi cordatus es, dona Dei ſunt.*

Au lieu donc de nous plaindre, & de murmurer lorſque la maladie nous attaque, nous devrions élever nos penſées vers le Ciel, & adorer celui qui appeſantit ſa main ſur nous, & qui ne nous frappe que pour nous guérir. Ce fut la maniere dont en uſa le ſaint homme Job dans les épreuves extraordinaires où il fut réduit. Il regarda Dieu comme l'auteur de tous les maux qui étoient venus fondre ſur lui. Il ne dit pas que c'étoit la main de Satan qui l'avoit frappé, mais la main de Dieu, parce qu'il ſçavoit que le démon n'eſt que l'inſtrument & l'exécuteur de ſa juſtice, & qu'il ne peut faire que ce qu'il lui permet. Et c'eſt ce que Jeſus-Chriſt nous a fait aſſez entendre par la réponſe qu'il fit à Pilate, qui ſe vantoit d'avoir le pouvoir de lui ôter la vie, en lui diſant, qu'il n'en auroit aucun ſur lui, s'il ne lui avoit été donné d'en-haut.

Job. cap. 19. v. 21.

Un malade ſe doit dire la même choſe quand il ſe voit réduit dans l'état

de l'infirmité. C'eſt Dieu qui en eſt l'auteur. Il eſt juſte que je me ſoumette au pouvoir ſouverain qu'il a ſur moi. Ma ſanté étoit un bien que je tenois de ſa libéralité ; il en eſt le maître : il ne me fait aucune injuſtice quand il me la ravit après en avoir mal uſé ſi long-tems : mais comme elle pourroit être encore un obſtacle à mon ſalut, je dois en regarder la privation, non comme un châtiment, mais comme une miſéricorde. Ce n'eſt pas un Dieu irrité qui veut ſe venger de ſa créature ; c'eſt un Pere tendre qui vient au ſecours de ſon fils, pour s'oppoſer à ſa perte, en lui ôtant des mains ce qui pourroit le bleſſer & lui donner la mort.

Ce n'eſt pas là cependant l'idée que nous nous formons de la conduite que Dieu obſerve à notre égard, lorſqu'il nous prive de la ſanté. Nous l'enviſageons preſque toujours comme la marque la plus certaine de ſon indignation & de ſa colere, quoiqu'elle ſoit au contraire la preuve la plus aſſurée de ſa protection, & nous ne voulons reconnoître qu'elle eſt un pur effet de ſa bonté, qui le rendant toujours attentif à nos beſoins, le porte à nous arracher malgré nous aux occaſions de tomber dans l'enfer, afin de nous faire

rentrer dans les voies de notre salut, & de pouvoir nous mettre en état de mériter une place dans le séjour des Bienheureux.

Voilà la disposition dans laquelle tout Chrétien doit être à l'égard des maladies qui lui arrivent, & celle dans laquelle vous devez vous affermir, pour calmer vos inquiétudes. C'est ce qui doit vous exciter à dire avec la résignation du saint homme Job : Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu avec joie, pourquoi n'en recevrons-nous pas des maux avec soumission ? *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus ?*

Job. cap. 2. 7. 10.

VIII. EXHORTATION.

Dieu est le souverain médecin de l'ame. C'est à lui à qui un malade doit avoir recours. Il se sert des infirmités du corps pour punir l'ame des péchés dont il a été l'instrument, & dont elles sont le remede. Comme c'est le péché qui en est la source primitive, c'est la maladie qui doit le détruire afin de la guérir.

I. LES remedes que votre Médecin vous ordonna hier, M. ont-ils produit quelque bon effet ? trouvez-vous présentement quelque adoucissement

dans votre maladie ? Il ne faut pas vous rebuter d'abord par leur peu de succès ; le mal ne cede pas tout d'un coup. Il faut continuer leur usage, & vous abandonner aux lumieres & à la prudence de celui qui est chargé de vous solliciter, & qui s'applique à votre guérison. Il faut de la patience & du tems pour pouvoir y atteindre. Vous avez beaucoup de répugnance pour les remedes ; mais votre etat exige que vous tâchiez de la surmonter, & que vous vous rendiez moins attentif à leur mauvais goût, qu'au besoin que vous en avez. C'est un secours que Dieu a procuré aux hommes dans leurs infirmités, en donnant de la vertu aux plantes, & des qualités spécifiques aux remedes. Les malades sont même obligés d'en user quand on les juge nécessaires, & ce seroit tenter Dieu que de vouloir tout attendre de sa providence, en méprisant les moyens naturels dont on doit se servir dans les occasions qui le demandent. Mais pendant tout le tems que votre maladie aura son cours, pensez à la faire servir de remede aux maladies spirituelles de votre ame.

II. Comme nous sommes composés d'un corps & d'une ame, & que l'un est souvent plus malade que l'autre, tous

deux ont beſoin de remedes qui leur ſoient convenables, & le ſoulagement que l'on s'efforce de procurer au corps, ne doit rien faire négliger de ce qu'il faut mettre en uſage pour la ſanté de l'ame. Son Médecin tout puiſſant, c'eſt Dieu même : lui ſeul eſt capable de la retirer de l'état funeſte où le péché l'a réduite. Il eſt deſcendu du ciel, dit S. Auguſtin, pour opérer ſa guériſon : *Ad ſanandum grandem ægrotum deſcendit omnipotens Medicus.* Il s'eſt ſervi de ſon ſang pour en faire le remede, en le verſant juſqu'à la derniere goutte, & il a donné ſa propre vie pour délivrer l'ame de la mort.

S Aug. de Verbis Dom. Serm. 59. in Evang. ſec. Joan.

C'eſt à ce divin Médecin que vous devez ſouvent vous adreſſer pour vous ſoulager dans vos maux, & principalement pour le prier de guérir les maladies de votre ame : & comme c'eſt le péché qui les a produites, & qu'il eſt la ſource de ſes langueurs, vous devez répéter ſouvent ces paroles du Prophete : Seigneur, ayez pitié de moi, parce que j'ai péché contre vous, & que mon ame eſt livrée à pluſieurs maladies : daignez, ô mon Dieu ! y appliquer le remede, afin qu'elle puiſſe parvenir à une heureuſe guériſon.

Pſal. 6. v. 3.

Pſal. 87. v. 3. & 4.

Il vous en fournit un moyen en vous

privant pendant quelque tems de la ſanté dont vous jouiſſiez ; & c'eſt pour vous donner celle de l'ame, qu'il vous enleve celle du corps. Toutes les peines de cette vie ſont médicinales, dit un ancien Pere, & la maladie du corps eſt un remede ſouverain pour guérir les plaies de notre ame : *Morbus hic corporis, medicina eſt ſpiritualis.* Elle a une vertu très-efficace pour humilier notre orgueil, pour réveiller notre aſſoupiſſement, pour échauffer notre tiédeur, pour nous rappeller de nos égaremens, pour nous détacher des créatures, pour augmenter nos mérites, & pour couronner notre patience. La gloſe nous en fournit des exemples ſur le chapitre neuviéme de S. Matthieu. Nos maladies ſont ou pour la gloire de Dieu, comme celle de l'aveugle né ; ou pour corriger nos péchés, comme celle du paralytique ; ou pour nous maintenir dans l'humilité, comme celle de S. Paul ; ou pour augmenter notre mérite, comme celle du ſaint homme Job.

Lib. de Viſit. Infirm. cap. 4. in op. D. Aug.

Vel ad gloriam Dei, ut cœco nato : vel ut corriganˉtur peccata, ut paralytiˉco ; vel ne ſuperbiant, ut divo Paulo ; vel ut meritum augeatur, ut Job.

C'eſt ainſi que Dieu proportionne les remedes à nos beſoins particuliers : & comme l'habile Médecin fait tirer du fond des veines le ſang corrompu & les mauvaiſes humeurs, pour

assurer la vie à un malade, ou pour conserver la santé à celui qui étoit sur le point de la perdre ; de même, Dieu déracine de nos cœurs par les maladies, les vices & les mauvaises inclinations qui sont en nous, comme autant d'humeurs malignes qui nous exposent à la mort éternelle.

III. Les maladies ne sont pas seulement des remedes, elles sont encore des châtimens salutaires. C'est pour ce sujet que Dieu punit quelquefois l'ame par les infirmités du corps, soit parce que le corps est l'instrument de la plupart des péchés qu'elle commet, soit parce que prévoyant, dit Hugues de S. Victor, les foiblesses dans lesquelles nous pourrions tomber pendant que notre santé n'est point troublée par aucun accident de maladie, il les arrête plus aisément par l'infirmité du corps, que par tout autre moyen ; ensorte, dit cet Auteur, qu'il nous est plus utile alors d'être accablés de maux, que d'en être exempts, puisque sans ce secours nécessaire à notre fragilité, notre salut seroit exposé à une perte presque inévitable. *Quosdam præsciens Deus multa peccare posse, flagellat infirmitate corporis, ne peccent, ut illis utilius sit frangi languoribus ad salutem, quàm remanere incolumes ad damnationem.*

Hug. à sancto Vict. lib. de animâ.

Si nous étions bien pénétrés de cette conduite de Dieu sur nous, nous regarderions d'un autre œil les maladies que la providence nous envoie ; & au lieu de nous en plaindre, nous l'en remercierions, puisque par-là elle pourvoit aux besoins de notre ame. Nous considérerions le péché comme la source primitive des maux auxquels nous sommes exposés ; nous serions convaincus que c'est la maladie de l'ame qui cause celle du corps ; que c'est le déréglement de notre esprit & de notre cœur, qui a mis le désordre dans les humeurs qui faisoient toute la force de notre tempérament ; & que si nous sommes livrés à un très-grand nombre d'infirmités & de maladies, elles sont le juste châtiment de nos révoltes & de nos infidélités.

Moïse menaça le peuple d'Israël quelque tems avant sa mort. Il lui prédit une infinité d'événemens tristes & affligeans, qui viendroient fondre sur lui, & qui l'accableroient. Que Dieu le frapperoit de peste, de fièvre, d'ulceres, & de quantité d'autres maladies, comme il en frappa autrefois l'Egypte, parce qu'il n'avoit pas servi le Seigneur son Dieu, avec

Deuter. c. 28. v. 21. &c.

la reconnoiſſance & l'affection du cœur, que demandoit la protection ſinguliere qu'il lui avoit donnée ; & que comme il avoit pris plaiſir auparavant à le combler de biens, juſtement irrité, il l'accableroit de maux.

C'eſt de cette ſource empoiſonnée, d'où coulent preſque tous les fléaux dont Dieu ſe ſert pour nous punir. Nous ne devons pas les attribuer uniquement aux malignes influences des aſtres, mais à nos péchés qui nous les attirent, dit le Prophete Jeremie ; c'eſt le fruit de notre malice, qui a pénétré juſqu'au fond de notre cœur. Pour en être guéri, il faut avoir recours à la pénitence. C'eſt par elle que la colere de Dieu s'appaiſe, & que les maux qui nous preſſent & nous environnent de toutes parts, ceſſent de nous accabler. Mais tandis que nous ſommes prévaricateurs de la loi de Dieu, que notre corps eſt un corps de péché, nous ſommes injuſtes, ſi nous nous plaignons des châtimens dont il punit des ſujets rebelles & ingrats, qui ont fait ſervir contre lui-même les bienfaits qu'ils en ont reçus. Nous devons nous dire à nous-mêmes, qui ſommes-nous pour nous plaindre ? quel ſujet avons-nous de murmurer ? ſommes-nous innocens ? notre corps n'a-t-il pas prêté ſouvent ſon miniſtere à l'iniquité de notre ame ? Si donc nous ſommes coupables, comme nous le ſommes en effet, pourquoi trouvons-nous mauvais que Dieu nous afflige par la maladie, & nous prive de la ſanté dont nous avons fait un ſi mauvais uſage ? Celui qui a abuſé d'un bien dont il n'étoit que le dépoſitaire, ne mérite-t-il pas qu'on le lui ôte ; & ne doit-il pas reconnoître qu'il eſt encore traité avec douceur & avec ménagement, lorſqu'on ne pouſſe pas plus loin la ſévérité qu'on exerce contre lui ?

Jerem. 4. *v.* 18.

IX. EXHORTATION.

Sur le même ſujet.

LA juſtice humaine a deux fins dans les châtimens qu'elle exerce contre les coupables. L'une de punir le crime, & l'autre d'en arrêter le cours par la crainte des peines portées contre les criminels. Nous en pouvons dire de même de la juſtice divine. Si elle nous prépare des croix, ſi elle nous envoie des maladies, ce n'eſt pas ſeulement pour punir nos péchés, mais c'eſt encore, dit S. Baſile, pour nous empêcher d'en com-

mettre de nouveaux. *Sæpè morbi, velut quædam peccatorum flagella sunt, quibus nihil agitur, nisi ut vitam nostram in melius commutemus.* Si elle nous fait du mal, dit le saint homme Job, elle donne le remede; & si sa main blesse, sa main donne la guérison. *Ipse vulnerat & medetur; percutit, & manus ejus sanabunt.* Voyez, dit saint Augustin, ce que fait un Chirurgien à l'égard de son malade : il prépare ses instrumens : en cela il paroît cruel; & c'est en cela cependant qu'il marque plus de bonté & de zéle pour son malade, puisque c'est par l'usage de ses instrumens qu'il doit le guérir, & lui sauver la vie. *Vides præparantem ferrum, ô sævitia! ô misericordia! Servaturus, non perempturus.* Les blessures qu'il lui fait ne sont pas les effets de sa cruauté, mais plutôt les preuves de sa compassion & de sa charité. A l'exemple du Médecin, dit S. Jerôme, Dieu ne pardonne point, afin d'avoir lieu de pardonner : il est cruel afin de pouvoir être misericordieux; & il paroît être insensible à nos douleurs, afin de nous procurer une santé parfaite. *Instar medici, non parcit ut parcat; crudelis est, un misereatur; nec considerat patientis dolorem sed vulneris sanitatem.* Ainsi la douleur est toujours

S. Basil. lib. regul. fusius disput. in resp. inter-rog. 55.

Job. cap. 5. 1. 18.

S. Hier. in Ezech.

l'effet de la justice & de la miséricorde de Dieu, de sa justice qui nous châtie, de sa miséricorde qui nous releve, & qui nous ramene à nos devoirs.

C'étoit par cette voie qu'il faisoit revenir les Israëlites qui étoient dans le désert, quand ils s'étoient égarés : car lorsqu'ils avoient tout à souhait, les plaisirs, la prospérité & l'abondance étoient pour eux des obstacles à la fidélité qu'ils devoient avoir pour leur libérateur, qui leur avoit donné dans tant de rencontres des marques éclatantes de sa protection & de sa bonté. Mais dès que Dieu les frappoit de quelque plaie, & qu'il leur envoyoit quelque fléau, ils recouroient aussitôt à lui pour fléchir sa colere, & pour obtenir miséricorde. C'est ce qui a fait dire au Prophete, que dès que leurs infirmités s'étoient multipliées, ils s'étoient hâtés d'implorer la clémence de Dieu. *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, postea acceleraverunt.* *Psal. 15. v. 4.*

Les Israëlites n'ont aujourd'hui que trop d'imitateurs de leurs égarémens, & de leurs infidélités envers Dieu, qu'ils oublient quand ils jouissent d'une parfaite santé, & vivent comme s'ils pouvoient se passer de lui. Mais d'abord qu'ils se sentent frappés de quelque maladie, leurs yeux commencent

à s'ouvrir & à se désiller, leur raison se réveille, & ils ont enfin recours à celui qu'ils avoient presque toujours perdu de vûe. L'Ecriture nous en fournit des exemples assez éclatans, particuliérement à l'égard de Manassès & d'Antiochus. Aussi peut-on dire qu'il n'y a rien de plus pressant pour convertir un pécheur endurci, & le faire penser à son salut, qu'une violente maladie. L'infirmité du corps qui l'accable, lui fait appréhender les peines de l'autre vie, qui paroissent souvent ou chimériques, ou légeres à ceux qui les regardent de loin, mais qui ne paroissent que trop réelles à ceux qui les regardent de près, comme font les malades.

Ce fut cette crainte qui fit rentrer en lui-même le Roi Ezechias, lorsqu'il fut frappé d'une maladie mortelle. Ce fut dans ces tristes momens que son imagination étant remplie des idées de la mort, & voyant que ses jours alloient être retranchés, il commença à crier vers Dieu, avec une voix entrecoupée de sanglots, gémissant comme une colombe, & qu'il prit la résolution de repasser devant Dieu toutes les années de sa vie dans l'amertume de son ame. Ah! Seigneur, dit-il alors, est-ce ainsi que la vie se

passe? & si la vie de mon esprit dans mon corps est si bornée, vous me châtierez, mais vous me donnerez la vie. *Isaïæ. 38. Domine si sic vivitur, & in talibus vita v. 16. spiritûs mei, corripies me, & vivificabis me.*

Quand on se croit éloigné du péril, on ne pense point à user de précaution pour l'éviter; mais lorsqu'il est près de nous, c'est pour lors que nous commençons à craindre, & que nous faisons tous nos efforts pour nous en garantir.

Vous n'avez point attendu jusqu'à ce moment, M. pour prendre la résolution de vous donner à Dieu, & pour penser sérieusement à l'affaire importante de votre salut. Vous vous en êtes occupé pendant que vous jouissiez de la santé, vous ne la perdez point de vûe sans doute pendant ces jours d'affliction & de maladie qui y doivent être principalement destinés. Nous ne sçaurions trop faire pour nous assurer une éternité de bonheur, & nous mettre à l'abri d'une éternité de tourmens.

Imitez donc les disciples du Sauveur. Si comme eux vous n'aviez pas peut-être eu recours à J. C. tandis que votre corps, ainsi que leur barque, a joui du calme de la santé, maintenant que les vents se sont élevés, que les

douleurs se font vivement sentir, que la barque est agitée par la tempête de la maladie, dites comme eux, Seigneur, sauvez-moi, car je suis en danger de périr : *Domine, salva nos, perimus.* *Matt. 8. v. 25.*

X. EXHORTATION.

Effets salutaires que produisent les maladies. Dangers où l'ame est exposée, lorsque le corps jouit d'une santé robuste.

Vous me paroissez aujourd'hui, M. un peu moins abattu que vous ne l'étiez hier. On vient de me dire que vous avez eu une nuit assez tranquille. Votre fiévre n'est pas si violente qu'elle étoit, ni votre visage si enflammé. Les maux ont leurs vicissitudes, & ne vont pas toujours d'un pas égal. Il seroit difficile d'en soutenir la longueur, si les douleurs étoient toujours dans le même degré de violence. Le Seigneur qui vous a chargé de sa croix, sait bien la proportionner à votre portée, & elle ne sera jamais au-dessus de vos forces. Si quelquefois il en augmente le poids, il augmentera à mesure votre courage. Dans les tristes momens pendant lesquels vous vous trouvez accablé par la violence de vos maux, vous devez imiter la conduite du Roi Ezechias, & vous adresser à Dieu, en lui disant à son exemple : Seigneur, je suis livré à des douleurs extrêmes, répondez pour moi. *Domine, vim patior, responde pro me.* S'il n'apporte point d'adoucissement à leur rigueur, du moins il vous fortifiera intérieurement par l'onction de sa grace ; & en permettant que votre corps soit la proie de la maladie, il vous y fera ressentir de très-grandes consolations : car c'est ainsi qu'il en use à l'égard de ceux qu'il afflige, lorsqu'ils sont soumis à sa conduite. *Isaïæ. c. 38. v. 14.*

C'est ce que nous marque St. Gregoire Pape, lorsqu'il dit que Dieu visite toujours intérieurement par sa grace, ceux qu'il visite extérieurement par les maux différens qu'il leur envoye. Il les éprouve par la douleur, dans le dessein de les purifier ; & il les châtie, parce qu'il veut leur faire miséricorde. Il fait comme un bon pere qui traite rudement son enfant quand il s'est égaré, mais qui n'a cependant d'autre vûe, que celle de le ramener à son devoir. Il veut lui devenir utile, en lui paroissant quelquefois sévere ; & quoiqu'il arme sa main de verges, pour le punir du déréglement dans lequel il est tombé, il ne laisse pas de lui faire

appercevoir qu'il conserve encore pour lui un cœur plein de tendresse, afin qu'étant touché de sa faute, il soit plus attentif à observer ses démarches.

C'est la conduite que Dieu garde envers nous. Il nous envoie des maladies, pour nous punir de l'oubli que nous faisons de sa loi & de ses bienfaits, en marchant dans les routes de l'iniquité; & c'est par-là qu'il nous arrête, afin de nous faire rentrer dans nous-mêmes, & nous rendre plus attentifs & plus fideles à remplir nos devoirs. C'est dans cette situation, qu'il nous fait entendre plus sûrement sa voix. Il prend le tems qu'un pécheur est étendu sur son lit, pour lui faire ses reproches par la douleur qu'il lui fait sentir, dit Eliu à Job : *Increpat per dolorem in lectulo, & omnia ossa ejus marcescere facit.* C'est alors qu'il l'étonne par ses menaces, qu'il ébranle ses os, & les desséche par la violence du mal qu'il lui fait souffrir, qu'il lui ouvre l'oreille, & qu'il l'avertit de la conduite qu'il doit tenir : *Tunc aperit aures virorum; & erudiens eos, instruit disciplina*; & c'est ainsi enfin qu'il délivre son ame, afin qu'elle ne retombe pas dans la corruption & la mort, mais qu'en vivant il jouisse de la lumiere : *Liberavit animam suam ne pergeret in interitum, sed videns, lucem videret.* Heureux le serviteur, s'écrie Tertullien, que Dieu prend soin de corriger, contre lequel il daigne se mettre en colere, dont il ne dissimule point les défauts, & qu'il a la bonté de châtier ! *O servum illum beatum, cujus emendationi Dominus instat; cui dignatur iracisci; quem admonendi dissimulatione non decipit.*

Eliu in Job. c. 35. v. 29.

Vers. 26.

Vers. 12.

Tertull. lib. de Patien. cap. 11.

Ce fut par le moyen des afflictions que Dieu convertit David. Parce que votre main s'est appesantie jour & nuit sur moi, je me suis tourné vers vous dans ma douleur, pendant que j'étois percé par la pointe de l'épine. *Quoniam die ac nocte gravata est super me manus tua, conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.* Quelle est cette épine, demande S. Bernard, qui produisit cet heureux changement dans le Roi devenu adultere & homicide ? Ce ne fut pas seulement le reproche de sa conscience; la vûe de son crime qui se présentoit sans cesse à ses yeux; la mort de son fils, & toutes les persécutions dont il fut assailli, mais ce fut encore la douleur. *Spina culpa est, spina pœna est*, dit ce dévot Pere, après S. Jérôme. L'épine d'un malade, c'est la douleur qu'il ressent, c'est la fiévre qui le consume &

Psal. 31. v. 4.

S. Bern. serm. 14. in Cant.

le dévore, c'eſt la langueur qui le retient au lit. Heureux, continue ſaint Bernard, ſi cette épine opere ſa converſion, & lui inſpire les ſentimens d'une componction ſincere ! *Bene pungeris, ſi compungeris.* C'eſt l'effet qu'elle produit ſouvent dans l'ame de pluſieurs pécheurs endurcis dans le crime ; car après que Dieu a appeſanti ſa main ſur eux par une maladie, il leur inſpire enfin de l'horreur pour leur vie déréglée, & les porte à la pratique des vertus, ajoute le même Pere : *Multi, cùm ſentiunt pœnam, corrigunt culpam.*

Ibid.

Ibid.

Ce fut l'épine de la douleur qui inſpira à S. Auguſtin, étant encore enfant, la réſolution de demander le Baptême, lorſqu'il ſe vit preſſé par un mal d'eſtomac violent qui lui fit craindre une mort prochaine, & qu'il ne différa que quand il ſe vit délivré du péril. Ce fut cette même épine qui détacha S. François d'Aſſiſe de tous les biens de la terre, lorſqu'étant encore engagé dans les embarras du commerce, pour ſe conformer à la volonté de ſon pere, la main de Dieu, dit S. Bonaventure, le frappa rudement par des infirmités conſidérables, qui le porterent à renoncer entiérement au monde, pour ſe conſacrer à Jeſus-

Confeſſ. lib. 1. cap. 12.

In vita ſancti Franciſci.

Chriſt. Une infinité de Saints pourroient dire avec vérité, qu'ils ſe ſeroient perdus éternellement, ſi la maladie n'étoit venue à leur ſecours, pour les retirer de l'Enfer, où ils étoient prêts de tomber. Ce qui a fait dire à St. Gregoire, que les maladies que Dieu nous envoie, ſont des faveurs précieuſes, & que les maux qu'il nous fait ſouffrir, ſont des châtimens de ſa miſéricorde, & des preuves ſignalées de ſon amour : *Tormenta miſericordiæ ; cruciat & amat.*

S. Greg. hom. 21. in Ezec.

S. Auguſtin en étoit bien perſuadé par ſa propre expérience ; & c'eſt pour ce ſujet qu'il avertit ceux qui ſe trouvent réduits dans l'état de l'infirmité & de la maladie, de faire attention ſur les deſſeins de Dieu ſur eux, & de reconnoître que c'eſt par une bonté paternelle qu'il les y aſſujettit, afin de les corriger, & de les porter à une vie plus réglée & plus chrétienne. *Tribularis, agnoſce Patrem emendantem.*

Dieu ne ſauroit nous donner en ce monde une marque plus aſſurée de ſa haine & de ſon indignation, que lorſqu'il nous laiſſe vivre dans l'impunité, au milieu des plaiſirs, & dans une ſanté qui n'eſt jamais agitée par les douleurs & les maladies. Au lieu de bénir Dieu de cet état de proſpérité

qui flatte nos passions & nos crimes, nous en devrions craindre les suites funestes, & nous devrions bien plutôt, à l'exemple du saint homme Tobie, le remercier des maux dont il nous afflige, que de ceux dont il nous garantit. Ce fut ainsi qu'il se comporta pendant tout le tems que dura son aveuglement, & dont Dieu le guérit par un miracle, en lui rendant l'usage de la vue qu'il avoit perdue.

XI. EXHORTATION.

Sur le même sujet.

IL n'est rien qui contribue davantage à ouvrir les yeux de l'ame, que les infirmités du corps. C'est alors que nous voyons plus à découvert l'illusion de nos sens, les artifices du démon, l'horreur d'une vie licencieuse & libertine, & que nous reconnoissons plus parfaitement jusqu'où va la patience de Dieu à nous supporter au milieu de tant d'égaremens. C'est alors que nous comprenons mieux que jamais, que le châtiment qu'il exerce contre nous, est un bien véritable qu'il nous procure, puisqu'il nous met par-là dans les voies qui peuvent nous conduire au salut en nous arrachant au péché, & nous engageant par la ma-

ladie à la dure, mais salutaire nécessité de souffrir & de porter notre croix, qui est la clef qui doit nous ouvrir la porte de la bienheureuse éternité.

Il y a des personnes, dit saint Augustin, dont la maladie fait des Saints, & dont la santé feroit des scélérats : *Quàm multi ægrotant in lecto innocentes, & si sani fuerunt procedunt ad scelera committenda.* Dans la santé, toutes les passions se remuent. L'amour des richesses, le desir des honneurs, l'attrait de la volupté, la fureur du jeu, la haine, l'emportement, & une infinité d'autres dominent tour à tour, & souvent toutes ensemble, dans la plûpart des mondains : & c'est pour en arrêter le cours, que Dieu permet qu'ils tombent malades, n'y ayant rien qui détache plus des choses de la terre, & qui en dégoûte davantage, que les douleurs & les maladies. S. Bernard ne l'ignoroit pas, lorsqu'ayant formé le dessein de bâtir son premier Monastere, il fit choix d'un lieu marécageux, pour y élever ses disciples à la contemplation, les exposant par-là à des infirmités fréquentes, qu'il se persuadoit leur être plus utiles qu'un air plus épuré qui auroit pû contribuer à leur procurer une santé plus parfaite, étant convaincu que l'ame ne

S. Aug. tract. 7. in Joan.

peut être forte que dans un corps foible, ainsi que l'avoit éprouvé l'Apôtre saint Paul : *Cùm infirmor, tunc potens sum.* *II. Cor. 12. 10.*

La santé, dit Salvien écrivant à sa sœur Cettura, ne s'accorde pas ordinairement avec la sainteté ; la force du corps a toujours été l'ennemie la plus dangereuse contre laquelle l'ame a eu à combattre, & elle ne ressent jamais plus de vigueur & de force, que lorsque le corps est livré à l'infirmité : *Terrestris vasculi fortitudo menti semper inimica est ; se jure nunc tantò fortiorem spiritu puto, quantò imbecillior carne esse cœpisti.* S. Paul en donne la raison dans le chapitre cinquiéme de l'Epître aux Galates. C'est, dit-il, parce que la chair a des desirs qui sont contraires à ceux de l'esprit, & que l'esprit en a de contraires à ceux de la chair, & qu'ils sont opposés l'un à l'autre ; de sorte que, dans cette disposition, on ne fait pas tout ce qu'on souhaiteroit. *Sal. epist. ad Cettur. soror.*

Pour remédier à ce désordre, dit le même Salvien, la maladie est d'un secours merveilleux, parce qu'en affoiblissant le corps, elle le rend moins rebelle à l'esprit, & lui fait vouloir ce que la chair ne vouloit pas. D'où il conclut qu'il est utile à l'homme d'avoir

voir un corps infirme & malade, & que c'est pour lui une espece de santé d'être privé de la santé : *Mihi quoddam genus sanitatis esse videtur, hominem non esse sanum* ; d'autant, ajoute ce grand Evêque, qu'il n'est point à craindre alors que les passions se révoltent, que le feu de la concupiscence s'allume, que les sens cherchent à se répandre sur des objets dangereux, afin de se satisfaire : *Nulla enim admodum tum spiritui cum corpore, id est, nulla divinæ indoli cum terreno hoste colluctatio est : non turpibus flammis medullæ æstuant ; non malè sanam mentem latentia incentiva succendunt ; non vagi sensus per varia oblectamenta lasciviunt, sed sola exultat anima læta corpore affecto, quasi adversario subjugato.* Alors la foiblesse du corps devient victorieuse, & c'est elle qui donne le calme & la paix à l'ame après avoir dompté la chair, & désarmé toutes les passions : *Vincentibus carnem tuam morbis, mente vicisti.* *Ibid.* *Ibid.* *Ibid.*

Mais, hélas ! qu'il est dangereux que cette victoire ne soit de peu de durée, & que le retour de la santé ne ramene bientôt toutes les passions que la maladie paroissoit avoir détruites ! car il n'arrive que trop souvent qu'un malade retombe dans l'abîme, & rentre dans

ſes premieres voies, dès qu'il reprend ſa premiere ſanté ; & que devenant ſemblable à un torrent rapide dont les eaux avoient été arrêtées à la faveur des digues qu'on lui avoit oppoſées, il continue encore à retomber dans les mêmes déſordres, dès que les barrieres ſont rompues. Combien en voit-on qui étoient ſobres étant infirmes, & qui ſont devenus intempérans étant rétablis dans leur premiere vigueur ? Pluſieurs étoient chaſtes, qui ſont devenus fornicateurs & adulteres. Combien d'autres qui pendant le cours d'une maladie dangereuſe avoient ſoin de faire diſtribuer des aumônes conſidérables aux pauvres, leſquels ſe voyant éloignés du péril, ſont devenus inſenſibles comme avant la maladie, à leurs beſoins les plus preſſans, & leur ont refuſé les ſecours qu'ils leur avoient accordés dans les jours où la mort paroiſſoit les ſuivre de près ? Tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas tout-à-fait en aſſurance, pendant qu'on jouit de la ſanté, & que l'état le plus propre pour ſe purifier de toutes les foibleſſes de l'ame, eſt celui de l'infirmité du corps ; parce que c'eſt alors que l'ame prend ſon eſſor pour quitter le vice, & ſe porter à la vertu, & que la cauſe de ſa foibleſſe produit la ſource de ſa force & de ſa perfection : *Virtus in infirmitate perficitur.* C'eſt le témoignage qu'en rend l'Apôtre, fondé ſur ſa propre expérience. 2. Cor. 12. 9.

Ne l'avez-vous jamais éprouvé vous-même, M. dans les maladies dont vous avez pû être attaqué par le paſſé ? ou ſi celle-ci eſt la premiere, jugez-en par votre diſpoſition préſente. Ne voyons-nous pas tous les jours que l'infirmité met toutes les vertus à couvert des vices dans leſquels les hommes ſe laiſſoient entraîner auparavant avec une facilité extrême, & qu'elles ſont expoſées à des périls continuels lorſqu'ils jouiſſent d'une ſanté floriſſante ? de ſorte que l'on peut dire que la maladie en eſt le rempart & l'appui le plus ſolide.

II. Mais ce n'eſt pas le ſeul avantage que les infirmités corporelles & les maladies procurent aux hommes. Car, non-ſeulement elles concourent à les affermir dans la vertu ; mais elles contribuent encore extrêmement à les faire renoncer à beaucoup de foibleſſes auſquelles ils ſuccombent quelquefois. C'eſt la remarque de S. Auguſtin. Il n'eſt rien de plus efficace, dit ce grand Docteur, pour réveiller un léthargique, rien de plus propre pour humilier un ſuperbe, rien de plus convena-

ble pour purifier un pénitent, & pour éclairer un aveugle, qu'un corps abattu par le mal, & livré à des douleurs fréquentes ou continuelles : *Excitat torpentem, humiliat superbientem, purgat pœnitentem, illuminat cœcutientem*, dit ce Pere.

Les Payens mêmes ont été si persuadés des effets merveilleux qu'elles produisent, que pour en être convaincu il suffit de rapporter le témoignage de Pline le jeune. Il n'y a pas longtems, dit-il, que l'infirmité d'un de mes amis m'a appris que jamais nous ne sommes plus gens de bien, que lorsque nous avons perdu la santé. Car, de quel mal peut être capable un homme qui est malade ? Il n'est plus susceptible dans cet état d'aucun attachement criminel ; il ne s'empresse point de courir après les honneurs ; il néglige les richesses ; alors il se souvient qu'il y a des Dieux qu'il doit respecter & craindre ; & rentrant en lui-même, il reconnoît qu'il est homme : il ne porte point envie à personne ; il ne méprise point son prochain ; & non-seulement il ne se repaît point de discours malins dont on voudroit l'entretenir, mais il ne veut pas même y faire la moindre attention : *Non amoribus servit, non appetit honores, opes ne-*

Plinius junior lib. 7. Epist. ad Ma.

gligit ; tunc Deos, tunc hominem esse se meminit : neminem despicit, invidet nemini ; in sermonibus malignis aut non attendit, aut non alitur. C'est le langage d'un Payen, qui ne laisse pas de nous découvrir parfaitement les effets salutaires que produisent ordinairement les maladies. Quand nous sommes justes, elles nous conservent dans la justice ; & lorsque nous sommes esclaves de quelques passions criminelles, elles nous en détachent peu-à-peu, & nous y font enfin renoncer entièrement.

Saint Paul ne l'ignoroit pas, lorsqu'il laissa à dessein une foiblesse d'estomac à son disciple Timothée dont il auroit pu lui procurer la guérison ; mais il sçavoit que cette infirmité lui étoit utile pour le détacher de toute affection aux créatures, & pour l'unir plus étroitement à J. C. Ce fut ainsi qu'il en usa aussi à l'égard de Trophime qu'il laissa malade à Milet. Saint Chrysostome en donne la raison. C'est, dit ce grand Docteur, que cet Apôtre, plus éclairé que nous, connoissant le prix des infirmités de l'un & de l'autre, ne voulut point les priver des fruits qu'ils en pouvoient tirer ; & portant ses vûes encore plus loin, son intention fut de nous apprendre en même-tems,

S. Chrys. hom 1. ad Popul. Antioch.

que les infirmités & les maladies servant de matiere à l'humilité, à la patience & à la force de l'ame, elles peuvent contribuer considérablement à notre avancement dans la vertu & dans la perfection ; & qu'en nous ouvrant les yeux, & nous découvrant le fond de notre misere, elles ont un puissant ascendant pour nous détacher du monde, & nous porter à soupirer après le bonheur de la vie future, auquel elles nous conduisent plus sûrement que la santé, qui peut (par l'abus que nous en pouvons faire) être l'occasion de notre perte éternelle.

Ce fut dans cette appréhension qu'au rapport de Cassien, un Solitaire nommé Paul, qui avoit pratiqué longtems les exercices les plus austeres de la pénitence, ayant été attaqué d'une maladie qui le rendoit perclus de tous ses membres, enforte qu'il étoit réduit dans la nécessité de rester toujours dans son lit, ne voulut jamais se guérir lui-même, quoiqu'il guérît tous les malades qui venoient à lui, en les frottant d'un peu d'huile qu'il avoit bénie. Il avoit compassion des autres, & il n'en avoit point de lui-même, parce qu'il sçavoit que la maladie lui étoit beaucoup plus utile que la santé, que les Saints ont toujours appréhendée,

jusques-là même, qu'ils craignoient d'être dans la disgrace de Dieu, quand ils se portoient bien.

Hélas ! disoit le pieux Hermite Romitus, hélas ô mon Dieu ! que voulez-vous faire de moi ? Voulez-vous que je périsse ? il y a un an que je n'ai été malade. Ce sont les plaintes qu'ont fait les Saints quand Dieu leur donnoit de la santé. Mais les Chrétiens lâches & aveugles sur les voies de leur salut, s'estiment au contraire très-malheureux quand Dieu les en prive. Ils soupirent, ils gémissent, & ils prient pour l'obtenir, comme étant le plus grand de tous les biens, & il n'y a rien qu'ils ne tentent & qu'ils ne mettent en usage pour la recouvrer.

Voilà, M. différens motifs pour vous consoler de la perte que vous avez faite de votre santé ; ils doivent vous exciter au moins à la supporter avec patience, si votre zele & votre vertu ne peuvent aller plus loin, & à imiter le juste Tobie, qui devenu aveugle, soutenoit son infortune avec une constance que vous devez tâcher d'avoir.

*

XII. EXHORTATION.

Continuation des avantages que produisent les maladies en faveur des malades.

I. Je suis très-sensible, M. à l'état dans lequel je vous vois depuis quelque tems, toujours en proie à la douleur. Mais ce qui me console, c'est de vous trouver toujours soumis, autant que nous devons tous l'être, à la volonté du Seigneur; & de voir qu'encore que vous souffriez beaucoup, votre patience est toujours ferme & inébranlable.

C'est dans les grandes maladies que se découvrent les ames saintes, & les vertus solides. Jamais Job ne parut plus admirable que lorsqu'il se trouva réduit sur son fumier, dénué de tout, & tout couvert d'ulceres & de pourriture depuis les pieds jusqu'à la tête. Ce fut dans cette derniere épreuve, si triste & si affligeante, qu'il eut besoin de toute sa constance & de toute sa vertu. Quoique Dieu parût alors l'avoir abandonné en le livrant à la puissance du démon, son courage ne l'abandonna point, & la patience le fit toujours triompher de sa malice, & de toutes les impatiences & les murmures que la nature a coutume d'inspirer dans de semblables occasions.

Comme le mal que vous endurez, M. devient opiniâtre, & qu'il ne paroît point céder aisément aux remedes dont on se sert pour le guérir, il faut vous armer de toute votre vertu pour en soutenir l'opiniâtreté. Un rocher qui est élevé au-dessus de la mer, se joue des vents & des tempêtes: aussi une ame vraiment chrétienne, qui se met au-dessus des sentimens de la nature par la force que la grace lui communique, surmonte sans beaucoup de peine toute la violence des maux qu'elle souffre, étant persuadée que plus elle en sera accablée sur la terre, plus elle méritera pour le ciel, où elle se prépare une couronne & des récompenses éternelles. Elle ne se plaint point de ses maux, elle ne soupire point après les douceurs de la vie, dont elle se voit privée par la maladie; son unique souhait est de faire la volonté de Dieu; elle sçait que les plaisirs sont pour l'homme de bien un fruit défendu; que le poison y est mêlé partout; que pour peu qu'il s'y attache, il doit craindre qu'ils ne soient pour lui une source amere de repentir, & un principe de mort, & qu'il lui est beaucoup plus avantageux d'être en proie à tout ce qui peut mortifier la chair, & la

faire souffrir, que de vivre au milieu des délices, puisque les souffrances sont le sceau auquel notre Seigneur a marqué tous ses Elûs.

II. Saint Bernard dit qu'il y a quatre sortes de personnes qui gagnent le Ciel. Les uns l'emportent par violence, les autres l'achetent, les troisiemes le dérobent, & les derniers y sont poussés comme malgré eux. Ceux qui l'emportent par violence, ce sont les parfaits qui quittent tout pour suivre J. C. Ceux qui l'achetent, ce sont les riches du monde, qui n'ayant pas assez de zele ni de vertu pour pratiquer les mortifications corporelles, donnent les biens temporels pour gagner les biens spirituels. Ceux qui le dérobent, ce sont les humbles qui font quantité de bonnes œuvres en secret, & comme à la dérobée. Ceux enfin qui y sont poussés par force, ce sont les personnes affligées, & les malades, que Dieu presse & force, pour ainsi dire, de monter au Ciel au milieu d'une infinité de contradictions & de maux qu'il leur envoie : *Compelluntur multi*, dit ce Pere, *variis necessitatibus & oppressionibus afflicti : qui mirâ Dei providentiâ dum temporalem pœnam, si non libenter, tamen patienter sustinent, vitam consequuntur æternam.*

S. Bern. Serm. 99. de Diverſ.

Ce sont là les voies, dit S. Augustin, par où il veut nous y conduire, & nous obliger d'aller à lui : *Mala quæ nos hîc premunt, ad Deum ire compellunt.* Ce fut pour ce sujet, dit S. Chrysostome, que Dieu permit que Pharaon chargeât son peuple d'un travail extraordinaire, afin qu'étant accablé du poids de son affliction, il eût recours à lui, & le priât de le secourir : *Ut ærumnarum magnitudine cruciati, ad Deum clamarent.*

S. Auguſt. in Pſal. 40.

S. Chryſ. hom. ad Pop. Antioch.

Nous demandons quelquefois à Dieu la délivrance de nos maladies, sans qu'il nous exauce, parce qu'il ne le juge pas convenable à notre salut. Ce que nous recherchons comme notre bien, est quelquefois la source de notre perte ; & ce que nous fuyons comme un grand mal, est souvent le moyen le plus propre pour nous procurer le salut ; & c'est dans ces occasions que Dieu peut nous dire ce qu'il disoit autrefois à deux de ses Disciples : *Vous ne sçavez ce que vous demandez, ni ce que vous souhaitez.* Vous me demandez la santé, & elle seroit funeste à votre salut ; la maladie vous est beaucoup plus nécessaire, parce que c'est par son secours que vous le mettrez en assurance. Vous souhaitez une vie tranquille qui ne soit point

Matth. 20. v. 22.

traverſée par des infirmités & des maladies fréquentes qui vous la rendent pénible & ennuyeuſe ; & c'eſt pour cela même que je vous les envoie, afin que vous n'ayez point d'attache à cette vie paſſagere, & que vous vous y regardiez toujours comme un voyageur & un étranger.

S. Paul ſouhaitoit ardemment d'être délivré d'un Ange de Satan qui le tourmentoit. Il pria pluſieurs fois le Seigneur de le retirer de l'état pénible & humiliant dans lequel il ſe trouvoit réduit ; mais le Seigneur lui répondit que cela n'étoit point à propos, puiſqu'il avoit en lui le ſecours de ſa grace, qui devoit lui ſuffire pour être victorieux de cet eſprit malin qui lui donnoit des ſoufflets, c'eſt-à-dire, ſelon l'explication des ſaints Peres, qui lui faiſoit ſouffrir les plus fâcheux opprobres. Auſſi depuis ce tems-là cet Apôtre, inſtruit par Jeſus-Chriſt même, que la force ſe perfectionne dans l'infirmité, ne ſe plaiſoit plus que dans ſes foibleſſes, dans les opprobres, & dans tout ce qui pouvoit lui donner occaſion de ſouffrir quelque choſe pour Jeſus-Chriſt.

II. Cor. 12. 9. & 10.

III. Il n'y pas lieu d'être ſurpris ſi les Saints trouvoient leur joie dans les ſouffrances, parce qu'ils ſavoient que

c'étoit le moyen le plus aſſuré pour devenir ſaints, & que ſans ce ſecours il eſt difficile de parvenir à cet état ; que Dieu veut que nous faſſions de nos corps une hoſtie & une victime, & que nous faſſions de notre vie un ſacrifice dans lequel nous immolions pour ſon amour, tout ce qu'il y a en nous de ſenſuel & de terreſtre.

C'eſt ainſi qu'on ſauve ſa vie en la perdant ; puiſque nous ne perdons que ce que nous tenons du péché, & que nous conſervons ce que Dieu a mis en nous par un pur effet de ſa bonté & de ſa miſéricorde. Ces pratiques ſont auſteres ; la nature s'y oppoſe, la chair les combat par ſes révoltes ; mais la religion les inſpire ; l'eſprit de Dieu les fait trouver douces & agréables, & la grace les rend faciles. Une telle vie, ſelon le langage du monde, eſt une eſpece de martyre ; mais ce doit être la vie d'un Chrétien qui ſuit l'Evangile de J. C., & qui en fait la régle de ſa conduite, ſur-tout lorſque ſa chair a été une chair de péché, & qu'elle s'eſt plongée dans la corruption & dans le déſordre.

Telle eſt la vie du malade accablé ſous le poids de la douleur pendant un tems conſidérable. Cette vie eſt pour lui un martyre continuel, par lequel il rend

à Dieu l'honneur qu'il recevoit dans les premiers siécles de l'Eglise de la part des Martyrs, en souffrant & mourant pour lui ; & lorsqu'il supporte avec les mêmes dispositions intérieures toutes les rigueurs auxquelles la maladie l'assujettit, c'est-à-dire, non-seulement avec une extrême patience, mais encore avec joie & avec amour, on ne sauroit douter qu'il ne participe considérablement aux mérites que procure le martyre.

IV. S. Cyprien semble même préférer une longue maladie à un martyre de peu de durée. Celui qui meurt promptement, dit-il, ne remporte qu'une seule victoire ; mais celui qui demeure longtems dans les douleurs, & qui est toujours aux prises avec elles, triomphe chaque jour, & chaque jour il se rend digne d'une nouvelle couronne : *Semel vincit qui statim patitur ; at, qui semper manens in pœnis, congreditur cum dolore, nec vincitur, & quotidie coronatur.* C'est ce qui arrive à l'égard d'un malade qui est consumé par le feu de la fiévre, ou qui est tourmenté par les douleurs de la goutte ou de la pierre ; qui crache ses poumons, ou qui est déchiré par une colique cruelle, dévoré par un cancer, ou affligé par d'autres maux violent pendant un tems

S. Cypr. lib. 1. Epist 16. ad Moys. & Maximum presbyteros.

considérable. Il y a plusieurs de ces malades à qui la mort seroit une grace, & leur paroîtroit infiniment plus douce que la vie. Mais si étant soumis aux ordres de Dieu, ils supportent constamment tout ce que leur état leur fait souffrir, également disposés ou à vivre ou à mourir, selon le bon plaisir de Dieu, quels avantages n'ont-ils point à attendre de tant de maux auxquels ils ont toujours été supérieurs, & qui n'ont pû les abattre, ni rien diminuer de leur ferveur & de leur attachement à Dieu ?

Ç'étoit la situation dans laquelle se trouvoit l'Apôtre, & dans laquelle nous devons tous tâcher d'entrer. C'étoit celle de sainte Gertrude ; & lorsque Dieu nous présente la santé d'une main, & la maladie de l'autre, nous devons lui répondre : Seigneur, ce que je desire de tout mon cœur, c'est que vous n'ayez point d'égard à ma volonté, mais que vous fassiez de moi ce que vous jugerez le plus à propos pour votre gloire. Si vous jugez que la santé me soit utile, je l'accepte, dans la confiance où je suis que vous mettrez un frein à mes passions, & que vous me donnerez les graces nécessaires pour les combattre. Que si au contraire il m'est plus avantageux de languir dans

les infirmités, & si vous devez en être plus glorifié, j'accepte la maladie, quelque fâcheuse qu'elle puisse être. Je vous abandonne mon corps pour en faire une victime de douleurs & de souffrances; & je vous sacrifie ma santé & ma vie. C'est de votre libéralité que je tiens l'une & l'autre. Je ne me glorifierai plus désormais que de mes infirmités, afin que la vertu de votre esprit demeure en moi, & que vous soyez le maître absolu de mon corps & de mon ame. Je les immole pour toujours à la gloire de votre saint Nom. Voilà, M. la disposition où vous devez être, afin d'attirer sur vous les regards de la divine miséricorde.

XIII. EXHORTATION.

Combien grande est la misere de l'homme. La santé dont il jouit est un bien fragile. Incertitude des remedes, soit pour la conserver, soit pour la réparer.

I. DEPUIS que le Seigneur vous éprouve par la maladie, M. vous reconnoissez mieux que jamais ce qu'a dit autrefois le saint homme Job, que l'homme qui vit très-peu de tems, est rempli de beaucoup de miseres. L'expérience qu'il en avoit faite, l'avoit mis

Job. 14. 1.

en état d'en instruire les autres, & d'en donner de savantes leçons.

La Providence a permis que vous en fassiez l'épreuve à votre tour. Peut-être l'avez-vous déja faite plus d'une fois; car à combien de traverses & d'infirmités, notre corps n'est-il point exposé dans le cours de plusieurs années? Vous vous regardez présentement comme un homme digne de pitié, parce que vous êtes privé de la santé que vous envisagiez comme le premier & le plus considérable de tous les biens naturels, l'homme paroissant véritablement misérable aux yeux des mondains dans le comble même de tous les autres biens, lorsque celui-la lui manque.

C'est cependant le plus fragile de tous, & sur lequel il faut moins compter, étant continuellement assiégés par différens ennemis qui nous l'enlevent, quelque soin que nous prenions de veiller à sa conservation. La vie elle-même ne tient qu'à un filet. Une goutte d'eau, un très-petit embarras qui s'oppose un seul instant au cours ordinaire du sang, renverse l'homme le plus robuste & le réduit au tombeau. Il est environné d'une infinité de périls, & sujet à un grand nombre de maladies, qui trouvent en lui autant de portes pour s'y

introduire ; & quelques précautions qu'il prenne pour s'en garantir, il n'arrive que trop souvent que ces précautions mêmes en deviennent la source, & lui causent enfin la mort.

Quelquefois pour se délivrer d'un mal léger, il tombe dans un autre plus considérable, & les Médecins sur lesquels il se repose le plus du soin de sa santé, la détruisent encore davantage en voulant en réparer les ruines, & lui font trouver le terme de sa vie dans les remedes mêmes qu'ils lui font prendre pour en prolonger le cours.

Comme Dieu seul connoît le principe de la plus grande partie de nos maladies, lui seul pourroit y apporter de l'adoucissement. Il permet quelquefois que le Médecin se trompe dans ses conjectures, qu'il manque de discernement dans le choix des remedes, & que le malade soit privé d'un secours propre & efficace pour la guérison de son mal, parce qu'il veut l'humilier par la maladie, & éprouver sa constance & sa fidélité dans la soumission qu'il exige de lui.

II. D'autres fois Dieu veut nous punir par la maladie de l'attachement excessif que nous avons pour notre corps. Nous sommes souvent idolâtres de notre santé ; nous craignons d'y

donner atteinte par les moindres pratiques de mortification & de pénitence, comme si tous nos soins devoient être rapportés à cette idole de chair, qui n'est qu'une masse de corruption qui infectera après la mort par sa puanteur, & sera un objet d'horreur à tout le monde.

La maladie nous met dans la nécessité de souffrir malgré nous, tout ce qu'elle peut avoir de plus sensible & de plus dur à la nature, afin de nous faire reconnoître notre dépendance de cet Etre suprême de qui nous tenons la santé & la vie, & qui en dispose comme il lui plaît. Il veut nous faire rentrer en nous-mêmes, & nous ouvrir les yeux sur nos maladies intérieures, qui devroient bien plus occuper nos pensées, & nous exciter à y apporter un remede convenable, que toutes celles qui peuvent affliger notre corps. Car combien de pécheurs voyons-nous qui portent la mort dans un corps vivant ? Ils sont à moitié pourris, & les péchés qu'ils ont dans l'ame sont comme autant de vers qui la rongent & la dévorent. Ils demeurent cependant insensibles à cet état, parce qu'ils ne sont touchés que de ce qui intéresse la santé de leurs corps. La maladie est une espece de flambeau

qui leur découvre ce ſépulcre affreux qui ſe trouve au milieu d'eux, & dans leur propre ſein.

C'eſt alors qu'ils commencent à s'alarmer à la vûe de cette multitude infinie de péchés & de déſordres dont ils ſe reconnoiſſent coupables, & qu'effrayés par l'incertitude où ils ſont de l'événement de la maladie dont ils ſont attaqués, ils penſent enfin à ſe précautionner contre les mauvais ſuccès qu'elle pourroit avoir. Peut-être auroient-ils perſévéré encore long-tems dans cette funeſte diſpoſition, ſi la main de Dieu ne s'étoit appeſantie ſur eux, & ne leur avoit donné occaſion par le ſecours de la maladie, de former le deſſein de travailler à leur ſalut, & de procurer à leurs ames une nouvelle vie par la pénitence. Ils buvoient auparavant l'iniquité comme l'eau; mais du moment que Dieu les a frappés, l'enfer avec tous ſes horribles tourmens vient ſe préſenter à leur eſprit; la mort dont ils craignent les approches, leur donne de la terreur, & la grace mettant en œuvre ces diſpoſitions, quoiqu'imparfaites, acheve enfin l'ouvrage de leur converſion.

C'eſt par ce moyen ſalutaire, dont la Providence ſe ſert pour les ramener à leur devoir, qu'elle les met en état de

fléchir la juſtice de Dieu, & qu'ils évitent les ſupplices dont ils étoient menacés.

Qu'il eſt doux de tomber ainſi entre les bras de la miſéricorde divine, qui nous met en état de ſatisfaire aux droits de ſa juſtice par quelques peines paſſageres! Ce doit être pour vous, M. un ſujet de conſolation, de voir que la Providence ait pris ſoin de vous réduire dans l'heureuſe néceſſité de ſouffrir pendant quelque tems, afin de pouvoir expier par les douleurs de la maladie les fautes que vous avez pû commettre par le paſſé, n'y ayant rien de plus terrible que d'être cité au Tribunal de la juſtice de Dieu, avant que de les avoir effacées par la pénitence, & par des ſouffrances proportionnées à nos égaremens.

III. Demandez au Seigneur la grace de faire un bon uſage des vôtres, non-ſeulement en ſupportant avec toute la patience poſſible la douleur & la durée qui les accompagnent, mais encore en vous les faiſant goûter, & vous les rendant aimables, puiſque c'eſt cet amour qui en releve le prix, & qui leur donne tout leur mérite & leur perfection. Béniſſez-le avec autant de ferveur & de zele dans votre maladie, que vous avez dû le faire pendant que vous jouiſſiez d'une ſanté parfaite.

Humiliez-vous ſous ſa main toute-puiſſante ; offrez-lui tous les maux que vous endurez, pour lui donner des preuves de votre ſoumiſſion parfaite à ſa divine volonté. Tâchez de remplir votre cœur de ſon amour. Il deviendra votre ſoutien & votre force dans les différens états où la maladie pourroit vous réduire. Renoncez à votre volonté propre qui s'oppoſe toujours aux ſouffrances, pour vous conformer en toutes choſes à celle de Dieu ; & quelque événement qu'elle puiſſe avoir, ſouvenez-vous ſans ceſſe de l'avis important que nous donne l'Apôtre, qu'aucun de nous ne vit pour ſoi-même, & qu'aucun de nous ne meurt pour ſoi-même : que ſoit que nous vivions, c'eſt pour le Seigneur que nous vivons ; ſoit que nous mourions, c'eſt pour le Seigneur que nous mourons. Laiſſons-le donc le maître de notre ſort, & ſoyons contens de ſouffrir pour lui plaire. Repoſons-nous ſur ſes bontés, & ayons une confiance entiere en ſes divines miſéricordes.

Rom. 14. 7. 8.

XIV. EXHORTATION.

Néceſſité des ſouffrances pour expier les péchés paſſés Leur peu de proportion avec ce qu'on a mérité de ſouffrir.

I. IL me ſemble M. que vous êtes encore dans le même état où je vous laiſſai hier, toujours en proie aux mêmes douleurs. Il y a apparence que Dieu ne trouve point encore à propos d'en diminuer le poids, & qu'il juge que les ſouffrances vous ſont utiles, & même néceſſaires. Il faut vous laiſſer conduire par ce divin Médecin, qui ſait mieux que nous, proportionner le remede au mal, ordonnant toutes choſes avec une ſageſſe infinie. Votre langage dans cette occaſion doit être celui du Patriarche Héli : Il eſt le Seigneur, qu'il faſſe ce qui eſt agréable à ſes yeux. *Dominus eſt, quod bonum eſt in oculis ſuis faciat.* C'eſt la diſpoſition la plus chrétienne dans laquelle vous puiſſiez être. Ainſi, M. demeurez ferme dans ces ſentimens malgré toutes les révoltes de la nature. Dieu fera ceſſer la maladie, quand il ſera convenable à ſa gloire & à votre ſalut. L'infirmité, dit S. Chryſoſtome, ne ſauroit demeurer dans l'homme, quand le maître de la ſanté a entrepris de l'en chaſſer, &

I. Reg. 3. 18.

qu'il vient lui-même au ſecours du malade : *Ibi non eſt infirmitas, ubi autor ſalutis aſſiſtit.*

Banniſſez de votre eſprit toutes les inquiétudes que le peu de ſuccès des remedes, & le retardement de votre guériſon pourroient vous cauſer, & n'écoutez point vos ſens qui vous tiennent un langage contraire à celui de la foi.

Regardez-vous comme un coupable qui mérite châtiment, & faites de cette conſidération le ſujet le plus ordinaire de vos réflexions. C'eſt le ſentiment que nous devons avoir de nous-mêmes, à la vûe des péchés que nous avons commis; & c'eſt particuliérement celui que doit avoir un malade, afin que les maux qu'il ſouffre puiſſent lui devenir ſalutaires.

II. Il doit ſe repréſenter alors ce que lui ont fait mériter les péchés dans leſquels il a eu le malheur de tomber. Il doit ſe ſouvenir que ſi la chûte du premier homme a eu des ſuites ſi funeſtes pour lui & pour toute ſa poſtérité, juſques-là même qu'il a fallu que le Verbe ſe ſoit fait homme pour ſe rendre capable de ſouffrir les plus horribles tourmens; il eſt bien juſte que nous entrions dans cette voie de douleurs pour ſatisfaire à la juſtice divine, & expier nos iniquités par nos ſouffrances, & que

que puiſque Dieu nous envoie des maladies à ce deſſein, nous en ſupportions les amertumes dans un eſprit de reconnoiſſance, afin de pouvoir éviter les ſupplices dont nous ſommes menacés dans l'autre vie.

Quelle proportion y a-t-il entre tous les maux auſquels nous pouvons être expoſés en celle-ci, qui ne durent que quelques jours, & les tourmens de l'enfer qui n'ont point d'autres bornes que l'éternité? Un criminel condamné aux ſupplices les plus cruels, ne s'eſtimeroit-il pas heureux qu'on en fît un échange avec les peines les plus légeres? C'eſt ce que Dieu fait à notre égard, lorſqu'il ſe contente des maux de cette vie, qui ne ſont dans la penſée des Peres, que l'ombre & la figure des tourmens éternels que nous avons juſtement mérités de ſouffrir, quand nous nous ſommes rendus coupables d'un péché mortel. Et qui peut s'aſſurer de n'en avoir jamais commis aucun?

C'eſt dans cette conſidération que tant de Saints ont prié Dieu très-ardemment de les faire ſouffrir en ce monde, afin de pouvoir échapper aux châtimens qu'ils auroient dû ſouffrir en l'autre. C'étoit le ſouhait de S. Auguſtin, qui demandoit au Seigneur d'être

brûlé ici ou mis en pieces, pourvu qu'il lui pardonnât pendant l'éternité. Ce fut ce qui inſpira à ſainte Claire une patience ſi héroïque, & un amour ſi extraordinaire pour les infirmités & les maladies ; enſorte que s'étant offerte au Seigneur dès les premieres années de ſa vie, & ayant conſumé preſque toutes les forces de ſon corps par les auſtérités de la pénitence, elle ſe montra toujours ſi tranquille au milieu des douleurs les plus vives, que durant l'eſpace de vingt-huit ans qu'elle fut éprouvée, on n'ouit jamais de ſa bouche aucun murmure ni aucunes impatiences : au contraire, elle en remercioit continuellement Dieu, les regardant comme autant de faveurs dont elle étoit redevable à ſa bonté & à ſa miſéricorde.

Quels ſentimens devons-nous donc en avoir, nous à qui les ſouffrances ſont beaucoup plus néceſſaires qu'à cette Sainte, dont la vie avoit toujours été pure & innocente, après que nous avons paſſé peut-être un grand nombre d'années dans le péché & dans l'impénitence ? Hélas ! diſoit S. François de Sales, ſi la chaleur d'une petite fievre nous rend une courte nuit ſi longue & ſi ennuyeuſe, combien ſera épouvantable la nuit de l'éternité avec tant de

S. François de Sales, ch. 15. de l'Intr. à la Vie Dévote. I. part.

tourmens ? Cette vie eſt un tems de grace & de miſéricorde, dans lequel Dieu ſe contente de peu pour le paiement d'une grande dette : mais l'autre eſt un tems de juſtice, durant lequel il fait payer en rigueur tout ce qu'on lui doit. Un acte de patience pratiqué dans une maladie, n'eſt pas ſeulement un acquit, mais un gain & un profit, qui nous fait acquérir un tréſor ineſtimable de grace & de gloire.

Nous devons être convaincus que les maux que nous endurons ſont des ſatisfactions indiſpenſables, & que ces maux ſont légers après tant d'outrages faits à la majeſté de Dieu, tant de mépris des richeſſes de ſa bonté, de ſa patience, & de ſa longue tolérance.

Profitez donc, M. de ces précieux momens ; & bien-loin de vous abandonner à une triſteſſe meurtriere qui accable l'eſprit & le corps, & nuit auſſi beaucoup à l'ame, en lui faiſant perdre les mérites qu'elle pourroit acquérir pendant le cours d'une maladie conſidérable, entrez dans les deſſeins de Dieu ſur vous. Il vous traite en pere, & non pas en ennemi, & ſa ſévérité apparente à votre égard eſt une pure miſéricorde qui doit remplir votre cœur de conſolation & de joie.

XV. EXHORTATION.

Sur le peu de durée de la vie des hommes, & sur l'inconstance des choses humaines.

PRÉSENTEMENT, M. que vous êtes comme banni du commerce du monde par la maladie, servez-vous de cette occasion que la bonté de Dieu vous a ménagée, pour vous occuper plus que jamais de l'affaire importante de votre salut. Elle n'a jamais dû être perdue de vue. Tous les tems y sont propres, & y doivent être employés.

N'avez-vous point à vous reprocher devant le Seigneur de l'avoir un peu trop négligé pendant que vous jouissiez d'une santé florissante, pour vous occuper uniquement des affaires temporelles, & peut-être même de vos plaisirs ? Si vous avez eu ce malheur, tâchez au moins durant le cours de votre maladie, de réparer vos pertes passées. Dans la santé nous quittons souvent Dieu pour suivre le monde ; il faut maintenant renoncer à tout attachement au monde, pour vous unir à Dieu. Il vous a créé pour le ciel, & il vous appelle à une vie plus heureuse que celle que vous menez sur la terre, où tout est inconstant & fragile. Il veut vous faire sentir combien peu vous deviez compter sur la santé si souvent traversée par une infinité de maladies différentes, & reconnoître par votre propre expérience la vérité de ces expressions du Prophete Isaïe, que toute chair est semblable à l'herbe, & que toutes les douceurs de cette vie sont comme une fleur qui s'épanouit le matin, & qui se flétrissant peu de tems après, tombe le soir. La vie de l'homme brille le matin, qui est son enfance & sa jeunesse ; mais étant parvenue jusques au soir, qui est sa vieillesse & sa plus longue durée, elle tombe en poussiere, & on ne la démêle plus. *Isa. cap. 40. v. 5. 6. & 7.*

Le desir de vivre long-tems est naturel à tous les hommes ; mais combien en voit-on que la mort moissonne dans la jeunesse la plus riante, ou dont la vie n'est qu'un tissu presque continuel d'infirmités ou de maladies ? Quel fondement peut-on faire sur la santé qui nous échappe souvent, lors même qu'elle nous paroît la mieux affermie ? Notre vie est en la disposition de Dieu, qui nous l'ôte quand il lui plaît : *Vita in voluntate ejus*, dit le Prophete. Personne ne doit point trop s'appuyer sur sa santé, ni trop se défier de ses infirmités. Il arrive assez souvent que ceux qui sont valétudinaires fournissent une assez longue carriere, tandis que ceux qui paroissoient d'un tempéra- *Psal. 9. v. 8.*

ment fort robuſte, ont été enlevés au milieu de leur courſe : les infirmes vivent, & les ſains meurent ſuivant l'ordre de la providence & de la juſtice de Dieu.

Si nous appliquions ſouvent notre eſprit à cette conſidération, nous ſerions ſans doute beaucoup plus indifférens ſur la ſanté & la vie même, & nous nous attacherions à quelque choſe de plus ſolide, de plus élevé, & de plus digne de nos ſollicitudes ; puiſque tout eſt chancelant ſur la terre ; que ce que nous tenons d'une main, nous échappe de l'autre ; le matin en ſanté ; le ſoir abattu par la langueur de la maladie ; toujours le jouet de l'inconſtance ; toujours en proie à mille traverſes & à mille dégoûts, & enfin la triſte victime de la mort, & la pâture des vers dans le tombeau. Tel eſt aujourd'hui Roi, dit le Saint-Eſprit dans l'Eccléſiaſtique, qui mourra demain : Et quel héritage lui reſtera-t-il de toute la pompe & la magnificence qui l'accompagnoit par-tout pendant ſa vie, que les ſerpens, les bêtes & les vers? *Cùm moritur homo, hæreditabit ſerpentes, & beſtias, & vermes.*

Eccli. 10. 12 & 13.

Pourquoi donc l'homme n'étant que terre & que cendres, ſe remplit-il ſi inſolemment de ſentimens d'orgueil ? & quel peut être le fondement de ſa vanité & de ſa fauſſe gloire ? Cherchons la nôtre, M. dans le réglement de nos mœurs & de notre conduite, dans la pratique des vertus chrétiennes, dans l'amour des croix, dans le bon uſage de nos maladies, dans notre ſoumiſſion continuelle aux ordres de Dieu. C'eſt là l'ambition louable des juſtes & des parfaits, & ce doit être la vôtre.

XVI. EXHORTATION.

Pour exciter un malade à la patience dans les longues maladies. Exemples propoſés ſur ce ſujet, tirés de l'Ecriture ſainte.

I. JE commence à m'appercevoir, M. que la longueur de votre maladie fait déjà quelque impreſſion ſur vous, & qu'elle met votre patience à une épreuve conſidérable. Je ſais que dans une ſituation auſſi triſte qu'eſt la vôtre, on a beſoin d'un ſecours particulier, & que les forces de la nature ne ſuffiſent pas pour tenir ferme contre des maux violens & de longue durée. Mais vous devez eſpérer que Dieu qui vous y a réduit, ne vous le refuſera pas lorſque vous le lui demanderez avec perſévérance & avec ardeur, recon-

noiſſant que vous avez un grand beſoin qu'il vous aide de ſa grace toute puiſſante, & qu'il vous donne des forces & du courage pour porter le peſant fardeau de la croix dont il vous a chargé.

Le Seigneur a de grands deſſeins ſur vous, & ſa miſericorde vous deſtine une récompenſe abondante dans la Jéruſalem céleſte. Plus il vous éprouvera ſur la terre par les langueurs & les maladies, plus il rendra certain votre bonheur dans l'éternité. N'enviſagez point le ſort des heureux de ce monde; il eſt plus digne de pitié que d'envie. Leur gloire, dit le Prophete, ne deſcendra point avec eux dans le tombeau. Jettez les yeux ſur ces hommes de douleurs, dont la vie a été un martyre continuel; ſur ces modeles de patience que l'Ecriture nous propoſe pour exemples, dont les infirmités & les maladies ont été beaucoup plus violentes que la vôtre. Je vous en propoſerai ſeulement deux. Faites un peu d'attention ſur l'état triſte & affligeant où ſe trouva la femme hémorroïſſe dont l'hiſtoire eſt rapportée au chapitre neuvieme de ſaint Matthieu, laquelle fut tourmentée pendant douze ans d'un flux de ſang continuel, qui étoit une maladie abominable parmi les Juifs.

Elle avoit mis en œuvre tous les ſecours de la médecine, & elle y avoit dépenſé tout ce qu'elle poſſédoit. Mais bien-loin que tous les remedes dont on avoit uſé l'en euſſent délivrée, ni même qu'ils y euſſent apporté quelque ſoulagement, ils n'avoient ſervi au contraire qu'à la faire ſouffrir encore davantage, & à rendre enfin cette maladie incurable.

Par un ſurcroît de douleur, après s'être épuiſée juſqu'à ſe réduire dans la pauvreté, pour ſubvenir à tant de dépenſes, il ne lui reſtoit plus aucune reſſource, il n'y avoit que Dieu ſeul qui pût la tirer de ſa miſere, & lui procurer la guériſon. Quelle épreuve, pour une vertu commune, qu'une maladie incurable jointe à une indigence extrême! Elle étoit d'autant plus grande, que cette femme n'oſoit rien demander, & que perſonne n'étoit touché de ſon état, quoiqu'il fût ſi digne de pitié, lui étant même défendu par la Loi de ſe mêler avec le peuple. J. C. fut toute ſa reſſource, & s'étant cachée au milieu de la foule, animée d'une ſainte confiance, elle fut aſſez heureuſe pour pouvoir s'approcher de lui, & être à portée de toucher les franges de ſa robe, qui furent le remede ſalutaire qui opéra ſa guériſon parfaite.

II. C'eſt ainſi que Dieu permet quelquefois que nos maux ne reçoivent point de ſoulagement des hommes pour exercer notre patience, parce qu'il attend que nous mettions toute notre eſpérance en lui, & que nous le regardions comme le ſeul Médecin qui peut nous en délivrer. Quelle auroit été votre diſpoſition, M. ſi vous vous étiez trouvé réduit dans l'état de cette pauvre femme pendant un ſi long eſpace de tems? Mais l'exemple du paralytique a encore des circonſtances plus remarquables.

Non-ſeulement il étoit pauvre & malade, mais ſa maladie continua pendant trente-huit ans. Si jamais homme eut ſujet de ſe plaindre de la rigueur de ſon ſort, & de perdre courage, ſans doute celui-ci l'avoit tous les jours, ne trouvant pas une ſeule perſonne aſſez ſenſible à ſon état, pour lui procurer le ſecours, après lequel il ſoupiroit depuis tant d'années, en le deſcendant le premier dans la piſcine, au moment que l'Ange en avoit remué l'eau. Mais bien-loin de murmurer de la dureté qu'on avoit pour lui, & de ſuccomber à cette tentation ſi ordinaire à ceux qui ſouffrent de longues maladies, ſa patience fut ſi grande, que le Sauveur du monde en fut touché,

& lui rendit la ſanté par un miracle.

Meſurez préſentement, M. la durée de votre maladie à celle de ce paralytique : quelle proportion entre le peu de jours qu'il y a que vous ſouffrez, & les trente-huit années de cet homme affligé & deſtitué de tout ſecours humain? Il n'y avoit qu'un ſeul remede, qui tenoit plus ſa vertu de la grace que de la nature, qui pouvoit opérer ſa guériſon. Il avoit beſoin d'un homme qui ayant pitié de lui, l'eût mis en état de pouvoir uſer de ce remede; mais il n'eut jamais le bonheur de le trouver pendant ce long intervalle de tems & de miſeres. Il demeura cependant toujours tranquille; & il mérita par ſa modération & ſa patience, que le Sauveur du monde, en lui rendant la ſanté du corps, lui procurât en même-tems celle de l'ame.

Ce grand exemple de patience, M. doit vous ſervir de modele, & vous exciter à retenir vos plaintes, & les murmures que la durée de votre maladie pourroit faire naître en vous. Quand même elle devroit être encore de pluſieurs ſemaines, ou de pluſieurs mois, vous ſeriez obligé de la ſupporter avec un eſprit docile & ſoumis, ne vous étant jamais permis de vous oppoſer à la volonté de Dieu. Lorſqu'il afflige le

juſte par de longues épreuves, c'eſt un ſigne preſque évident, qu'il en veut faire un chef-d'œuvre de ſa grace, un vaſe d'élection, & une de ces ames choiſies, auſquelles il veut donner une place diſtinguée dans ſon Royaume. Vous ne connoiſſez pas aſſez le prix de vos ſouffrances: le moment viendra dans lequel tous les nuages étant diſſipés, vous ſerez entierement convaincu de tout ce qu'elles valent; & alors vous ſerez peut-être réduit à un triſte & inutile repentir de n'en avoir pas fait un aſſez bon uſage. Evitez, M. ce malheur, plus à craindre que tous les autres, & réjouiſſez-vous comme les Diſciples du Sauveur, d'être triſte & affligé, lorſque tout le monde goûte une joie funeſte, dont les ſuites doivent être ſi ameres.

XVII. EXHORTATION.

Contenant différens motifs pour fortifier un malade contre ſes impatiences.

I. Vous êtes, M. toujours attaché à la croix. Béniſſez le Seigneur, & faites en ſorte que ſa volonté ſoit en tout tems la regle ſouveraine de la vôtre. Vous avez dû, ſuivant l'avis de l'Apôtre, offrir à Dieu votre corps comme une hoſtie vivante, ſainte & agréable

Rom. 12. v. 1.

à ſes yeux: vous devez être content de le voir aſſujetti aux ſouffrances. Mais, afin que votre ſacrifice lui ſoit agréable, tâchez d'imiter la patience des Saints, & la conſtance des Martyrs au milieu de leurs tourmens. Ils étoient de même nature, & auſſi foibles que vous. Il vaut mieux que vous ſouffriez un peu dans le tems, que de brûler éternellement.

II. Regardez ſouvent des yeux de l'eſprit J. C. attaché à la croix: enviſagez vos maux à travers ſes douleurs extrêmes, & vous trouverez les vôtres ſans comparaiſon plus douces & plus ſupportables.

Faites paroître l'amour que vous avez pour lui dans la ſoumiſſion parfaite que vous voulez avoir à reſter dans l'état de maladie autant de tems qu'il lui plaira qu'elle continue. C'eſt ſur le lit de la croix que Jeſus-Chriſt vous a donné les marques les plus ſenſibles de ſa charité. Pourriez-vous lui refuſer votre cœur dans le lit de la douleur, vos maux étant ſi légers, lorſqu'ils ſont comparés à ſes tourmens infinis? Dites-vous ſouvent à vous-même ce que diſoit autrefois S. Lucien au milieu des ſupplices qu'on lui faiſoit ſouffrir: Que m'importe que mon corps ſoit livré à la douleur, puiſqu'il doit être un jour

réduit en cendres ? Hélas ! disoit S. Romuald si souvent attaqué de différentes maladies, le Paradis est si grand, nos peines sont si légeres, & nos jours sont si courts, que nous devrions mourir de honte quand nous nous plaignons des maux que nous souffrons. Si nous pensions sérieusement au bonheur qui nous attend dans le ciel, certainement tous les maux de cette vie nous paroîtroient agréables.

Voilà quels étoient les sentimens des Saints au sujet des maladies qui peuvent nous affliger dans le monde. S'ils étoient profondément gravés dans nos cœurs, nous serions beaucoup plus tranquilles & plus patiens dans les infirmités qui nous environnent ; & s'il nous échappoit quelquefois de nous plaindre, ce ne seroit pas de ce que nous ne souffrons pas avec assez de patience & d'amour. Nous serions bien plus sensibles aux maladies qui rendent notre ame mourante, qu'aux douleurs de notre corps. Nous nous souviendrions alors qu'il nous servira de peu à la mort, que notre corps ait été sain ou malade, si la santé ou les maladies n'ont été employées à notre sanctification.

XVIII. EXHORTATION.

Combien il est dangereux pour un malade de différer jusqu'à l'extrêmité de la vie à penser au salut.

I. VOICI, M. un tems qui vous invite à rentrer en vous-même, & à vous occuper sérieusement de votre salut. Il est rare que nous y travaillions efficacement, pendant que nous jouissons d'une santé florissante. Elle nous expose aux révoltes des passions, qui nous font souvent oublier Dieu pour les satisfaire. Dans le tems de nos maladies, ces passions sont amorties & presque éteintes, & notre lit doit devenir à notre égard comme une espece de sanctuaire où Dieu seul & l'éternité nous occupent uniquement. On peut dire que ce seroit un signe presque évident de réprobation, si un malade, après avoir laissé écouler inutilement le tems de la santé, qu'il devoit employer au salut, portoit encore son obstination & son endurcissement jusqu'à n'y vouloir pas même penser dans la maladie ; & si au lieu de faire ses derniers efforts pour réparer ses pertes passées, il attendoit à l'extrêmité de la vie à se tourner vers Dieu, & se mettoit par-là au hazard de mourir impénitent.

Car, s'il arrive par un terrible, mais juſte châtiment de Dieu, que ſa conduite ayant été déréglée, & ſon ame étant auſſi languiſſante que ſon corps, il conſerve encore alors quelque affection pour les objets de ſes paſſions, & qu'il n'entre point dans les voies pénibles de la pénitence (ce qu'il ne fera pas ſans une grace extraordinaire qu'il ne doit point préſumer d'obtenir de Dieu) quel ſujet n'aura-t-il pas de trembler dans la conſidération de l'état où ſa conſcience ſe trouvera, & à la vue des jugemens de Dieu ? Sera-t-il prêt dans un inſtant & ſuffiſamment diſpoſé à paroître devant le tribunal de Jeſus-Chriſt ? Sera-t-il tems de penſer au Ciel lorſque la terre ſera ſur le point de fondre ſous ſes pieds, & que la mort ſera ſur le bord de ſes levres ? Aura-t-il lieu de ſe flatter que la grace néceſſaire pour mourir chrétiennement, ſera un miracle en ſa faveur, après en avoir abuſé pendant tout le cours de ſa vie ? & ne méritera-t-il pas que Dieu la lui refuſe, après l'avoir rejettée & mépriſée ſi long-tems ?

Si les plus juſtes frémiſſent aux approches de la mort, quoique leur fidélité ait été perſévérante, ou que leurs chûtes aient été réparées par leur pénitence, ſoit dans le tems de la ſanté, ou pendant la maladie, quelle ſera la frayeur de ces pécheurs aveugles & inſenſibles, lorſque ſe trouvant au bord du précipice, la mort leur deſſillera les yeux, pour leur faire entrevoir les abymes où ils vont être précipités ? Dans quelles horreurs entreront-ils alors, & quel ſera leur déſeſpoir, à la vue de leur ſort malheureux & éternel, dont ils auroient pu ſe garantir, s'ils avoient voulu profiter du tems & des ſecours qui leur étoient donnés ? il ne leur reſtera cependant plus de reſſource. Le tems favorable, les jours de ſalut ſeront paſſés ; il falloit s'en ſervir lorſqu'il étoit encore en leur pouvoir de le faire. Il ne falloit point attendre aux derniers momens de la vie pour ſe préparer à mourir. Ils paroîtront devant J. C. pour y être jugés, & y recevoir un Arrêt qui les condamnera à des ſupplices éternels.

Voilà, M. une deſtinée bien terrible, puiſque le mal ſera ſans remede ; quelle attention ne devons-nous point avoir à nous ſervir utilement des moyens que la bonté de Dieu nous fournit, afin de pouvoir l'éviter ? Ne devons-nous pas le remercier quand il nous prépare de loin à la mort par de longues infirmités qui nous arrachent

au monde & à nos passions, pour nous remettre en état de penser sérieusement à notre salut, nous représentant souvent le tombeau où nous serons un jour étendus, & le tribunal redoutable devant lequel nous serons cités à l'instant même de notre mort ?

II. Les maladies sont les avertissemens salutaires que Dieu nous donne pour nous y disposer ; & quoiqu'il ne nous retire pas du monde par toutes celles qu'il nous envoie, il frappe à notre porte, & il nous avertit que nous sommes mortels, & d'une nature fragile. Il veut nous faire souvenir que cette vie n'est qu'un souffle, & que n'étant que de peu de durée, nous ne saurions trop-tôt penser à l'éternité, ni nous y préparer de trop bonne heure ; que nous n'avons point ici-bas de demeure permanente ; que nous n'y devons avoir aucun attachement, & ne nous représenter toute la gloire mondaine & toutes les douceurs de cette vie, que comme une fumée qui passe, & une vapeur qui s'évanouit en un instant.

Ce sont là, M. les réflexions importantes que vous devez faire de tems en tems, & dont vous devez occuper votre esprit, lorsque votre maladie vous laisse quelques intervalles de tranquil-

lité. Vous pourriez alors vous écrier avec le Prophete : le Seigneur m'a renversé sur ce lit de douleur, mais il m'a fait une grace qu'il n'accorde pas à tous les malades, c'est de me donner le tems de pleurer mes foiblesses passées, & de mériter par mes maux, & par la patience avec laquelle je tâche de les supporter, les récompenses éternelles : *Impulsus everſus ſum ut caderem, & Dominus ſuſcepit me.* Hélas ! que de moyens employés dans de si pieuses considérations, vous procureroient de consolations intérieures, & quels avantages n'en retireriez-vous pas ? *Pſal. 117. v. 13.*

XIX. EXHORTATION.

La penſée des ſupplices de l'enfer eſt très-utile à un malade, pour l'exciter à ſouffrir patiemment la violence de ſes maux.

I. Vos douleurs ont été excessives, M. suivant le rapport qu'on vient de m'en faire, & l'adoucissement que les remedes y avoient apporté hier, n'a pas été de longue durée, puisqu'elles se font sentir présentement avec véhémence. Continuons à bénir Dieu, quoiqu'il nous paroisse toujours sévere, & levons les yeux en haut pour adorer

ſa divine Providence. Comme c'eſt dans les grandes maladies que les Médecins ont accoutumé de mettre en uſage les plus grands remedes, je dois imiter leur conduite, & vous en propoſer un de cette nature, pour tâcher de calmer la violence des maux que vous endurez, & vous les rendre plus ſupportables. Je vais (ſelon l'avis que donne S. Bernard) vous faire deſcendre en eſprit dans les priſons éternelles, où ſont renfermées ces ames infortunées dont Dieu punit les péchés par des ſupplices infinis.

Repréſentez-vous les tourmens horribles de ces ames qui ſont enſevelies dans des lits de feu, où elles brûlent & brûleront éternellement, peut-être pour les mêmes péchés que ceux dans leſquels vous êtes tombé. Vous auriez pû être réduit dans le même état, & avoir un pareil ſort. Vous auriez pû être ſurpris par la mort, étant encore coupable de quelque péché mortel, & il n'en falloit qu'un ſeul pour vous rendre compagnon de leurs ſupplices. Si vous êtes ſi ſenſible à la maladie dont Dieu afflige votre corps, comment, dit Hugues de S. Victor, pourriez-vous ſoutenir le poids immenſe des châtimens auſquels Dieu a condamné les réprouvés ? châtimens d'autant plus effroyables, que quoiqu'ils ſoient extrêmes dans la rigueur, ils ſeront encore éternels dans leur durée.

Qui flagellum timent, quomodo tormenta ſuſtinerent ? Hugo lib. 1. de clauſtro animæ.

II. Les véritables maux comme les vrais biens, ſont ceux de l'autre vie, parce que les uns & les autres ſont infinis, non-ſeulement dans leur durée, mais encore en ſentimens de joie ou de douleur. La félicité des Juſtes dans le Ciel eſt immenſe & éternelle, les tourmens des réprouvés dans l'enfer ſont incompréhenſibles & n'auront jamais de fin.

Ce qui conſole ceux qui ſouffrent ſur la terre, c'eſt l'eſpérance où ils ſont de voir terminer la grandeur de leurs maux, au moins au moment de leur mort. Mais dans l'enfer il n'y a point d'eſpérance pour ces victimes malheureuſes que Dieu a ſacrifiées à ſa juſtice, & il ſera éternellement inflexible à leur égard.

Au lieu donc de vous plaindre dans vos douleurs, quel ſujet n'avez-vous pas de lui rendre de continuelles actions de graces de vous avoir épargné juſqu'à préſent, malgré toutes vos ingratitudes & vos révoltes contre lui, dont il a pû vous punir après que vous l'avez mérité tant de fois ? Les réprouvés ne s'eſtimeroient-ils pas heureux que la juſtice de Dieu les en quittât à

ce prix? & ne compteroient-ils pas pour rien tous les maux de cette vie, en comparaiſon de ceux qu'ils endurent? Car, outre que leur rigueur eſt infiniment au-deſſus de vos ſouffrances, ils n'auroient pas toujours préſente à leurs yeux cette éternité affreuſe qui fait leur rage & leur déſeſpoir.

Soyez donc patient, M. dans votre maladie, & faites en ſorte qu'elle devienne utile à votre ſalut. Elle ne tire point ſa ſource d'un cœur aigri qui ſoit en Dieu, mais d'un amour tendre & paternel. Elle appaiſera ſa colere, & elle l'approchera plus près de vous.

XX. EXHORTATION.

Combien il eſt utile à un Chrétien malade, de mettre toute ſon eſpérance en Dieu.

LES traverſes auſquelles nous ſommes livrés en cette vie, diminuent ordinairement le nombre de nos amis ſur la terre, parce qu'ils ſont beaucoup plus attachés à notre fortune qu'à notre perſonne; ce qui fait que du moment qu'elle nous eſt contraire, ils ſe retirent avec elle, & prennent parti ailleurs, nous laiſſant dans notre diſgrace ſans en paroître même touchés. Dieu n'en uſe pas de la ſorte dans ces

triſtes conjonctures. C'eſt alors que ſes yeux ſont plus attachés ſur nous, qu'il eſt plus attentif à nos beſoins, & plus porté à nous ſecourir.

C'eſt ce qui doit donner aux perſonnes qui ſont dans l'affliction & dans les ſouffrances, une très-grande conſolation, & qui doit contribuer extrêmement à les relever de leur abattement lorſqu'elles ſe voient abandonnées des hommes, dont l'attachement eſt ſi peu ſolide, & ſi ſujet au caprice & à l'inconſtance.

Vous devez, M. imiter la conduite du Prophete; reconnoître qu'il n'eſt rien de plus avantageux pour vous, que de vous attacher uniquement à Dieu, & de mettre toute votre eſpérance en ſa miſéricorde: *Mihi autem adhærere Deo bonum eſt, & ponere in Domino Deo ſpem meam.* C'eſt en cela que conſiſte l'unique bonheur de cette vie, de ſe tenir toujours étroitement uni avec lui; & dans cette union ne rien ſouhaiter qui ne ſoit conforme à ſa divine volonté. Il n'eſt pas en notre pouvoir de reſſentir de la joie au milieu des afflictions & des ſouffrances, parce que la joie eſt un mouvement de la nature qu'on ne ſauroit reſſentir dans le mal, qui eſt entiérement oppoſé au bien ſenſible qu'elle aime: mais il ſuffit que

Pſal. 72. 22.

votre raiſon qui doit vous mettre au-deſſus des ſentimens de la chair, vous faſſe reconnoître la juſtice de Dieu dans les différentes épreuves où il juge à propos de vous mettre, & que vous les acceptiez avec ſoumiſſion.

Dans cette diſpoſition, M. attendez avec patience le moment dans lequel il lui plaira, ou de vous délivrer entiérement de votre maladie, ou d'y apporter quelque ſoulagement, s'il juge que cela ſoit utile à votre ſanctification. Que ſi la maladie, au contraire, y eſt plus convenable que la ſanté, ſoyez content que ſa volonté s'accompliſſe, & ſoumettez-vous à porter le poids de celle qu'il vous a envoyée, auſſi long-tems qu'il le jugera néceſſaire; faites que votre raiſon & votre religion diſent à J. C., comme Marthe & Marie : Seigneur, celui que vous aimez eſt malade : *Domine, ecce quem amas infirmatur.* Il eſt avec ceux qui ſouffrent, dit le Prophete, & il n'abandonne pas ceux qu'il aime, dit ſaint Auguſtin : *Non enim amas, & deſeris.*

Joan. 11. 3.

S. Aug. tract. 49. *in Joan.*

XXI.

XXI. EXHORTATION.

Le tems de l'infirmité & de la maladie eſt ſouvent plus favorable pour s'appliquer à l'affaire du ſalut, que celui de la ſanté.

I. J'ESPERE toujours, M. lorſque j'entre chez vous, apprendre quelque changement avantageux dans votre maladie; trouver vos douleurs appaiſées, & votre fievre conſidérablement diminuée. Comme je ſouhaite le rétabliſſement de votre ſanté autant que perſonne, ſi c'eſt la volonté de Dieu, ce changement me cauſeroit une joie très-ſenſible. Mais vous ſavez, M. que votre guériſon eſt entre ſes mains, & que c'eſt lui qui mortifie, & qui vivifie, ſelon l'expreſſion du Prophete Samuel : *Dominus mortificat & vivificat.* Il faut attendre avec patience l'accompliſſement de ſes deſſeins ſur vous, & vous appliquer uniquement à profiter de ces jours de douleur, afin de les faire ſervir à votre ſanctification & à ſa gloire.

1. Reg. 2. 6.

Depuis que votre maladie vous met hors d'état de remplir les engagemens de votre condition, il vous reſte bien plus de tems pour vaquer à l'affaire importante de votre ſalut. Tout doit vous y faire penſer, & vous ſervir de

moyen pour avancer dans les voies qui peuvent y conduire. Celle des souffrances est un des plus assurés, parce que c'est J. C. lui-même qui nous l'a marqué, s'étant volontairement réduit dans l'obligation de souffrir avant que d'entrer dans sa gloire, afin de nous servir d'exemple, & de nous exciter à marcher sur ses pas. Vous pouvez offrir à Dieu des sacrifices presque continuels; parce qu'étant toujours assiégé par la douleur, vous devez vous considérer comme une victime qui lui doit être continuellement immolée.

Luc. 24. 26.

Vous pouvez ajouter à ce grand moyen celui de la priere. Celle d'un malade ne demande pas un long discours. Le cœur doit y avoir plus de part que les levres. Ces prieres peuvent être courtes, parce que la foiblesse du corps & la violence du mal ne vous permettent pas de prier long-tems, & de vous appliquer beaucoup; mais la ferveur doit y suppléer, & elles doivent être plus fréquentes. Au lieu qu'un malade, qui aime plus la vie que Dieu de qui il la tient, soupire à tout moment après le rétablissement de sa santé; un Chrétien qui aime Dieu plus que sa propre vie, & qui le regarde comme le Seigneur & le Dieu de son salut, suivant l'expression du Prophete,

Psal. 37. 23.

soupire sans cesse vers lui, & c'est de sa bonté seule qu'il attend le salut, qui est le principal motif de ses prieres: & si quelquefois il lui demande du soulagement dans ses maux, & le rétablissement de sa santé, c'est toujours sans inquiétude s'il ne l'obtient pas, parce qu'il est soumis en tout à sa divine volonté, qui est la regle de la sienne.

Il y a beaucoup d'autres secours qu'un malade peut retirer des maux qui l'environnent, qui lui donnent de grandes facilités pour se sauver. Ce qui y apporte ordinairement le plus grand obstacle, c'est l'ascendant des passions, qui sont nos tyrans quand nous jouissons d'une santé florissante. Plus notre santé est parfaite, plus ces passions sont rebelles & véhémentes. Il n'y a que la maladie qui puisse les dompter & les soumettre. Ce remede est amer & rebutant, mais il est salutaire, & a plus de vertu que tous les autres, puisque non-seulement il fortifie l'ame, & l'empêche de contracter différentes maladies qui pourroient la conduire à la mort, mais qu'il contribue encore puissamment à la guérison de celles dans lesquelles elle étoit déja engagée.

II. On peut comparer la maladie au bâton pastoral de l'amour de Dieu, &

à la houlette dont se sert le berger pour ramener les brebis dans le bercail. Elle fait rentrer les pécheurs dans la voie du salut dont ils s'étoient écartés, & elle y conserve les justes ; mais lorsqu'abandonnés à eux-mêmes ils sont exempts des souffrances, ils se trouvent dans des dispositions bien différentes. Les pécheurs s'étudient à les éviter, parce qu'elles les humilient, & qu'elles affligent leur corps ; & les justes au contraire les souhaitent, parce qu'elles ont une vertu particuliere pour mortifier leurs passions, & qu'elles leur facilitent le salut en les détachant du monde, pour les tourner continuellement vers Dieu. Les pécheurs les rejettent, parce qu'ils regardent la terre comme une demeure où ils voudroient toujours vivre tranquilles & à leur aise ; mais les justes les reçoivent comme un moyen sûr pour pouvoir arriver au lieu de leur repos éternel. Les souffrances sont nécessaires aux premiers pour leur ouvrir les yeux, & les retirer de leur aveuglement, & elles sont utiles aux seconds pour les affermir de plus en plus dans la justice, & les rendre plus fervens.

XXII. EXHORTATION.

Du bon usage qu'on doit tâcher de faire des souffrances de cette vie.

LA principale attention que doit avoir un Chrétien dans l'état de la maladie doit être d'en faire un bon usage, & d'en ménager tous les momens, afin qu'ils puissent contribuer à lui assurer le salut.

Un Pere de l'Eglise a dit que les souffrances sont aux Chrétiens ce que l'eau est aux poissons ; & que comme le poisson s'affoiblit & meurt quand il est hors de cet élément, de même le Chrétien dégénere & se pervertit quand il est hors des souffrances. Elles lui servent d'épreuve, disent les Peres ; de sorte que quand il les reçoit bien, il devient semblable à l'or, & à la paille quand il les reçoit mal. Dans les justes, c'est un feu qui les purifie comme l'or ; dans les hommes sensuels, c'est un feu qui les consume comme la paille. Elles sanctifient ceux qui les reçoivent avec soumission, qui les supportent avec patience & avec amour ; & elles contribuent à la perte de ceux qui murmurent quand Dieu les afflige, & qui repoussent la main qui les frappe.

Nous en avons un exemple éclatant

dans l'Evangile. Il y avoit trois crucifiés sur le Calvaire, J. C., le bon larron, & le mauvais larron ; mais les croix sur lesquelles ils furent attachés, produisirent des effets bien différens. La croix de J. C. fut pour son humanité une source inépuisable de gloire, son corps ressuscita triomphant des horreurs du tombeau, & sa patience invincible dans les tourmens les plus extrêmes, fut pour nous un trésor de graces & de mérites. La croix du bon larron lui tint lieu de Purgatoire, par la patience qu'il y fit paroître, & de sa croix il passa dans le Paradis. Celle du mauvais larron le conduisit à la damnation, parce qu'il supporta impatiemment son supplice, & qu'il souffroit en murmurant & en prononçant des blasphêmes. Ce sont là les trois effets que produisent les souffrances de cette vie.

Ce n'est donc point assez que nous soyons attachés à la croix, puisque le mauvais larron s'y est perdu ; il faut en soutenir la rigueur avec patience, reconnoissant avec le bon larron qu'on a justement mérité toutes les peines que l'on souffre. Mais quand on veut porter le mérite des souffrances jusqu'au plus haut degré de la perfection, il faut tâcher d'imiter J. C. souffrant

par un principe d'amour, & souhaiter d'être attaché à la croix à son exemple ; & alors c'est un acte héroïque qui ne convient qu'aux ames parfaites, & qui les fait devenir les martyres de Jesus-Christ.

C'est dans cet esprit que les Saints ont toujours paru si fervens au milieu même des tourmens les plus cruels, & qu'ils se sont livrés avec joie à tout ce que la tyrannie avoit de plus inhumain & de plus barbare. S. Procope, ce généreux Martyr, menacé par le Juge de lui faire souffrir de nouveaux supplices, bien-loin de s'en effrayer, lui tint ce langage : Quoi ! lui dit-il, vous vous persuadez de pouvoir abattre mon courage par vos tourmens ? Vous vous trompez si vous êtes dans cette pensée, puisque c'est au contraire la plus grande grace que vous puissiez me faire ; car aimant J. C. au point que je l'aime, que me peut-il arriver de plus doux que de souffrir & de mourir pour lui ? *Quid enim ei qui Christum amat jucundius esse potest, quàm pati vitâ propter Christum ?* *Ser. in*

Cette disposition étoit commune à tous les Martyrs ; mais elle paroîtroit un prodige dans notre siecle, puisque la plûpart des Chrétiens, bien-loin d'aimer Jesus-Christ jusqu'au point d'ê-

tre préparés à tout ſouffrir pour ſa gloire, réſiſtent même autant qu'ils peuvent aux maux les plus légers, & s'abandonnent aux plaintes & aux murmures dans les moindres maladies qui leur arrivent. Cependant l'homme & les ſouffrances ſont inſéparables l'un de l'autre, & quiconque ne veut rien ſouffrir en ce monde, ne peut point prétendre au bonheur éternel.

Il faut donc prendre ſon parti en homme ſage & prudent; & puiſque depuis la perte que nous avons faite de l'innocence de notre baptême, nous ſommes tous obligés de ſouffrir pour recouvrer notre juſtice par la pénitence, & par des ſatisfactions proportionnées à nos péchés, nous devons être dans une défiance continuelle des illuſions de notre amour-propre, qui nous ſéduit très-ſouvent, & prendre garde qu'en voulant trop ménager notre corps, nous ne perdions notre ame. Le bon uſage des maladies, eſt le plus propre de tous les moyens pour mettre notre ſalut en aſſurance. Il ne dépend point de nous d'avoir de la ſanté, quand Dieu veut que nous ſoyons malades. Il faut donc faire de néceſſité vertu dans ces occaſions, par l'acceptation que nous devons faire de ces maux néceſſaires, en les recevant avec une ſoumiſſion parfaite aux ordres de la divine Providence.

Je vous ai déjà propoſé, M. l'exemple de pluſieurs Saints pour vous fournir des modéles en leur perſonne. Ils étoient plus éclairés que nous dans les voies du ſalut. Voyez quels étoient les ſentimens de S. François de Sales au ſujet des maladies. Ce grand amateur des ſouffrances diſoit un jour, que s'il étoit tourmenté d'un grand mal de tête, il n'auroit pas le courage de prier notre Seigneur de l'en délivrer, par le mérite des douleurs qu'il ſouffrit lorſqu'il fut couronné d'épines; car, diſoit ce ſaint Evêque, le Sauveur a-t-il ſouffert des tourmens ſi extrêmes, afin que je n'endure rien? Dans une autre occaſion il diſoit que s'il ſavoit qu'il y eût un ſeul petit filet de ſon cœur qui ne fût point marqué du crucifix, il ne le voudroit point garder un moment. Servez-vous quelquefois de ces penſées pour vous exciter à ſupporter patiemment les douleurs que vous reſſentez.

XXIII. EXHORTATION.

Sur la néceſſité de porter ſa croix & de ſouffrir, confirmée par l'exemple de Jeſus-Chriſt.

I. APRÉS vous avoir laiſſé hier aſſez tranquille, & avec peu de fievre, M. j'avois eſpéré devoir aujourd'hui vous trouver beaucoup mieux; mais cette diſpoſition favorable, qui nous promettoit une premiere guériſon, ſe trouve encore apparemment un peu retardée par le redoublement violent qu'on vient de me dire que vous avez eu pendant la nuit. Soumettons-nous à Dieu, M. il ſaura bien calmer entiérement la fievre, & la faire ceſſer quand il le jugera à propos. Il faut tout attendre de ſa bonté, & vous mettre en défenſe contre les murmures & les impatiences auſquelles la durée de votre maladie peut vous expoſer.

Votre état vous paroît triſte, parce que jour & nuit vous êtes attaché à votre lit, ſans pouvoir le quitter un moment, & vous le regardez comme une croix inſupportable à la nature. Mais vous devez vous ſouvenir que J. C. n'a quitté la ſienne qu'après ſa mort; & vous eſpérez d'être bientôt délivré de la vôtre, puiſque votre maladie ne montre rien de dangereux.

Mais quand même il n'y auroit rien à attendre pour votre guériſon, & que votre maladie ſeroit ou incurable ou mortelle, vous ne devriez pas être moins patient. Dans l'obligation où nous ſommes tous de ſatisfaire à la juſtice divine, qui ne nous châtie en ce monde que pour nous faire grace en l'autre, nous devrions entrer alors plus que jamais dans les ſentimens du ſaint homme Job, & dire à Dieu à ſon exemple : Seigneur, hâtez votre vengeance; que votre miſéricorde délie le bras de votre juſtice. Frappez ſur moi pendant ma vie, afin que je puiſſe trouver grace devant vous au moment de ma mort. Ce langage doit être celui de tous les Chrétiens dans quelque ſituation qu'ils ſe trouvent, ſoit dans les afflictions, ſoit dans les maladies.

II. Pour vous rendre la vôtre plus ſupportable, M. je vous ai déja propoſé pluſieurs modeles à imiter. Je veux aujourd'hui vous mettre devant les yeux l'exemple de Jeſus-Chriſt même, dont la vie a été ſi traverſée, & dont les douleurs dans le tems de ſa paſſion ont été ſi extrêmes. Il n'y a point de maux, quelque violens qu'ils ſoient, qu'on ne puiſſe ſouffrir avec patience, quand on ſe repréſente les tourmens qu'il a endurés. C'étoit à la

vue de cet homme de douleurs que les Saints trouvoient de la consolation dans les différens maux dont ils étoient attaqués, parce qu'ils étoient assurés que les souffrances étoient le moyen le plus propre pour s'unir plus étroitement à Jesus-Christ ; & comme ils faisoient consister tout leur bonheur sur la terre dans cette sainte union, aussi soupiroient-ils sans cesse après les occasions de souffrir pour l'amour de celui qu'ils regardoient comme leur modele & leur exemple.

C'étoit à ce divin objet que l'Apôtre S. Paul s'étoit inviolablement attaché. La charité infinie de ce Dieu fait homme, mort sur une croix, avoit embrasé son cœur d'un zele ardent pour les souffrances, & il vouloit en porter sur son corps les marques glorieuses, & être attaché avec lui sur la croix : *Cum Christo confixus sum cruci.* Nous ne sommes Chrétiens qu'autant que nous sommes conformes à J. C., & nous ne pouvons l'être qu'autant que nous l'imitons dans ses souffrances, & que nous portons la croix dont il a voulu se charger. Nous devons tous être les enfans du Calvaire, puisque c'est là où il nous a engendrés dans les douleurs de la croix ; & ce qui peut marquer que nous sommes véritablement les enfans

Galat. 2. 19.

de ce divin Sauveur, c'est lorsque nous aimons les souffrances ; car sans cela, dit l'Apôtre, nous ne sommes pas des enfans légitimes : *Ergo adulteri, & non filii estis.*

III. Lorsque nous sommes réduits dans l'état de la maladie, nous devons nous regarder comme des serviteurs crucifiés sous les yeux de notre Maître, qui a été attaché le premier sur la croix, pour nous apprendre la maniere dont il faut souffrir. C'est à nous de nous rendre attentifs aux leçons qu'il nous y a données, & à nous appliquer à les mettre en pratique. Heureux ceux qui sont fideles à les observer, & qui n'écoutent point la voix de la chair qui nous inspire des sentimens contraires ! Toutes les maximes de J. C., sont des maximes d'humilité, de patience, d'abnégation de soi-même, & de croix. Il les a sanctifiées & autorisées par son exemple pendant tout le cours de sa vie mortelle ; & c'est sur le Calvaire qu'elles ont eu le dernier trait de leur perfection & de leur consommation, par le grand sacrifice qu'il a fait de sa propre vie à la justice de son Pere, afin de l'appaiser par ses humiliations, par ses souffrances & par sa mort, & nous mériter une place dans son Royaume.

Hebr. 12. 2.

Mais quelle apparence que les ennemis de la croix puissent avoir droit à cet héritage, en suivant une voie toute contraire à celle qu'il nous a frayée pour y arriver ! Il est évident par toutes les expressions que nous remarquons dans les Livres sacrés, qu'ils n'ont rien à y prétendre, & que leur partage sera celui des réprouvés, dont l'enfer est la demeure éternelle. Mais comme ils n'ont rien à espérer dans le Ciel, aussi les enfans du Calvaire n'ont presque rien de doux à goûter sur la terre. Chacun a du bon à son tour. Mais il vaut bien mieux se résoudre à porter sa croix en ce monde, & gagner le Ciel, que de se plonger dans les délices, & être ensuite précipité dans des tourmens sans mesure & sans fin.

Nous ne devons donc pas, M. nous décourager par les maux présens qui nous affligent ; il faut au contraire nous consoler dans l'attente de la récompense qu'ils doivent nous procurer dans le Ciel. Le Paradis vaut bien tout ce que nous pouvons souffrir pour le mériter ; & nous l'aurions encore à bon marché, quand nous l'acheterions au prix non-seulement de toutes les maladies, mais encore de tous les tourmens qu'on peut souffrir en ce monde. Car quelle proportion peut-il y avoir

entre tous ces maux & ces tourmens qui sont passagers, & la récompense éternelle qui les doit suivre ? S. Paul les appelle un moment court & léger de tribulation : *Id quod in præsenti est momentaneum & leve tribulationis nostræ.* 2. Cor. 4. 17. C'est cependant ce moment, ajoute le même Apôtre, qui doit nous procurer le poids d'une gloire éternelle : *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Tous les maux que nous pouvons souffrir durant cette vie, dit S. Bernard, ne doivent être considérés que comme une goutte & un filet d'eau ; mais la récompense est un torrent & un fleuve impétueux, un torrent de délices, un fleuve de gloire & de paix : *Guttatim pœna bibitur, liquando sumitur, per minutias transit : in remuneratione torrens est voluptatis, & fluminis impetus : torrens inundans lætitiæ, flumen gloriæ, & flumen pacis.* S. Bern. serm. 3. de div. n. 7.

De plus, ajoute le même Pere, tous les maux auxquels nous pouvons être assujettis, sont passagers, & ne durent que peu de tems, *Transit hora, transit & pœna.* Ibid. Mais il n'en est pas de même de la béatitude qui doit en être le prix, qui n'est point sujet à révolutions, & qui ne doit jamais avoir de fin : *nescit vicissitudinem, nescit finem.* L'affliction est un trésor caché, où l'on

trouve la gloire du Paradis. L'éternité eſt cachée dans ces mêmes ſouffrances.

C'eſt ainſi, M. que vous devez enviſager votre maladie. Car quoiqu'elle continue depuis quelque tems, elle eſt très-courte ſi on la compare à l'éternité qui n'a point de bornes. Mais ce moment bien ménagé peut vous faire participer à l'éternité d'une ſouveraine & incomparable gloire. Supportez-en donc les rigueurs & la durée avec patience, & pour vous rendre digne de ce bonheur qui en doit être la récompenſe, ayez ſoin d'offrir ſouvent votre corps au Seigneur comme une victime qui eſt deſtinée à le glorifier par ſes ſouffrances & par ſa deſtruction même. Appliquez-vous continuellement à rendre de plus en plus votre volonté conforme à la ſienne, & ne vous éloignez jamais de cette ſainte diſpoſition.

XXIV. EXHORTATION.

Les maladies du corps ſont de puiſſans remedes pour dégager l'ame de ſes paſſions, & elles tiennent lieu de pénitence.

I. Je viens d'apprendre, M. que vous avez été purgé ce matin par l'ordre de votre Médecin, & que le remede a aſ-

fez bien opéré. Il y a lieu d'eſpérer que vous en recevrez du ſoulagement dans la ſuite, & qu'étant déchargé d'une portion des humeurs corrompues qui ont donné lieu à votre maladie, les accès de votre fievre ne ſeront plus ſi violens. Il faut en attendre l'événement avec un eſprit tranquille. Le ſuccès n'eſt pas toujours au pouvoir du Médecin, quoiqu'habile. Il a rempli ſon devoir lorſqu'il a ordonné à ſon malade les remedes qu'il a crûs propres à ſa guériſon; mais elle eſt quelquefois retardée par des cauſes qui lui ſont inconnues, & que la médecine ne peut découvrir; & c'eſt ſouvent parce que Dieu voit que la ſanté n'eſt pas encore utile au malade. Alors le Médecin s'applique en vain à lui ordonner pluſieurs remedes, & le flatte d'un prompt rétabliſſement de ſanté, dit S. Auguſtin; il ſe trompe quelquefois en lui promettant ce qui ne dépend point de lui; car n'étant pas l'artiſan du corps de l'homme, mais Dieu, qui l'a formé, auſſi-bien que l'ame, lui ſeul peut connoître le remede propre à ſa guériſon, & c'eſt de lui ſeul qu'il doit l'attendre dans ces ſortes de maladies dont le principe n'eſt point connu : *Fallitur Medicus aliquando, & promittit ſanitatem; quare fallitur? quia hoc non curat* S. Aug. in Pſal. 102.

quod fecit. Deus fecit corpus tuum, Deus fecit animam tuam : novit quemadmodum recreet quod creavit, novit quemadmodum reformet quod ipse formavit.

Comme le cœur se purifie par les maladies ; que l'infirmité du corps est la santé de l'ame, & la foiblesse de la chair la force de l'esprit, il n'y a pas lieu d'être surpris si le Seigneur arrête quelquefois l'effet des remedes, & retarde la guérison du malade, parce qu'il veut donner à l'ame une guérison parfaite : & c'est d'ordinaire par les maladies qu'il veut la lui procurer ; parce qu'en affligeant le corps, elles affoiblissent les passions, & contribuent à la perfection des vertus.

III. La plupart des hommes ne peuvent se dégoûter de la volupté que par le secours des maladies & des infirmités corporelles : ce qui a fait dire à S. Grégoire, que c'est par une conduite particuliere de la Providence, que ceux qui ont des habitudes enracinées de longue main dans le mal, sont aussi pour l'ordinaire travaillés de plus longues maladies, afin de déraciner un mal par un autre. C'est de cette façon que Dieu tire la guérison de nos plaies, le salut de nos maladies, la vie de notre mort, & souvent même notre victoire de nos défaites.

Peu de gens usent bien de la santé, parce qu'elle favorise beaucoup leurs passions, & que d'ordinaire elle les irrite & les révolte dans les ames d'une vertu commune. Mais aussi on peut dire que peu de personnes se perdent dans les longues maladies ; parce que comme leur état leur donne du tems pour réfléchir sur leur conduite passée, & rentrer en elles-mêmes ; que la grace frappe avec plus de force à la porte de leur cœur pour les faire penser à leur salut, il est assez rare qu'elles portent leur aveuglement & leur endurcissement jusqu'au bout, & que la maladie ne leur ouvre enfin les yeux. Heureuse est donc la maladie, si en nous découvrant nos égaremens, & nous retirant des portes de l'enfer, elle nous met en état de monter dans le Ciel par une sincere conversion ! Jamais le Seigneur ne nous fit un plus utile présent.

Ceux qui en connoissent le prix & les avantages, se consolent aisément quand ils se trouvent réduits dans cet état ; & à la vûe des fruits abondans qu'ils ne peuvent recueillir, ils s'appliquent bien plus à corriger leurs désordres, & à réparer les débris de leurs vertus presque anéanties, qu'à rétablir les forces du corps que la maladie leur a enlevées. Ils savent par leur propre

expérience, que ce monde est le pays des infirmités & des afflictions ; que la douceur du repos ne nous attend que dans le Ciel : ils en souffrent la privation sans inquiétude, & ils sont contens de tous les maux que le Seigneur leur fait sentir. La foi leur apprend qu'il fait boire dans son calice plein d'amertume ceux qu'il réserve pour la vie éternelle ; & que quand il nous assujettit à mener une vie de croix & de tribulations, c'est un signe qu'il ne veut point nous abandonner à la mort, mais nous faire part des joies & des consolations ineffables que les Saints goûtent dans la gloire. C'est dans cet esprit que les vrais Chrétiens regardent les maladies, & qu'ils en supportent la durée & la violence ; & ils s'estiment heureux, & infiniment redevables à la miséricode divine, lorsqu'elle les afflige par ces maux passagers ; parce que c'est par cette voie qu'ils sont convaincus que Dieu veut rendre leur vocation & leur élection certaine ; & que s'il paroît les juger dans le tems, en les condamnant à souffrir, c'est pour leur faire grace dans l'éternité.

III. Les plaisirs & les douceurs n'entrent point dans le partage que Dieu donne à l'homme pendant cette vie. Les tribulations & les croix sont la

portion & l'héritage des justes, dit le Prophete : *Multæ tribulationes justorum* ; mais cet état triste & affligeant ne sera pas de durée, continue le même Prophete ; le Seigneur prendra soin de les en délivrer, & il fera succéder à ces potions ameres un torrent de délices & de consolations éternelles ; & *de omnibus his liberabit eos Dominus.* C'est cette espérance qui fait la consolation des ames souffrantes. Elles attendent avec patience la fin de leurs maux, étant persuadées qu'ils seront suivis d'un bonheur qui ne sera point mêlé d'affliction ni de tristesse ; & bien-loin de se plaindre d'un état qui paroît si insupportable aux hommes charnels, elles se croient encore trop épargnées par rapport aux péchés qu'ils ont commis, & qu'elles doivent expier par leurs souffrances. *Psal.* 33. *v.* 20.

IV. Elles tiennent lieu à ces ames de satisfaction & de pénitence ; car elles n'ignorent pas le peu de proportion qu'il y a entre celle qu'elles seroient obligées de faire, & celle qu'elles font par les douleurs passageres qu'elles endurent. C'est ainsi, M. que les maux de cette vie deviennent salutaires, & qu'encore qu'il ne soit pas en notre pouvoir de nous en garantir, parce que Dieu nous y assujettit, sans consul-

ter notre volonté, nous pouvons nous les rendre méritoires par l'acceptation & le bon usage que nous en pouvons faire. C'est à quoi vous devez principalement vous appliquer, en disant avec le Prophete : J'accepte, ô mon Dieu ! le calice de salut que vous me présentez, & bien-loin de me répandre en murmures, je vous bénirai en tout tems, & votre louange sera toujours dans ma bouche ; mon ame ne mettra plus désormais sa gloire qu'en vous. Le moment viendra, M. dans lequel vous serez exaucé. Dieu vous retirera de cet état pénible & languissant, pour vous faire goûter des douceurs & des consolations ineffables dans la céleste Patrie.

XXV. EXHORTATION.

Sur les dangers où la vertu est exposée lorsqu'on jouit d'une santé parfaite.

I. Si l'on pouvoit soulager ceux qui souffrent en les plaignant, vous le feriez sans doute beaucoup, M. car je ne saurois envisager les maux qui vous accablent depuis quelque tems, sans en être vivement touché. Je souhaiterois, si c'étoit la volonté de Dieu, vous voir bientôt quitte de votre maladie, & que les remedes qu'on met en usage pour la faire cesser, eussent plus

de succès. Mais ce qui me console & m'édifie en même-tems, c'est de voir votre tranquillité d'ame toujours soutenue d'une patience qui ne se dément point, & de remarquer en vous une grande indifférence pour l'événement de votre maladie.

Dès le premier jour que vous en avez senti les atteintes, vous avez mis votre sort entre les mains de Dieu ; & par votre résignation à sa divine volonté, vous vous êtes rendu digne d'une protection particuliere, qu'il ne refuse jamais à ceux qui s'abandonnent à sa conduite. Vous en avez deja ressenti les effets, & votre patience, qui est un don du Ciel, selon le témoignage du Prophete, en est une preuve certaine.

Abipso patientia mea. Psal. 61. v. .

Continuez, M. à souffrir dans le même esprit les maux auxquels votre état pourra encore vous assujettir, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur d'en arrêter le cours. Laissez le soin du rétablissement de votre santé à ceux qui ne négligent rien pour vous le procurer ; & comme votre ame a ses infirmités particulieres, qui demandent que vous vous appliquiez vous-même à leur guérison, pendant qu'on met en usage les remedes propres à réparer les ruines que la maladie a causées à votre

corps ; penſez aux moyens propres à rétablir celles que le péché a pû produire dans votre ame, qui a coûté plus cher à J. C. pour la racheter, qu'il n'en a coûté à Dieu pour former votre corps.

Dût-il encore être expoſé à des douleurs plus violentes, ou être bientôt détruit par la mort, faites-lui un ſacrifice entier de vous-même, & tâchez de vous mettre dans la diſpoſition de pouvoir dire comme l'Apôtre : J. C. eſt ma vie, & la mort, quand elle viendra, ſera un gain pour moi : *Mihi Chriſtus eſt, & mori lucrum* ; parce qu'elle me mettra dans une heureuſe impuiſſance d'offenſer Dieu, & que le peu de vertu qui ſe trouve peut-être en moi, ne ſera plus expoſé à des paſſions tyranniques qui la combattent ſans ceſſe.

Philip. 1. v. 21.

II. Il eſt certain qu'il n'eſt rien de plus efficace pour en modérer l'impétuoſité, qu'une maladie conſidérable ; & qu'une fievre bien ardente eſt un ſouverain remede pour éteindre l'ardeur des vices & des mauvais pénchans. Car quelque bon uſage qu'on tâche de faire de la ſanté, on ne laiſſe pas quelquefois d'être livré à des aſſauts très-dangereux. On vit beaucoup plus en ſûreté au milieu des infirmités & des

des maladies. C'eſt pour ce ſujet que les ames les plus éclairées dans les voies du ſalût, ont toujours regardé la ſanté comme l'écueil de toutes les vertus, & la maîtreſſe des vices ; & la maladie au contraire comme la maîtreſſe des vertus, & l'écueil où nos péchés vont ſe briſer. On eſt bien plus occupé des moyens d'appaiſer Dieu par la pénitence quand on eſt malade, que de ce qui pourroit donner lieu de l'offenſer de nouveau. On apprend alors à le craindre, & à redouter ſa juſtice, & on regarde la maladie comme un châtiment qu'on a juſtement mérité, & dont on ne peut faire ceſſer la rigueur que par une vie plus chrétienne. On s'applique dans cet état à ſe rendre utiles des maux qui ſont devenus néceſſaires ; ſoit pour nous donner du dégoût des douceurs de la volupté ; ſoit pour nous faire expier nos plaiſirs paſſés par des douleurs qui crucifient notre chair, ſoit pour nous faire renoncer à ce fond d'orgueil qui nous fait méconnoître notre propre miſere, & la corruption dont notre corps eſt compoſé ; ſoit enfin pour nous mettre en état (après nous être réconciliés avec Dieu par la pénitence) d'attendre pour récompenſe des maux que nous aurons pa-

tiemment soufferts, des consolations & des joies éternelles : de sorte que changeant d'esprit & de cœur aussi-bien que de conduite, au lieu que la santé étoit une espece de tombeau où toutes nos vertus étoient ensevelies, & une pierre d'achoppement qui nous exposoit à des chûtes continuelles, la maladie devient pour nous une académie de vertus : la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, le détachement & la patience succedent aux vices qui rendoient notre vie criminelle.

Nous connoissons par la foi qui nous éclaire alors plus qu'auparavant, que tout vient de la main de Dieu qui est infiniment bon, puissant, sage & juste : nous nous abandonnons entiérement à lui pour le rétablissement de notre santé : nous devenons plus humbles par la connoissance que notre maladie nous donne du néant de notre être, de la vanité de notre orgueil, & de l'inconstance de notre vie : notre amour pour Dieu devient plus fervent, ne pouvant douter que ce ne soit par un effet de sa bonté & de sa protection, que nous sommes réduits dans un état qui nous retire des périls évidens où nous étions de nous perdre : nous tenons moins fortement au monde, nous trouvant souvent réduits à deux doigts du tombeau, & dans la route qui y conduit : enfin c'est alors que nous nous étudions à être plus patiens, à tenir ferme contre les douleurs de la maladie, & que nous endurons avec plus de courage les maux différens dont nous sommes affligés.

Cette disposition est bien opposée à celle où nous nous trouvons d'ordinaire pendant les jours de santé, où tout flatte nos sens, & où les pieges sont tendus de toutes parts à notre foible vertu. Tantôt attaqués & vaincus ; tantôt combattans & abattus ; toujours aux prises avec les ennemis de notre salut : en tout lieu, en tout tems, en tout âge nous ne sçaurions jouir d'une paix tranquille ni au-dedans, ni au dehors ; nous trouvons des persécutions par-tout, & nous sommes souvent nous-mêmes les adversaires que nous avons le plus à craindre. Comment vivre en repos au milieu de tant de périls, puisqu'il faut être dans une vigilance continuelle, & avoir toujours les armes à la main pour nous défendre ?

Nous sommes bien moins exposés à tous ces combats & à tous ces dangers, lorsque la maladie est venue à notre secours, parce qu'elle écarte elle-même, sans presque aucun effort

de notre part, cette multitude d'ennemis domestiques & étrangers qui nous attaquent continuellement pendant que nous jouissons d'une santé robuste. Car alors nos vertus qui étoient malades, tandis que notre corps se portoit bien, reprennent leur premiere vigueur, & se fortifient de plus en plus : le fer & le feu appliqués à ce corps de péché, en font sortir la pourriture, & c'est par-là que l'ame se purifie, & que ressentant mieux ses besoins, elle a recours à celui qui peut seul y apporter les remedes convenables. Elle seroit toujours restée insensible à ses propres miseres, si Dieu par une miséricorde infinie n'avoit veillé à sa guérison, & n'y avoit apporté le secours par les infirmités & les maladies : & c'est ainsi, M. qu'il en use à votre égard par une bonté particuliere.

C'est une conduite que les gens du monde ne comprennent point, parce qu'ils ne regardent comme un bien véritable, que ce qui contribue à flatter la cupidité ou à satisfaire les sens. Mais les Chrétiens fervens pensent bien autrement, parce qu'ils ne sont sensibles qu'à ce qui intéresse leur salut, & la gloire de Dieu. C'est aussi ce que vous devez avoir le plus à cœur,

puisque c'est en cela que consiste votre unique nécessaire, & l'affaire de toutes la plus importante. Car à quoi sert cette agitation continuelle dans laquelle on vit pour les choses de la terre, & dont une santé forte & robuste est pour l'ordinaire le fondement, qu'à lasser le corps & à dissiper l'ame ? Il est bien plus avantageux d'être réduit à la triste, mais heureuse tranquillité de la maladie, & de s'appliquer à écouter la voix de Dieu, & à mériter par la patience dans les maux la possession du Ciel : *Porro unum est necessarium.* *Luc. 10. v. 42.*

XXVI. EXHORTATION.

Utilité des maladies pour nous porter à user de précaution contre les surprises de la mort, & nous détacher du monde.

I. J'AI appris, M. en arrivant chez vous que vous aviez passé une nuit triste & accablante, n'ayant pû jouir d'un seul moment de repos, parce que les redoublemens de votre fievre ont été fréquens & fort considérables. On m'a dit même que vous vous étiez alarmé comme un homme qui approche de sa fin, & qui étant déja environné des douleurs de la mort, ne

doit plus penſer qu'à s'y préparer ſans délai.

C'eſt ainſi, M. que Dieu ſe ſert de la maladie comme d'un inſtrument propre à nous réveiller de notre aſſoupiſſement, en nous menaçant de tems en tems par l'idée d'une mort prochaine, quoiqu'elle ſoit encore éloignée, afin de nous exciter à nous y préparer de bonne heure, & nous mettre en état de n'être point ſurpris, quand elle viendra nous enlever au monde. Comme une grande partie des maladies qui affligent les hommes, les conduiſent enfin au tombeau, & que ce n'eſt que par ce terme fatal où elles aboutiſſent, qu'elles les étonnent, ces ſortes d'alarmes leur ſont ſouvent très-utiles, d'autant qu'elles les rendent plus circonſpects dans leur conduite, & plus attentifs aux précautions néceſſaires pour n'être point pris au dépourvû.

Les amateurs du monde les appréhendent, parce qu'ils regardent la mort comme une ennemie redoutable qui doit les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher; & lorſqu'ils ſont attaqués d'une maladie conſidérable, ils ſont bien plus occupés des moyens d'en écarter le danger, & de parvenir à une prompte guériſon, par l'attachement exceſſif qu'ils ont à la vie, & à tout ce qui flatte leurs paſſions, que du déſordre de leur conſcience, qui devroit les faire trembler, & les obliger d'avoir recours à la pénitence, pour ne pas mourir en réprouvés.

Les juſtes profitent de ces avertiſſemens ſalutaires, & quoiqu'ils n'aient pas attendu juſqu'au tems de la maladie à penſer à la mort, & à s'y préparer par une vie réglée & par de bonnes œuvres, ils redoublent encore de plus en plus leur ferveur & leur zele, quand elle ſemble les menacer. Comme ils vivent ſans aucun attachement au monde, qu'ils regardent comme un exil & un lieu de paſſage, ils ſont toujours diſpoſés à le quitter: & lorſque la maladie leur fait entrevoir le danger, & que le moment de la mort paroît prochain, ils s'abandonnent à la divine Miſéricorde, & attendent la mort avec une réſignation parfaite à la volonté du Seigneur. Etant déja morts au monde, & leur vie étant cachée en Dieu avec J. C. ils en ſortent ſans amertume & ſans chagrin, & meurent pleins de joie & de conſolation, dans l'eſpérance qu'ils ont de trouver dans le Ciel la fin de toutes leurs inquiétudes, le

terme de leurs miseres, & la ceſſation de tous leurs maux.

II. Les maladies dont on n'apperçoit point de danger, ne doivent pas pour cela être négligées : car quoiqu'elles ne nous montrent encore que de loin le jour du Seigneur, elles ne nous invitent pas moins à nous préparer à ſon avénement, & à employer utilement tous les momens qui en compoſent la durée. Car comme perſonne ne ſait ni le jour ni l'heure dans laquelle le Fils de l'homme viendra, & qu'on ne ſauroit jamais uſer de trop de précaution dans une affaire où il s'agit d'un ſort éternel, il eſt de la prudence de préférer le certain à l'incertain. Or quelque aſſurance morale qu'on puiſſe avoir qu'une maladie n'eſt point dangereuſe, il arrive ſouvent qu'on y eſt trompé, & on a vu une infinité de fois des changemens imprévus, qui ont conduit dans le même jour au tombeau, des malades qu'on ne regardoit preſque pas comme tels, par la fauſſe idée qu'on avoit de leurs maladies.

Mais quand même il n'y auroit aucun péril qui fût à craindre, ne devons-nous pas répondre aux deſſeins de Dieu quand il nous afflige par les maladies ? Nous tenons au monde par

une infinité de liens, & Dieu veut les rompre par les infirmités dont il nous accable. Nous avons des foibleſſes à corriger, & peut-être ſommes-nous encore chargés de très-grandes dettes envers ſa juſtice, par les adouciſſemens extraordinaires que nous apportons dans les pratiques mêmes les plus indiſpenſables de la pénitence : & n'eſt-ce pas un effet de la bonté de Dieu à notre égard, de nous mettre en état d'y pouvoir ſuppléer par des maux qui nous ſont devenus néceſſaires, & qu'il veut bien recevoir comme autant de paiemens de nos dettes, afin qu'après y avoir ſatisfait autant que nous en ſommes capables, il nous faſſe participer, en ſortant de ce monde, au bonheur dont jouiront éternellement les Elûs dans le Ciel?

Voilà, M. quel eſt l'uſage que nous devons faire de nos maladies, ſoit qu'elles ſoient dangereuſes, ou qu'elles ne le ſoient pas. Mais tous les malades ne s'appliquent pas également à ſe les rendres utiles. Elles deviennent infructueuſes aux pécheurs endurcis, parce qu'ils ne s'occupent preſque jamais ni de Dieu, ni de leur ſalut ; & bien loin d'ouvrir les yeux pour voir quel eſt celui qui les châtie, & d'adorer la main qui les frappe, ils s'en-

durciſſent encore de plus en plus comme des Pharaons. Ils devroient faire attention au danger qui les menace, & ils y ſont inſenſibles. Dieu les ſollicite par les maladies à ſe convertir ; & ils augmentent encore le nombre de leurs crimes par leurs révoltes & par leurs murmures, & au lieu de retirer quelque avantage des maux qu'ils endurent, ils ſont pour eux le commencement des ſupplices qui les attendent après leur mort.

Les pécheurs pénitens qui ſont touchés des déſordres dans leſquels ils ont eu le malheur de tomber, regardent au contraire leurs maladies comme des remedes que la Miſéricorde divine leur préſente pour ſuppléer à l'inſuffiſance de leurs ſatisfactions, & au peu de proportion qu'elles ont avec leurs péchés ; & bien-loin de repouſſer la main qui s'appeſantit ſur eux, ils la baiſent & l'adorent, s'eſtimant trop heureux que Dieu veuille prendre ſoin de les purifier en ce monde, en les châtiant par les douleurs de la maladie, afin de n'être point obligé de les punir par des ſupplices dont la rigueur eſt extrême.

XXVII. EXHORTATION.

Sur le même ſujet.

LE ſalut eſt ſi important, & la perte en eſt ſi terrible, qu'il n'eſt rien que nous ne devions mettre en uſage pour ne pas le riſquer.

Ce qui eſt la cauſe des grandes pertes que nous faiſons pendant le cours des maladies que Dieu nous envoie, & que nous n'en retirons aucun avantage pour notre ſanctification, c'eſt que nous ne les enviſageons preſque jamais dans les vûes que la foi nous en donne. Souvent même nous fermons les yeux aux lumieres de la nature, qui nous fourniroient des inſtructions très-importantes, ſi nous ne leur oppoſions nos paſſions & nos préjugés qui les obſcurciſſent. Nous n'aurions, pour voir le tableau de la fragilité humaine, qu'à nous regarder nous-mêmes, tantôt dans la joie, tantôt dans la triſteſſe, tantôt dans la proſpérité, tantôt dans l'adverſité, tantôt dans la ſanté, tantôt dans la maladie. La foi venant enſuite au ſecours de notre raiſon & de notre expérience, elle nous apprendroit que c'eſt Dieu qui diſpoſe de tous ces événemens différens que nous attribuons au hazard & à la

bonne ou mauvaise fortune ; & après nous être vivement pénétrés de notre néant, de notre misere & de notre corruption, elle nous feroit reconnoître la grandeur de Dieu, sa justice, son infinie miséricorde, & le pouvoir souverain qu'il a sur toutes les créatures. Alors bien-loin de nous plaindre de toutes ces révolutions auxquelles nous sommes exposés, nous demeurerions toujours fermes & inébranlables dans notre soumission & notre dépendance, parce que nous regarderions Dieu comme l'auteur de tout ce qui nous arrive ; nous ne nous appliquerions qu'à étudier ses desseins sur nous, & à y conformer notre volonté. Alors nous verrions toutes choses dans un autre point de vûe ; & ce que nous regardons, avec les yeux de la chair, comme un souverain mal, nous paroîtroit, avec ceux de la foi, comme un bien très-considérable : nous serions convaincus que toute la prospérité mondaine, les richesses, les honneurs, les plaisirs des sens ne sont qu'un pur enchantement, & n'ont que de fausses & trompeuses apparences, dont le démon se sert pour séduire les hommes ; & lors même que nous sommes privés de la santé que nous envisageons comme le pre-

mier & le plus nécessaire de tous les biens naturels, nous en serions consolés, étant persuadés par les divines Ecritures, que si nous supportons avec patience & avec amour les douleurs de la maladie, & tous les maux que Dieu par sa providence & par sa justice a attachés à cette vie mortelle, ils nous mettront un jour en état d'être glorifiés avec lui : *Si tamen compatimur, ut & conglorificemur*, dit l'Apôtre. Rom. 8. v. 17.

C'est ainsi, M. que pensent les bons Chrétiens, & ce sont les sentimens dont ils tâchent de se remplir, afin de se rendre utiles les maladies, & éviter les surprises auxquelles on peut être quelquefois exposé par une confiance téméraire qui fait négliger les précautions. Ils se préparent à la mort par avance, & avant qu'elle se présente elle-même avec cet appareil triste & lugubre qui l'accompagne ; & ils n'attendent point à se mettre bien avec Dieu, ni à travailler à leur salut, jusqu'à ce que leur santé soit désespérée, que leur esprit soit dans le dernier abattement par la violence du mal, & que leurs forces soient presque épuisées. Car hélas ! que peut-on faire qui soit de quelque mérite devant Dieu, lorsque la contrainte nous

fait agir, & que le cœur n'eſt preſque plus libre dans ſes mouvemens ? Ne donner à Dieu que ce qu'on ne peut lui refuſer, eſt-ce lui offrir quelque choſe qui ſoit digne de lui ? Il ne veut point de ſacrifices forcés, ni de victimes qu'il faille traîner, pour lui être offertes malgré elles. J. C. s'eſt offert lui-même volontairement à la mort, dit le Prophete Iſaïe : *Oblatus eſt, quia ipſe voluit* ; & lorſque le moment fut arrivé, il ſe livra entre les mains de ſes ennemis qui venoient au-devant de lui, & ſe laiſſa mener à la mort comme une brebis qu'on va égorger, demeurant dans le ſilence, ajoute le même Prophete, ſemblable à l'agneau qui eſt muet devant celui qui le tond : *Sicut ovis ad occiſionem ducetur, & quaſi agnus coram tondente ſe obmuteſcet, & non aperiet os ſuum.* Imitons la généroſité de ſon ſacrifice, allons de bon cœur à la mort, quand Dieu exigera de nous le ſacrifice de notre vie.

Iſaïæ 53. v. 7.

Ce ſont là, M. les diſpoſitions intérieures dans leſquelles nous devons être, toujours préparés à obéir quand il commande, & à partir quand il appelle ; ſemblables à ces ſerviteurs, dit le Sauveur, qui attendent leur maître, ſe tenant toujours prêts, afin de lui ouvrir quand il viendra, & de

n'être point ſurpris. Car peut-on être trop ſur ſes gardes, & avoir trop de précaution dans ce qui regarde le ſalut ? C'eſt ſe conduire en homme ſage & prudent que de veiller toujours. Il vaut mieux avoir pluſieurs heures de trop, que de manquer d'un ſeul moment, puiſque c'eſt de ce moment que dépend ſouvent l'éternité.

XXVIII. EXHORTATION.

Les maladies ſont des châtimens & des remedes ſalutaires. Sentimens dans leſquels nous devons les recevoir. Exemple de Job.

I. VOTRE maladie, M. eſt un peu plus longue qu'on ne l'avoit penſé. Elle a de la peine à quitter priſe, & à céder aux remedes ; mais il y a lieu d'eſpérer que ſa durée ne ſera pas conſidérable, quoiqu'il y ait encore quelque reſte de fievre. Vous avez bien commencé, & marqué juſqu'à préſent aſſez de conformité à la volonté de Dieu, & aſſez de patience dans les maux que vous avez ſoufferts ; il faut aller juſqu'au bout, & conſerver les mêmes ſentimens dans leur déclin, afin que vous puiſſiez dire comme l'Apôtre, que vous avez achevé votre courſe, & que vous êtes demeuré fidele dans vos

II. Tim. 4. v. 7. souffrances : *Cursum consummavi, fidem servavi.*

Je me suis appliqué jusqu'à présent à vous encourager à les supporter avec patience & avec amour, & j'ai tâché de vous convaincre des avantages qu'elles procurent à ceux qui en font un usage chrétien. Mais comme ces sentimens sont combattus par ceux de la nature, & que vous êtes encore de tems en tems aux prises avec la douleur, trouvez bon que dans les visites que je dois encore vous rendre pendant ces restes de maladie, je n'occupe votre esprit que de pensées utiles & propres à soutenir votre foiblesse ; car un malade ne doit point être occupé d'autre chose ; & comme il ne doit prendre aucune part aux affaires du siecle, il me siéroit mal de vous en entretenir. Puis donc que votre guérison est encore un peu retardée, profitez de ces précieux momens, & servez-vous-en comme d'autant de moyens de salut que la Providence vous a ménagés, afin de vous faire arriver à une plus haute perfection.

Les maux de cette vie sont des peines & des remedes tout ensemble. Peines de leur nature, & remedes par un effet de la bonté de Dieu. Elles sont les tristes effets & les suites funestes

du péché d'Adam & des nôtres. C'est pour ce sujet, dit l'Apôtre, qu'il y a parmi vous beaucoup de malades & de languissans, & que plusieurs dorment du sommeil de la mort : *Ideo inter vos multi infirmi & imbeciles, & dormiunt multi* : Puis donc qu'elles sont un châtiment que nous avons justement mérité, il faut que nous en supportions la rigueur avec soumission & avec patience. I. Cor. 11. v. 30.

II. Il n'appartient qu'à J. C. d'avoir souffert sans l'avoir mérité ; & les Apôtres & les Martyrs ne se consoloient dans leurs souffrances que par les sentimens que la connoissance de notre corruption & de notre misere imprime dans les ames les plus parfaites.

La Loi ancienne animoit du même esprit ceux qui souffroient. C'étoit ainsi que les Machabées se consoloient dans leurs tourmens. Ils avouoient devant leur tyran, & devant tout le monde, qu'ils ne souffroient que ce qui leur étoit dû à cause de leurs péchés ; que si après tous les supplices auxquels ils pouvoient être condamnés, il plaisoit à Dieu de récompenser leurs souffrances d'une couronne, ils la recevroient humblement de sa miséricorde, comme n'en étant pas dignes par eux-mêmes. C'est dans les mêmes sentimens

que tous les Chrétiens dans la Loi nouvelle, doivent se consoler quand Dieu les afflige, soit par les persécutions qu'il permet que des ennemis leur suscitent, soit par les maladies qui leur arrivent. Ils doivent en reconnoître le principe dans eux-mêmes, & se convaincre que ce sont leurs péchés qui en sont la principale source : qu'ayant eu le malheur d'offenser Dieu, & leur corps étant devenu l'instrument des désordres dans lesquels ils sont tombés, il est juste qu'ils portent la peine que méritent toutes ces offenses. Et quand même notre vie auroit été innocente, nous ne serions pas pour cela exempts de l'obligation de souffrir, après que J. C. lui-même a bien voulu se livrer aux tourmens, & être un homme de douleurs, accoutumé à souffrir, dit le Prophete : *Virum dolorum, & scientem infirmitatem.* *Isaiæ 53. v. 2.*

C'est sur les traces de ce Sauveur que Dieu a fait marcher tous ses Elûs. Il les a conduits au travers des épines & des ronces pendant cette vie ; il les a affligés, il les a châtiés, & nous ne devons pas espérer un autre sort, à moins que nous ne renoncions à son héritage. C'est ainsi, dit l'Apôtre, qu'il traite ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans, & puisque J. C. lui-même, qui est le Fils unique de Dieu, n'a point été épargné, dit S. Augustin, comment pourrions-nous prétendre un traitement plus favorable ? *Etiam unicus sine peccato, non tamen sine flagello.* *S. August. in Psal. 30.*

Quelle doit donc être notre vûe dans les différens maux dont nous sommes affligés, conclut S. Augustin, sinon de les rapporter entiérement à Dieu, & de les souffrir avec patience ? *Prorsus ad Deum refer flagellum tuum.* *Ibid.* Nos maux, dit S. Gregoire, nous paroissent plus doux, quand nous sommes persuadés que c'est Dieu qui nous les envoie, & qu'étant bon & infiniment juste, il ne fait rien que dans les regles de sa bonté & de sa justice : *Mitigat vim doloris consideratio æquitatis ferientis.*

Si nous remontions jusqu'à cette source lorsque nous sommes réduits dans l'état de la maladie, ou que nous nous trouvons exposés à des contradictions qui nous accablent, elles perdroient bientôt une partie de leur amertume ; & comme c'est Dieu qui en est l'auteur & qui les permet, qu'il se trouve avec ceux qui sont dans la tribulation, & promet de les secourir, ainsi que nous en assure le Prophete ; nous ne manquerions pas de sentir les *Psal. 90. v. 15.*

effets de sa protection, & de voir notre foiblesse se changer en force. Mais comme nos réflexions ne vont pas ordinairement jusqu'à lui, & que nous regardons souvent ce qui nous arrive comme un effet du hazard, ou de notre mauvaise fortune, il nous laisse a nous-mêmes, & nous succombons sous le poids de la douleur qui nous presse; parce que nous nous rendons indignes qu'il nous tende la main pour nous relever de notre abattement, & que nous négligeons d'implorer son secours, qu'il ne manque jamais de nous accorder par sa bonté, quand nous le lui demandons avec humilité & avec confiance.

Matt. 11. v. 28.

III. Nous passons quelquefois dans une autre extrémité qui n'est pas moins injurieuse au Seigneur, & opposée à ses desseins. Nous avons recours à lui dans nos maladies & dans toutes les autres afflictions qui nous arrivent; mais nous exigeons de sa bonté, plus qu'il ne juge à propos de nous accorder. Nous voudrions qu'il nous rendît insensibles à la douleur; qu'il convertît les épines en roses, ou qu'il en ôtât toutes les pointes qui peuvent nous faire souffrir. Les moindres impressions qu'elles font sur nous, sont des piquures mortelles, & si les maux auxquels nous

sommes livrés sont de quelque durée, nous prenons Dieu à partie, & nous le regardons ou comme un Dieu aveugle qui ne voit point notre état, ou comme un Dieu cruel qui se plaît à voir souffrir ses créatures. Il est vrai que Job se plaignoit dans l'excès de sa douleur, qu'il étoit devenu sévere envers lui: mais il conservoit toujours une soumission parfaite à ses volontés, étant persuadé que rien ne lui arrivoit que par les ordres de sa divine providence; de sorte que quand il s'est servi de cette vive expression, disent les interpretes, il a donné seulement à entendre, que Dieu, qui l'avoit traité jusqu'alors avec une extrême bonté, avoit changé de conduite à son égard, & ne lui témoignoit plus que de la rigueur, parce qu'il vouloit conduire ce saint homme, par les souffrances dont il l'accabloit, au plus haut dégré de la perfection, & le proposer à tous les hommes comme le modele d'une patience héroïque & consommée.

Mais quelle proportion y a-t-il entre les maux que nous souffrons dans les maladies ordinaires auxquelles nous sommes exposés, & l'état où Job fut réduit? Tous les malheurs vinrent fondre sur lui en même tems, sans se donner aucun intervalle pour les recon-

noître ; & après que Dieu eut permis au démon de lui arracher ſes biens & ſes enfans, il fut frappé lui-même d'un ulcere effroyable qui lui couvroit tout le corps. Quel courage, quelle force & quelle vertu falloit-il avoir, pour ſe ſoutenir au milieu de tant d'événemens ſi triſtes & ſi accablans, & les recevoir de la main de Dieu avec une ſoumiſſion parfaite ? Job ſe proſterna devant lui pour l'adorer, & pour lui demander la grace de ne pas ſuccomber ſous le poids de ſa douleur & de ſes diſgraces. Il ne murmura point, dit le Texte ſacré, & il ne lui échappa aucune parole indiſcrete & inconſidérée : *Neque ſtultum quid contra Deum locutus eſt.*

Job. 1. *v.* 22.

XXIX. EXHORTATION.

Continuation de la même matiere. Exemple de Lazare.

COMME les grands modeles de patience dans les grandes ſouffrances, apportent quelque eſpece d'adouciſſement à ceux qui ſont réduits dans l'état où vous êtes, je crois ne pouvoir rien faire de mieux pour votre conſolation, après vous avoir expoſé l'exemple de Job, que de vous en propoſer encore un autre, qui aura ſans doute de quoi vous toucher.

Faites un peu d'attention à l'état déplorable où ſe trouva Lazare dont il eſt parlé dans l'Evangile. C'eſt un grand modele que le Fils de Dieu nous a mis devant les yeux pour nous conſoler dans nos ſouffrances, & dans les rudes épreuves où ſa Providence nous expoſe de tems en tems, par des motifs que nous devons adorer, ſans vouloir les approfondir. Ce ſaint perſonnage ſupportoit avec une extrême patience la plus extrême miſere, jointe à de très-grandes & continuelles ſouffrances. Son corps étoit ſemblable à un ſpectre, qui fait horreur à ceux qui le voient. Il étoit tout couvert de plaies & d'ulceres. Il enduroit toute la rigueur de la faim & des ſaiſons à la porte du mauvais riche, qui ſe traitoit magnifiquement tous les jours, & qui vivoit dans les délices. Quelque pitoyable que fût l'état du Lazare, perſonne n'en étoit attendri, & ne s'empreſſoit de lui procurer quelque ſoulagement. A celui que les hommes lui refuſoient par cruauté, les chiens y ſuppléoient en leur maniere en lui léchant ſes plaies. Il étoit dans le dernier abandon, & quoiqu'il fût couché à la porte de ce riche ſans humanité, qui lui refuſoit un morceau de pain, il ne trouvoit dans tous les cœurs que des

entrailles de fer & de bronze. Il ne demandoit que les reſtes qui tomboient de ſa table, & qui n'étoient propres que pour les chiens; & ils ne lui étoient point donnés. Il ſouffroit cependant tout ſans murmurer & ſans ſe plaindre: il gardoit un profond ſilence ſur le refus qu'on lui faiſoit, & ſur la dureté impitoyable qu'on exerçoit envers lui.

Il ne s'inquiétoit point de la longueur de ſa miſere, & de la rigueur de ſes ſouffrances. Il ſupportoit ſa vie avec patience, quelque triſte & affligeante qu'elle fût, juſqu'au moment qu'il plût au Seigneur d'en terminer le cours. Il ſe voyoit mourir de jour en jour par l'accablement où étoit ſon corps, pourri d'ulceres, & deſtitué de toute aſſiſtance. Pour ſe ſoutenir dans une ſituation ſi terrible, & fortifier ſon courage, il s'occupoit ſans ceſſe de cette penſée: qu'il y a dans le monde un Dieu qui a ſoin de nous, & qu'après cette vie qui ne doit durer que très-peu de tems, il devoit y en avoir une autre où chacun recevra ſelon ſes œuvres.

Mais nos diſpoſitions ſont bien différentes. Car, quoique toutes les diſgraces & tous les maux que nous ſouffrons, ſoient infiniment au-deſſous de ceux auſquels Lazare a été livré, nous nous

nous abandonnons aux murmures, nous nous plaignons de la rigueur que Dieu exerce contre nous, & notre foibleſſe prétendue nous ſert de titre, pour nous autoriſer dans nos plaintes. Ma force, diſons-nous, n'eſt pas la force des pierres, & ma chair n'eſt pas de bronze: *Nec fortitudo lapidum fortitudo mea eſt, nec caro mea ænea eſt.* Mais il ne faut pas une force extraordinaire pour des maux ordinaires; & outre que nous pouvons tout, avec le ſecours de Dieu, qui ne nous manque point dans les jours d'affliction, quand nous le lui demandons avec ardeur, notre foibleſſe eſt l'effet de notre lâcheté & de notre délicateſſe, & elle ne vient point d'une véritable impuiſſance. En effet, dit Tertullien, nous ſommes capables de tout ſouffrir pour le monde, & nous ne pouvons nous réſoudre à ſouffrir quoi que ce ſoit pour Jeſus-Chriſt: *Omnia poſſunt pati pro mundo, nihil pati poſſunt pro Chriſto.* Nous entreprenons tout, pour parvenir à une fin criminelle, & quand il s'agit de l'intérêt de Dieu & de notre ſalut, toute notre force s'évanouit & dégénere en foibleſſe. *Job. 6. v. 12.*

Pierre de Blois compare les peines & les fatigues que les hommes eſſuient, pour réuſſir dans leurs deſſeins, aux

souffrances de S. Paul ; & il conclut qu'ils peuvent dire comme lui, quoique dans un sens bien différent : Nous sommes dans la mortification tous les jours, & nous endurons des douleurs très-ameres : *Propter te mortificamur tota die.* Tout cela cependant ne leur coute rien ; mais s'il leur arrive une maladie, ils s'affligent, ils s'abattent & se déchaînent contre la Providence. Ils sont patiens & ne se rebutent point, malgré tous les obstacles qui s'opposent à leurs mauvais desseins, jusqu'à ce qu'ils les aient surmontés : mais ils ne peuvent rien souffrir de tout ce qui leur vient uniquement de Dieu : *Impatientes solius Dei.* Dès ce moment, dit Tertullien, ils commencent à s'ériger en censeurs de la Divinité : ils veulent trouver à redire à sa conduite, & ils prétendent qu'il les traite avec trop de rigueur, en les réduisant dans un état qui les fait beaucoup souffrir. *Censores divinitatis. Sic non debuit Deus, & sic magis debuit.*

Rom. 8. v. 36.

Tertul. lib. de patient. in fine lib.

Ibid. lib. 2. adverſ. Marcion. in initio.

Quand ils tiennent ce langage, on peut dire qu'ils parlent sans discernement, parce qu'ils n'entrent point dans les vues de Dieu, qui ne les afflige par la maladie, que dans le dessein de leur donner le moyen de travailler à leur sanctification, & qui ne les arrache aux engagemens du monde, que pour les attacher à son service par une violence salutaire. Quoiqu'ils ne puissent ignorer le mauvais usage qu'ils ont fait de leur santé, ils ne sauroient se résoudre à être réduits dans une situation, où ils ne trouvent que des dégoûts & des amertumes, & ils ne peuvent souffrir que Dieu blesse le corps pour guérir l'ame. Cependant, dit le même Pere, ce qu'ils appellent un désordre, est une très-grande sagesse ; & ce qu'ils regardent comme une grande cruauté, est une très-grande grace : *Perverſitas quam putas, ratio eſt ; quod ſævitiam exiſtimas, gratia eſt.* Car, selon la pensée de S. Bernard, jamais Dieu n'est plus en colere, que lorsqu'il ne se met point en colere. Il cesse de nous aimer dès qu'il cesse de nous châtier ; & nous ne sommes plus dignes de son amour, dès qu'il ne nous juge plus dignes de son châtiment : *Tunc magis iraſcitur Deus, cùm non iraſcitur. . . Non eris amore dignus, qui indignus caſtigatione cenſeris.*

S. Bern. in Cant. Serm. 41.

XXX. EXHORTATION.

Combien l'on eſt injuſte, lorſqu'on murmure contre Dieu dans la maladie.

I. LA patience est un don de Dieu qu'on doit souvent lui demander dans

un état où elle eſt extrêmement néceſſaire, & dans lequel on fait de grandes pertes quand elle manque. Il faut s'abandonner à ſa conduite, & être toujours ſoumis à ſes volontés.

Un malade, dit S. Auguſtin, doit le regarder comme un Médecin, & la maladie comme un remede dont il ſe ſert. Quand il faut employer le fer & le feu pour la guériſon d'un mal, le Médecin coupe, brûle, taille, déchire; il n'arrête point ſa main pour épargner le malade; il eſt ſourd à ſes cris & à ſes plaintes, parce que comme il n'a en vûe que de le guérir, cela ſeul attire ſon attention. *Sub medicamento poſitus ureris, ſecaris, clamas, non audit medicus ad voluntatem, ſed audit ad ſanitatem.* Il ſeroit bien plus cruel, ſi par une compaſſion mal placée il ceſſoit d'agir ſelon les regles de ſa profeſſion, puiſque par cette funeſte condeſcendance, laiſſant le mal ſans y appliquer le remede qui lui eſt propre, il deviendroit le meurtrier du malade, & le conduiroit au tombeau.

S. Aug. in Pſal. 21.

C'eſt ainſi que Dieu en uſe à notre égard, pour nous garantir de la mort éternelle. Notre ame eſt bleſſée de mille coups mortels: la gangrene a gagné le cœur; les remedes doux fomentent ſa corruption, au lieu de la faire ceſſer; nos paſſions ne peuvent céder qu'au fer & au feu: Dieu ſe ſert d'une fievre brûlante pour diminuer peu à peu les ardeurs de la concupiſcence; en ſubſtituant la douleur à ces fades plaiſirs dont les hommes ſenſuels cherchent à s'enyvrer, il les détache inſenſiblement de l'amour des créatures, & par les dégoûts qu'il leur inſpire pour la vie, & les penſées de ſalut dont il leur donne occaſion d'occuper leur eſprit, il les retire enfin des portes de l'enfer où ils étoient en danger de tomber. Hé! combien de grands pécheurs ſont-ils redevables de leur ſalut à des maladies conſidérables que Dieu leur a envoyées, & ſans leſquelles ils ſe ſeroient infailliblement perdus?

II. Sainte Thereſe ſe plaignant un jour de la violence des maux qu'elle enduroit, notre Seigneur lui apparut, & lui fit voir l'enfer avec tous ſes tourmens, & la place qu'elle devoit y occuper pendant toute l'éternité, s'il ne lui eût fait miſéricorde. Cette ſainte fille effrayée de cet horrible ſpectacle, conſidérant l'obligation qu'elle avoit à notre Seigneur de l'avoir retirée de cet affreux péril, ſe proſterna contre terre, le remercia de ſa charité infinie; & depuis ce moment, bien-loin de ſe plaindre des maux qui l'environnoient

assez fréquemment, ils lui paroissoient si doux & si agréables, qu'elle ne trouvoit plus de consolation que dans les souffrances : lorsque son corps marquoit trop de sensibilité aux infirmités dont il étoit accablé, & à la rigueur des pénitences qu'elle y ajoutoit encore, elle le faisoit descendre dans cette prison de feu ; & lui montrant la place qui lui avoit été destinée, elle lui disoit : Regarde si tes souffrances sont comparables à celles qui t'étoient dûes, & combien Dieu t'épargne, en te condamnant à souffrir les maux dont tu oses te plaindre, pour te garantir de tous ces tourmens qui t'étoient préparés dans ce tetrible séjour des damnés.

Lib. 20. Moral. c. 17. C'est ainsi, dit S. Gregoire le Grand, que lorsque nous rappellons dans notre mémoire ce que nous avons mérité de souffrir à cause des désordres de notre vie, nous trouvons légers tous les maux que nous endurons, & nous les supportons avec beaucoup de patience & de fermeté. Alors nous nous imposons silence ; nous devenons sourds aux oppositions de la nature qui murmure & qui se plaint ; & nous nous humilions sous la main toute-puissante de Dieu, qui se venge de nos péchés par les maux qu'il nous fait sentir, afin de nous faire expier par ces châtiments salutai-

res, des désordres que nous n'avons pas eu honte de commettre, ni le courage de punir. Mais comme Dieu ne veut pas les laisser impunis, il prend soin de nous en faire porter la peine lui-même, & c'est sa miséricorde qui supplée à notre lâcheté.

C'étoit dans cette considération que le Prophete Royal disoit à Dieu dans les sentimens d'une soumission parfaite aux ordres de sa justice : Seigneur, je me suis tû, & je n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est vous qui m'avez châtié : *Obmutui, & non aperui os meum, quoniam tu fecisti.* Je n'ai garde, disoit le Roi Ezechias, de me plaindre de la conduite dont Dieu use à mon égard. Car que dirai-je, & que me répondra-t-il, puisque c'est lui-même qui a fait que je souffre ? *Quid dicam, aut quid respondebit mihi, cùm ipse fecerit* ? L'un & l'autre reconnoissoient également la main qui s'appesantissoit sur eux, & ils l'adoroient avec un profond respect.

Psal. 38. v. 10.

Isaïæ c. 38. v. 15.

En effet, c'est alors que nous devons nous humilier plus que jamais, & nous confondre en la présence de celui que nous avons tant de fois irrité par nos péchés, vivement pénétrés des bontés infinies de ce Dieu de miséricorde, qui ne nous abat que pour nous relever,

& qui ne nous châtie que pour nous instruire & nous fixer dans l'observance de ses commandemens. Ne vaut-il pas bien mieux languir pour un tems sur la terre, comme un autre Lazare, que de vivre comme un mauvais riche au milieu de ses appétits, puisque le Ciel doit être la récompense du patient, & l'enfer celle du voluptueux, si la mort le surprend avant qu'il ait renoncé à ses plaisirs, & qu'il les ait expiés par la pénitence?

III. Nous ne devons pas nous plaindre des maux auxquels Dieu nous assujettit en ce monde, mais considérer les tourmens dont nous sommes menacés, afin que ces maux nous soient plus supportables. Nous nous trompons, dit S. Augustin, dans le jugement que nous portons des souffrances de cette vie. Nous les envisageons comme un grand mal, & elles sont pour nous un remede salutaire. Ce n'est pas une condamnation, mais un châtiment léger. Ne repoussez point, dit ce grand Docteur, le fléau dont vous êtes frappés, si vous ne voulez pas être exclus de l'héritage: *Quod pateris, unde plangis, medicina est, non pœna; castigatio est, non condemnatio. Noli repellere flagellum, si non vis repelli ab hæreditate.* Hélas! disoit autrefois le bienheureux

S. Aug. in Psal. 102.

Louis de Gonzague; qu'est-ce que tout ce que je souffre, en comparaison de l'éternité que j'attens: *Quid hoc ad æternitatem*? Et quand il faudroit me résoudre à supporter des maux infiniment plus grands que tous ceux que j'endure, quelle proportion pourroient-ils avoir avec l'enfer que j'ai mérité? Le bonheur que j'espere dans le Ciel est si considérable, disoit S. François d'Assise, que toutes les peines & les maladies, toutes les humiliations & les persécutions, toutes les pénitences & les mortifications me semblent délicieuses, pour les pouvoir obtenir: *Tanta est gloria quam expecto, ut me omnis morbus, omnis mortificatio, omnis humiliatio, omnis pœna delectet.*

In vita S. Francisci.

Tous les Saints ont eu les mêmes sentimens, & s'étant instruits dans l'école de S. Paul, ils ont appris de cet apôtre, que les souffrances de cette vie n'ont point de proportion avec cette gloire qui nous sera un jour découverte: *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Ce qui a fait dire à Tertullien, que ceux qui s'appliquent sérieusement à contempler cette gloire, & qui portent continuellement leurs pensées vers le Ciel, ne sont plus sensibles aux maux qu'ils souffrent

Rom. 8. v. 18.

sur la terre, parce que l'espérance qu'ils ont d'être après cette vie les possesseurs de cet héritage céleste, leur fait trouver douces les peines les plus violentes, & les plus excessives.

Elevez souvent votre esprit, M. vers cette demeure éternelle, où toutes les joies, toute la gloire, toutes les richesses sont renfermées, & dont il est écrit, que l'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, & le cœur de l'homme n'a jamais conçû ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment : *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.* Quel motif plus puissant pour animer votre courage, & soutenir votre foiblesse. Ce motif a donné à l'Eglise des millions de Martyrs. Qu'il fasse du moins de vous un amateur des mortifications & des souffrances.

1. Cor. 2. n. 9.

XXXI. EXHORTATION.

Les maladies sont les épreuves de la vertu. Elles la perfectionnent & l'affermissent.

I. JE vous trouve aujourd'hui, M. beaucoup mieux que vous n'avez été par le passé; & il vous reste très-peu de fiévre. Vous commencez à passer des nuits tranquilles, & vos douleurs n'ont plus rien d'extraordinaire, & qui soit

difficile à supporter. Il me paroît que vous avez encore peu de chemin à faire pour parvenir à votre guérison, & le Seigneur, qui en est le maître, ne manquera pas de l'accorder aux vœux de votre famille, & de tous ceux qui y prennent, comme je fais, beaucoup de part, quand il le jugera convenable à sa gloire & à votre salut.

Mais en attendant que ce moment soit arrivé, appliquez-vous de plus en plus à affermir votre ame dans une santé parfaite, afin qu'elle ne soit plus exposée à de nouvelles maladies. Celles qui attaquent le corps, en sont des préservatifs très-puissans. C'est par leur moyen, dit S. Augustin, que Dieu en arrête ordinairement le cours, & qu'il y oppose des digues & des barrieres. Que si dans une santé même chancelante, on aime encore quelquefois les plaisirs; que seroit-ce si elle étoit toujours forte & robuste ? Une santé vigoureuse donne souvent occasion à de grandes débauches; la maladie en devient un remede très-efficace.

Que si notre vertu ou notre tempérament nous empêche de donner dans de grandes passions dont naturellement nous avons de l'horreur, nous ne sommes pas pour cela exempts de foiblesses. Nous ne faisons souvent le bien

qu'à demi ; & c'eſt ordinairement l'amour-propre, le caprice ou l'occaſion qui en décident. Notre zele languit & eſt preſque éteint. Nous ne marchons que lentement dans la carriere des vertus. Nous ſommes tantôt à Dieu, tantôt au monde, toujours preſque eſclaves de quelque paſſion favorite dont nous ne pouvons nous réſoudre de faire le ſacrifice. Mais comme Dieu connoît parfaitement la fragilité de notre nature ; qu'il ſe ſouvient que nous ne ſoumes que pouſſiere, il ſe laiſſe toucher de compaſſion pour nous, de même qu'un pere qui eſt plein de tendreſſe pour ſes enfans ; & prenant ſoin de nous aider, afin de nous faire ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à notre perfection, il ſe ſert du ſecours de la maladie pour nous arracher à nos foibleſſes volontaires, & nous fixer dans la pratique & dans l'amour de la vertu. Sans cela peut-être nous n'aurions jamais eu que des vertus fauſſes & inutiles à notre ſalut : la maladie en a fait l'épreuve, & elle les a perfectionnées.

Pſal. 102. v. 14.

II. Il y a deux choſes, dit S. Grégoire le Grand, qui contribuent ſingulierement à éprouver la vertu des Chrétiens, & à les y affermir : les tentations du péché, & les ſouffrances de cette vie. Quand les vices nous tentent, & que nous réſiſtons conſtamment à leurs attaques, ils nous rendent humbles dans nos victoires mêmes ; & lorſque les maux nous aſſiegent, ils déracinent de notre cœur l'attachement que nous avons à tout ce qui eſt capable de flatter nos paſſions. Quand les vices nous ſollicitent de céder à leurs attraits ſéduiſans, Dieu nous empêche par ces fâcheuſes tentations, de nous élever au-deſſus de nous-mêmes, en nous découvrant le fond de notre miſere & de notre corruption, qui eſt le triſte apanage de notre nature, & dont nous ne pouvons arrêter les ſuites funeſtes que par les ſecours que la grace nous communique : mais quand les maladies nous ſaiſiſſent, elles nous empêchent de rien ſouhaiter au-dedans, & de rien entreprendre au-dehors qui puiſſe nous corrompre, à la vûe des dangers où elles nous expoſent, de voir peut-être bientôt tomber en pourriture, cette maſſe de chair pour laquelle nous avons de ſi indignes complaiſances.

Lorſque nous ſommes fideles à ces épreuves, non-ſeulement les vices diſparoiſſent bientôt, mais les foibleſſes humaines perdent beaucoup de l'empire qu'elles ont ſur nous, & nous

courons plus rapidement dans la route des vertus. Nous devenons humbles, dociles, détachés du monde, ennemis de ſes maximes, charitables & patiens ; & quand nous tenons ferme contre les impatiences & les murmures dans la maladie, nous acquérons plus de mérite, dit S. Bonaventure, que ſi nous nous appliquions avec un ſoin extraordinaire à la pratique de toutes les bonnes œuvres : *Majoris meriti eſt adverſa tolerare patienter, quàm bonis operibus inſudare.*

S. Bonav. Epiſt. 2. de grad. virt.

XXXII. EXHORTATION.

Conduite qu'on doit obſerver dans la maladie, afin qu'elle devienne utile aux malades.

QUOIQUE, ſelon S. Bernard, il n'y ait rien de plus précieux que le tems, & qu'il ſoit du devoir d'un Chrétien d'en faire toujours un bon uſage, tous les momens doivent être exactement ménagés, & mis à profit quand on eſt malade. Il faut avoir attention à tout, afin que tout puiſſe contribuer à remplir les deſſeins que Dieu a ſur nous, en nous réduiſant dans l'état de la maladie.

Quoique la patience ſoit la principale vertu des malades, elle peut encore avoir pour compagnes certaines autres bonnes œuvres qui ne contribuent pas peu à augmenter leurs mérites. Lorſque leurs douleurs ſont modérées, & que leur eſprit eſt libre & tranquille, ils ont des intervalles qu'ils peuvent employer à la priere, & s'ils ne ſont pas en état de prier long-tems, ils le peuvent faire plus ſouvent, quand ils ont un peu de zele pour leur ſalut. Il leur eſt facile d'élever de tems en tems leur eſprit vers Dieu, & de tâcher de s'unir à lui par les affections du cœur ; & toutes les parties de leur corps qui ſont plongées dans la douleur, peuvent être autant de bouches qui prient & qui implorent de ſa bonté, les ſecours ſpirituels dont ils ont beſoin pour faire un ſaint uſage de leurs maladies.

Moïſe ſe trouvant un jour dans une eſpece d'impuiſſance d'offrir ſes prieres à Dieu, ſuivant ſa coutume, parce qu'il étoit accablé ſous le poids de la douleur & de l'affliction, entendit une voix qui lui dit : Pourquoi cries-tu vers moi ? *Quid clamas ad me* ? Ce qui nous marque que la ſouffrance eſt une eſpece de priere qui plaît infiniment à Dieu quand elle lui eſt offerte ; qu'il regarde bien plus la diſpoſition de l'eſprit, & la préparation du cœu

Exod. 14. v. 15.

Pſal. 9. v. 38.

comme parle le Prophete, que les pratiques extérieures ; qu'il eſt beaucoup plus attentif aux prieres courtes quand elles ſont ferventes, qu'à celles qui ſont plus longues, lorſqu'elles ſont tiedes & languiſſantes ; & que la priere du cœur eſt beaucoup plus perçante que celle qui part ſeulement des levres.

L'Ecriture ne nous marque point que Moïſe ait parlé à Dieu à l'occaſion des murmures & des plaintes que les Iſraëlites firent contre lui, lorſqu'alarmés & pleins de frayeur de ſe voir pourſuivis par les Egyptiens, ayant à leur tête Pharaon avec toute ſon armée qui marchoit ſur leurs traces, & qui étoit déja proche, ils crierent au Seigneur, & dirent à Moïſe : Quel deſſein aviez-vous en nous retirant de l'Egypte ? Ne valoit-il pas beaucoup mieux que nous fuſſions les eſclaves des Egyptiens, que de venir mourir dans ce déſert ? Mais ſi Moïſe ne parla point à Dieu, & ſi ſa bouche demeura muette, dit S. Ambroiſe, ſon cœur parloit & prioit.

Exod. c. 14. v. 11. & ſuiv.

Amb. ſerm. in Pſal. 118.

C'eſt ainſi que les malades doivent prier dans leurs plus grandes douleurs. Ils peuvent ſouvent répéter ces paroles du Roi Ezéchias : Seigneur, le mal m'accable, répondez pour moi : *Domine, vim patior, reſponde pro me* ; ou

Iſaïæ 38. v. 14.

bien celles du Prophete : Mon cœur eſt préparé, ô mon Dieu ! mon cœur eſt préparé : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* ; il eſt préparé à recevoir également les biens & les maux qu'il vous plaira m'envoyer, & à publier vos louanges dans les divers événemens de ma vie.

Pſal. 56. v. 8.

Le tems de la maladie a des pratiques de piété qui lui ſont propres. Elles n'ont pas la même étendue & la diverſité que peuvent avoir celles des perſonnes qui ſont en ſanté, mais elles n'en ont pas moins de mérite. On peut dire même qu'elles peuvent ſouvent en avoir davantage, parce que l'amour-propre, le caprice ou l'habitude n'y ont point de part, & n'y ſauroient répandre leur venin. Le malade ne peut avoir que Dieu en vûe quand il lui offre ce qu'il ſouffre ; quand il le prie ; quand il lui demande le détachement du monde, & l'accompliſſement de ſa ſainte volonté. Cependant tout cela eſt facile à pratiquer à une ame fidelle & zélée qui veut plaire au Seigneur & travailler à ſon ſalut. Lorſqu'on s'eſt conduit de la ſorte durant le cours d'une maladie, on a rempli les deſſeins de Dieu, & les jours qu'on a paſſés dans les ſouffrances, ſe trouvent pleins & heureux :

Pſal. 72. v. 10. *Dies pleni invenientur in eis.* C'eſt l'expreſſion du Prophete.

C'eſt l'uſage, M. que vous avez tâché de faire de la vôtre, avec le ſecours qu'il vous a accordé par ſa miſéricorde, & par ce bon uſage, ces jours de douleur ont été pour vous des jours de ſanctification : *Dies ſalutis*, comme parle l'Apôtre. Ne vous rallentiſſez point dans ces ſaints exercices ; accompagnez-les toujours d'une nouvelle ferveur afin que vous donniez à Dieu des marques continuelles de votre amour & de votre ſoumiſſion aux ordres de ſa divine providence.

2. Cor. 6. v. 2.

XXXIII. EXHORTATION.

Sur le rétabliſſement de la ſanté d'un malade. Sa guériſon ne doit point lui faire perdre de vûe la mort. Exemples de pluſieurs grands Perſonnages ſur ce ſujet. Précautions néceſſaires après être rentré dans le commerce du monde

I. VOUS me paroiſſez aujourd'hui, M. dans une ſituation bien différente de celle dans laquelle vous avez été juſqu'à préſent. Votre fiévre a quitté priſe, & il n'y a point d'apparence qu'elle ait aucun retour. Vos douleurs ſont entierement appaiſées ; vous paſſez les nuits tranquilles, & il ne reſte

plus que des forces à réparer. Dieu a voulu vous éprouver par cette maladie ; & vous pouvez dire, à l'exemple du Prophete Roi : Le Seigneur m'a châtié pour me corriger, mais il ne m'a pas livré à la mort : *Caſtigans caſtigavit me Dominus, & morti non tradidit me.* C'eſt une grace ſinguliere qu'il nous fait, lorſque nous ayant conduits preſque juſques aux portes du tombeau, il nous en retire avec de grands ſentimens de pénitence.

Pſal. 117. v. 18.

Mais, aprés nous avoir fait voir l'éternité de fort près, nous avoir découvert le néant de ce monde, dont nous étions en danger de ſortir, ſa volonté eſt, en nous y faiſant rentrer, que nous n'y attachions plus notre cœur, & que nous nous préparions à une autre vie qui doit être éternelle.

Vous devez répondre plus que jamais à ſes deſſeins ſur vous, & faire enſorte que le rétabliſſement de votre ſanté, contribue de plus en plus à rendre votre conduite encore beaucoup plus exacte & plus reguliere. Elle devient précieuſe cette ſanté réparée, dès qu'elle n'eſt plus employée qu'à nous rendre meilleurs, & qu'elle nous excite à embraſſer avec plus de courage & d'ardeur la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

II. Un malade échappé aux périls qui le menaçoient, doit se persuader qu'il tient la vie beaucoup plus de la libéralité de Dieu, que du secours des Médecins & des remedes, & que par ce nouveau don qu'il lui en fait, il s'acquiert un nouveau droit sur elle : qu'elle est toujours entre ses mains ; & qu'encore qu'il lui en laisse l'usage pour un tems, le moment viendra dans lequel il l'en dépouillera pour toujours. La mort qui n'a fait jusqu'alors que le menacer, en fera sa conquête, & elle réduira son corps en poussiere, après l'avoir fait servir de pâture aux vers dans le tombeau. Les maladies sont ordinairement ses avant-courieres : mais elle n'est pas toujours précédée de messagers qui avertissent de ses approches. Elle vient quelquefois d'un pas si rapide, qu'elle renverse dans un instant les hommes les plus robustes, sans que rien puisse l'arrêter dans sa course, ni faire obstacle à ses ravages.

Alors il n'est plus tems de penser à se préparer à sa venue ; il falloit être prêt. Cette surprise est sans remede & sans ressource. Le Sauveur du monde nous en avertit dans son Evangile, quand il dit : Veillez, parce que vous ne sçavez ni l'heure ni le jour : *Vigilate, quia nescitis diem, neque horam.*

Matth. 25. v. 13.

C'est à quoi vous vous êtes appliqué, M. pendant le cours de votre maladie, dans laquelle la mort vous a quelquefois menacé. Mais quoiqu'elle paroisse présentement éloignée pour un tems, elle n'a point perdu ses droits sur vous. Son moment viendra ; moment qui vous est inconnu : & ce sera peut-être lorsque vous vous y attendrez le moins, & que vous y serez le moins préparé. Il est important pour vous de ne point trop la perdre de vûe, & d'y penser souvent, afin de vous familiariser avec elle. Ce sera par ce moyen que vous éviterez ses surprises, & que ses approches ne produiront point en vous ces tristes alarmes, qui troublent l'esprit d'un grand nombre de malades, & qui les précipitent encore plus rapidement dans le tombeau qu'ils voudroient éviter.

Les Saints ont regardé la mort comme leurs cheres délices ; mais les pécheurs doivent trembler en pensant à elle pendant qu'ils continuent à vivre dans le désordre. Nous devons tous l'appréhender, tandis que nous passons notre vie d'une maniere si peu réglée & si peu chrétienne, & que nous reculons, au lieu d'avancer dans les routes de la vertu.

Quand on se représente souvent l'i-

dée de la mort, on peut dire qu'il eſt preſque impoſſible de ne pas réformer ſa conduite, & de retomber avec la même facilité dans les excès où s'abandonnent les mondains qui en éloignent le ſouvenir. L'appréhenſion où l'on eſt de mourir, fait qu'on s'applique à bien vivre, & le danger d'être ſurpris dans l'état du péché, & de paroître dans ce moment fatal devant le trône redoutable de la juſtice divine, chargé de crimes & de déſordres, fait que l'on prend plus de ſoin d'éviter les occaſions d'y ſuccomber, & qu'on a ſouvent recours au remede ſalutaire de la pénitence.

Plutarc. in convivis Sapientum.

Il n'eſt pas juſques aux plus barbares; qui n'ayent reconnu l'utilité de la penſée de la mort. Nous liſons dans Plutarque, que le premier mets que les Egyptiens avoient accoutumé de ſervir ſur la table dans les feſtins les plus magnifiques qu'ils faiſoient en public, étoit l'image de la mort; & par-là les conviés étoient avertis de ſe modérer dans leurs plaiſirs, & de ſe ſouvenir qu'ils ſeroient un jour ſemblables à ce ſquelette affreux qui étoit expoſé à leurs yeux.

L'Empereur Maximilien I. croyoit cette penſée ſi utile, & même ſi néceſſaire, que trois ans avant ſa mort, il

fit faire un cercueil de bois de chêne; & il commanda qu'on le mît dans un chariot de bagage, pour le ſuivre dans tous ſes voyages. Le deſſein de ce grand Prince, étoit d'avoir toujours ſon tombeau devant ſes yeux, afin qu'il le fît ſouvenir continuellement de la mort. Il ſe diſoit ſouvent à lui-même: Maximilien, penſes à la mort; elle ne tardera pas long-tems à venir; & quand elle viendra, elle te ravira tout ce que tu poſſedes en ce monde. La mort dont il s'étoit rendu la penſée ſi familiere, ne l'étonna point lorſqu'elle ſe préſenta devant lui, parce qu'il s'y étoit préparé de longue main, & elle fut digne de la vie qu'il avoit menée.

Livre 14. chap. 6.

Le Cardinal Palavicin rapporte dans ſon hiſtoire du Concile de Trente, que Charles-Quint, après s'être volontairement démis de l'Empire, pour ſe retirer dans la ſolitude, & ne plus s'occuper que de ſon ſalut, voulut qu'on lui fît ſes obſeques de ſon vivant, afin d'y aſſiſter lui-même avec tous ſes domeſtiques. Dans ce deſſein il ordonna qu'on dreſsât au milieu du chœur du Monaſtére de ſaint Juſte, où il faiſoit ſa réſidence, un tombeau environné d'un grand nombre de cierge. Tout y étoit tendu de noir. Les cloches ſonnerent comme pour un mort; & quand

tout eut été ainſi préparé, Charles-Quint vint à l'Egliſe, couvert d'un long manteau noir, ſuivi de toute ſa maiſon en habits de deuil. On y chanta l'Office des Morts ; & après que la Meſſe fut célébrée, il s'étendit par terre, le viſage couvert de ſon grand manteau de deuil, & on fit ſur lui les prieres pour le repos de ſon ame. Cet Hiſtorien ajoute, que cette cérémonie funebre frappa ſi vivement tous ſes domeſtiques & les aſſiſtans, qu'on n'entendit de toutes parts que des ſanglots & des gémiſſemens, chacun verſant des larmes en abondance.

C'eſt ainſi que ce grand Empereur, qui avoit rempli le monde de ſes actions héroïques, n'étant encore âgé que de cinquante-ſix ans, voulut ſe diſpoſer à la mort, & ſe mettre en état de paroître devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, où les Empereurs & les Rois ne ſeront pas plus épargnés que les moindres de leurs ſujets. Cette précaution extraordinaire & nouvelle, lui procura des avantages conſidérables, puiſqu'il mourut peu de jours après, tenant le Crucifix à la main. Il n'ignoroit pas que l'âge trompe une infinité de perſonnes qui penſent être bien éloignées de la mort, quoiqu'elle ſoit très-prochaine ; l'expérience lui ayant fait

fait voir plus d'une fois que les hommes les plus forts & les plus vigoureux étoient ſouvent ſurpris par des accidens imprévûs, qui les renverſoient dans un moment ; & qu'ainſi ni la jeuneſſe, ni la force du tempérament ne pouvoient ſervir de rempart pour ſe défendre contre ſes approches.

Le bienheureux Céſar de Bus l'avoit toujours préſente à ſon eſprit, & il ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans s'y préparer, comme ſi chaque jour eût dû être le dernier de ſa vie. En ſe couchant il mettoit au chevet de ſon lit un Bénitier avec un aſperſoir ſur une eſcabelle ; & ſur une autre à ſes pieds, une lampe allumée. Il s'enveloppoit enſuite dans ſa couverture comme dans un ſuaire ; & tenant ſon Crucifix à la main, comme s'il eût été prêt d'expirer, il récitoit les prieres des Agoniſans, & faiſoit tous les actes que les bons Chrétiens font aux derniers momens de leur vie. Il s'endormoit dans cette penſée ; & lorſqu'il s'éveilloit, il prenoit ſon réveil pour un retour à la vie, & proteſtoit à Dieu qu'il vouloit profiter de la grace qu'il lui faiſoit, de lui donner encore quelque-tems pour faire pénitence. C'étoit mourir tous les jours aux yeux de Dieu,

afin d'apprendre à bien mourir une seule fois.

En suivant de semblables exemples, M. on peut se procurer, avec la grace de Dieu, une pareille mort; & rien ne peut contribuer plus efficacement à nous la rendre précieuse, que de nous en occuper souvent, & d'en faire le sujet ordinaire de nos plus sérieuses réflexions, soit dans la santé, soit dans les maladies.

Vous devez appréhender que ces idées de la mort ne s'effacent de votre esprit, dès que vous serez rentré dans le commerce du monde; & qu'en y respirant un air corrompu, vous ne vous ressentiez encore de sa malignité. Vous pourrez y trouver les mêmes périls & les mêmes écueils; & si vous vous exposez sans ménagement & sans précaution aux mêmes occasions qui vous ont peut-être été souvent funestes, vous y ferez de nouvelles épreuves de votre foiblesse. Défiez-vous de vous-même & de vos passions, qui peuvent encore vous séduire : craignez que Dieu ne se lasse de vos infidélités; & qu'après vous avoir épargné dans le tems, il ne se venge de vous comme d'un sujet ingrat & rebelle pendant l'éternité. Profitez du tems de sa miséricorde, afin que vous ne tombiez pas entre les mains

de sa justice. Vous devez employer ce tems, qui est si précieux, à faire pénitence, & ne le pas laisser couler inutilement, de peur, dit saint Augustin, qu'il ne revienne plus : *Magnum misericordiæ tempus, non transeat, fratres, non nos transeat.* Voyez ce que Dieu fait à notre égard pour nous faciliter le salut. » Il appelle ceux qui se sont » éloignés de lui, dit ce saint Docteur; il remet les péchés à ceux qui » se sont convertis; il supporte les pécheurs avec patience jusqu'au moment de leur conversion; & dès » qu'ils ont embrassé ce parti, non-» seulement il oublie leurs iniquités » passées, mais il leur promet encore » des récompenses pour l'avenir. Il » exhorte les lâches; il console les » malheureux; il instruit ceux qui » sont attentifs à ses leçons; il vient » au secours de ceux qui combattent; » il n'abandonne aucun de ceux qui » ont recours à lui, & il leur met » entre les mains de quoi lui offrir » des sacrifices propres à l'appaiser. » Voilà, selon S. Augustin, ce que Dieu fait pour nous, & ce qu'il a fait souvent pour vous, afin de vous attirer à lui.

S August. in Psal. 32. Conc. 3.

Ibid.

Que si par le passé vous n'avez pas répondu assez fidélement à ses bontés,

du moins ne soyez pas insensible à la nouvelle grace qu'il vous accorde, en vous rendant la santé qu'il vous avoit ôtée. Soyez continuellement dans la crainte de l'offenser, & vivez dans une grande humilité, & une profonde reconnoissance envers lui. Persuadez-vous que J. C vous adresse les mêmes paroles qu'il dit autrefois au paralytique de l'Evangile : Vous voyez que vous êtes guéri ; ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pis : *Ecce sanus factus es : jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* Prenez la résolution de ne faire servir désormais votre santé que pour glorifier Dieu, & vous consacrer plus que jamais à son service.

Joun. cap. 1. v. 14.

» Faites en sorte, disoit autrefois Salvien Evêque de Marseille, que la » maladie dont le Seigneur vous afflige maintenant, contribue à vous affermir dorénavant dans l'amour » de la vertu. Ménagez la santé dont » vous allez apparemment bientôt » jouir (votre chair étant maintenant » domptée) de maniere que votre corps » ayant repris ses premieres forces, » vous puissiez les conserver sans exposer votre ame à de nouvelles infirmités ; & qu'ainsi votre guérison » ne favorise point les tentations, & » ne donne plus d'occasion à de nouvelles révoltes. » *Ægrotasti hactenus, ad virtutem spiritus confirmandam ; serva forsitan sanitatem nunc adipiscendam carne superatâ, ut post hanc redditam corpori incolumitatem, sine ullâ animæ infirmitate possideas, & ita caro valere incipiat, ut jam tentatio non resurgat.*

Salvian. Epist. ad Cetturam soror.

Quand vous serez rentré dans le commerce de la vie civile, conduisez-vous-y avec une très-grande circonspection. Comme vous avez des devoirs à remplir dans l'état où Dieu vous a mis, ne les négligez point ; mais sur-tout ayez soin de vous acquitter des obligations que la religion vous impose. Préférez Dieu & votre salut à tout le reste, ayant toujours présentes à votre esprit ces paroles de Jesus-Christ : Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame ? & par quel échange pourra-t-il la racheter après l'avoir perdue ? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ? aut quam dabit homo commutationem pro animâ suâ ?*

Matth. 16. v. 26.

Ne vous laissez point séduire par les attraits flatteurs de la volupté, par les appétits de la cupidité, ni par l'amour excessif des commodités de la vie. Ne perdez jamais de vue cet avis de l'Apôtre : » Voici, mes Freres, ce que

1. Cor. 7. v. 29. 30. 31.

» j'ai à vous dire : Le tems eſt court ; » & ainſi que ceux qui ont des femmes, ſoient comme n'en ayant pas ; » & ceux qui pleurent, comme ne » pleurant point ; ceux qui ſe réjouiſſent, comme ne ſe réjouiſſant point ; » ceux qui achetent, comme ne poſſédant point ; & enfin ceux qui uſent » de ce monde, comme n'en uſant » point ; car la figure de ce monde » paſſe. » Soyez toujours préparé à le quitter quand le Seigneur voudra vous en retirer ; & afin de pouvoir l'abandonner ſans peine, n'y attachez point votre cœur. Soyez-y comme un voyageur qui ne fait que paſſer, & ayez toujours l'éternité en vue, puiſque chaque pas vous y conduit. Travaillez à acquérir des tréſors de mérites par vos vertus, pendant le peu de ſéjour que vous avez à faire ſur la terre, puiſque vous ne pourrez recueillir à la mort que ce que vous aurez ſemé pendant la vie : *Quæ ſeminaverit homo, hæc & metet.* Ecoutez attentivement la voix de Dieu, lorſqu'elle ſe fera entendre à votre cœur, & ne mépriſez point les reproches que votre conſcience pourra vous faire, ſi votre zele vient à ſe ralentir ou à s'éteindre. C'eſt ainſi, M. que vous fournirez ſaintement votre carriere, & que vous parviendrez à une mort chrétienne.

Galat. 6. v. 8.

XXXIV. EXHORTATION.

Sur la rechute du malade, lorſqu'elle eſt accompagnée de danger.

J'AVOIS interrompu mes viſites, M. parce que je vous avois cru rétabli & dans une ſanté parfaite ; mais je viens d'apprendre votre rechute avec une extrême ſurpriſe. Nous devons bénir Dieu de tout, & nous abandonner entiérement à lui, puiſqu'il eſt l'arbitre ſouverain de la ſanté & de la maladie, de la vie & de la mort. Nous devons nous regarder entre ſes mains comme un vaſe d'argile dans celles du potier qui l'a formé, qui peut le briſer, ou le conſerver comme il lui plaît. Dieu en uſe de même à notre égard. Sa ſeule volonté eſt la regle de ſes deſſeins ; & le ſeul parti que nous avons à prendre dans la conduite qu'il tient à notre égard, eſt celui de nous y ſoumettre avenglément.

1. Reg. 2. v. 6.

Comme on ne peut découvrir avec certitude quel pourra être l'événement de cette rechûte, auſſi ne peut-on vous rien dire qui ſoit capable de vous raſſurer abſolument. Tout y paroît encore équivoque & douteux. Quoique votre fievre ſoit conſidérable aujourd'hui, peut-être ne le ſera-t-elle pas demain.

Il eſt de votre prudence, M. de prévenir le danger, afin de ne pas vous expoſer à quelque ſurpriſe. Il y a déja du tems que vous vous occupez de votre ſalut. Votre derniere maladie vous y a fait faire une attention ſinguliere; mais il faut préſentement y donner vos ſoins plus que jamais, afin de ne rien hazarder, parce que quelquefois le terme des maladies eſt beaucoup plus court que les Médecins & les malades ne l'avoient prévu. On ne riſque rien en prenant des précautions dans les affaires importantes; mais on hazarde beaucoup quand on les néglige. Elles ne ſont point à négliger dans les grandes maladies; & bien-loin d'expoſer au danger, elles contribuent ſouvent à le faire éviter quand on l'apperçoit. La tranquillité de l'eſprit qu'elles procurent, le repos de la conſcience juſtement effrayée pendant que ces précautions ne ſont pas encore miſes en œuvre, ſont des moyens favorables au rétabliſſement de la ſanté. Mais ſi le Seigneur en avoit décidé autrement, & que la maladie dût conduire à la mort, il eſt du devoir d'un Chrétien de ne pas attendre à l'extrêmité à donner ordre aux affaires du ſalut, de peur de s'y prendre trop tard. Par-là on ſe diſpoſe à mourir chrétiennement, &

on ſe met en état de pouvoir entrer dans le Ciel en ſortant de ce monde.

Comme les meſures que vous prendrez pour aſſurer votre unique néceſſaire, ſeront beaucoup plus agréables à Dieu, & plus méritoires, commencez dès aujourd'hui, & dès ce moment même à vous tourner entiérement vers lui; abandonnez-vous à ſa divine conduite; regardez-vous comme une victime qui doit être immolée à ſa juſtice; renoncez à votre volonté propre, afin de vous conformer en toutes choſes à la ſienne; enſorte que s'il lui plaiſoit de vous préſenter la vie d'une main, & la mort de l'autre, & qu'il vous en laiſsât le choix, vous ſoyez dans la même diſpoſition où ſe trouva ſainte Gertrude, laquelle dit à Jeſus-Chriſt qui lui préſentoit la ſanté de la main droite, & la maladie de l'autre: Seigneur, je deſire de tout mon cœur que vous n'ayez aucun égard à mes ſouhaits, mais que vous accompliſſiez en tout ce qui me regarde, votre très-louable & très-agréable volonté: *Ecce nunc Domine, toto corde deſidero, ut non meam reſpicias voluntatem, ſed tuam in omnibus circa me laudatiſſimam placentiam perficias.* *Inſinuat. S. Gertr. lib. 2. c. 54.*

Tel doit être votre langage, M. à l'égard de l'événement de votre mala-

die. La guériſon eſt pour nous un châtiment de Dieu, ſi elle ne nous trouve dans une réſolution ferme & ſincere d'employer notre ſanté à ſa plus grande gloire, & à notre ſanctification. Quand ces réſolutions ne ſont priſes que dans l'état de la maladie, & en vue du danger qui menace, il eſt aſſez rare qu'elles ſe ſoutiennent long-tems après le rétabliſſement de la ſanté. Si Dieu veut vous laiſſer encore quelque-tems ſur la terre pour le glorifier par vos vertus, vous devez accepter la vie pour répondre fidélement aux deſſeins qu'il a ſur vous. Mais ſi au contraire, il juge qu'il ſoit plus expédient pour vous de mourir que de vivre, vous devez accepter la mort pour obéir à ſes ordres; reconnoiſſant qu'il eſt très-juſte qu'il diſpoſe de votre vie ſelon ſon bon plaiſir, puiſque c'eſt de ſa pure bonté que vous la tenez.

En effet, que gagnerions-nous d'avoir d'autres ſentimens? Si Dieu veut nous attirer à lui, ne ſeroit-ce pas en vain que nous entreprendrions de le fuir pour nous ſouſtraire à ſa dépendance, puiſque tous nos efforts ne ſauroient nous arrêter un ſeul moment ſur la terre au-delà du terme que ſa Providence nous a marqué? Il eſt le maître de notre vie; & quand il en décide

en Souverain ſans nous appeller à ſes conſeils, il uſe du droit qui lui appartient, & perſonne n'a celui de ſe plaindre. Il a déterminé le nombre de nos jours, & il a prévû tous les accidens qui doivent nous arriver; quelques remedes que les Médecins puiſſent mettre en uſage pour nous ſoulager dans nos maux, ou pour nous guérir, ils n'auront de force & de vertu qu'autant qu'il lui plaira de leur en donner, & rien ne ſe fera que par l'ordre de ſa Providence, qui fait tout ſervir à ſes deſſeins.

C'eſt ſur elle, M. que vous devez vous repoſer pour ce qui regarde l'effet des ſecours qu'on s'efforce de vous procurer afin de parvenir à votre guériſon. Il faut donc attendre avec ſoumiſſion & ſans inquiétude ce que Dieu en voudra ordonner. C'eſt à ſa ſeule libéralité que vous êtes redevable de la vie qu'il vous a prêtée juſqu'à préſent, & s'il lui plaiſoit d'en terminer le cours, il ne vous feroit point d'injuſtice, puiſqu'il ne reprendroit que ce qui lui appartient. Il ne vous ſerviroit de rien de lui demander un terme plus long, & de ne pas vous ſoumettre à l'arrêt de mort qu'il auroit prononcé contre vous, ſi le moment dans lequel il doit s'exécuter, étoit arrivé.

Si nous aimions Jesus-Christ autant que nous devons l'aimer, ayant l'option de mourir ou de vivre, nous ne balancerions pas un seul instant dans notre choix, en préférant la mort à la vie ; & bien-loin de nous affliger & de nous alarmer à ses approches, nous la recevrions avec joie.

Ce qui fait notre malheur au sujet de la mort, & qui nous en rend la seule pensée affreuse & amere, c'est que notre amour pour Dieu est languissant & presque éteint : nous sommes trop attachés à la terre, & le Ciel n'a rien moins dans notre cœur que le rang & la place qu'il devroit y occuper.

XXXV. EXHORTATION.

Pour soutenir un malade dans l'incertitude des événemens, & l'exciter à user de précautions.

Il y a des malades qui s'imaginent que c'est abréger leur vie que de leur parler de la mort ; ce qui est cause que quand ils sont attaqués d'une maladie dangereuse, & qui demande qu'on les invite à prendre quelques précautions pour n'être pas surpris, personne n'ose leur en parler, de peur de les effrayer. Souvent même on s'étudie à leur dissimuler le péril ; & on porte si loin

ces funestes ménagemens, que nous avons quelquefois la douleur de les voir expirer, dans le moment même que nous venons à leur secours, parce qu'on nous appelle trop tard, sans qu'on ait eu le courage de leur dire un seul mot pour les avertir de penser à leur salut, & de se munir des Sacremens. C'est ainsi que sur des assurances flatteuses on les endort d'un sommeil de mort, & qu'on les précipite dans les ténebres éternelles. Est-ce être ami d'un malade, que de le laisser ainsi tomber dans l'enfer, quand on peut aisément l'en garantir ? Non sans doute ; car il n'y eut jamais une plus grande cruauté.

En vous découvrant, M. le péril qu'on entrevoit dans votre maladie, mon dessein n'est pas de vous ôter l'espérance de votre guérison. Il n'y paroît encore rien qui doive vous alarmer, parce que les révolutions sont ordinaires dans les grandes maladies. Quelquefois elles menacent par le péril ; mais peu de tems après ce péril disparoît, & on se rassure. C'est la triste situation des malades partagés ordinairement, comme vous, dans ces occasions, entre la crainte & l'espérance. Persuadez-vous que Dieu veut se servir de cette conjoncture, pour vous obliger d'ouvrir les yeux sur votre

ame qui peut avoir de plus preſſans beſoins que votre corps. Pendant qu'on met en uſage les remedes les plus puiſſans pour guérir celui-ci, peut-être n'avez-vous pas encore aſſez penſé à donner quelque ſecours à celle-là. Vous avez compté ſur le rétabliſſement de votre ſanté, & vous avez négligé votre ame languiſſante & malade. Vous différeriez peut-être encore à travailler à votre ſalut, ſi Dieu n'uſoit de menaces par le danger où il vous expoſe depuis votre rechûte. C'eſt un avertiſſement ſalutaire dont vous devez profiter.

Le démon trompe ſouvent les malades, en leur perſuadant que leurs maladies ne vont point à la mort, & qu'ils ont plus de tems qu'il n'en faut pour mettre leur ſalut en aſſurance; & c'eſt par cet artifice qu'il les ſéduit, en leur faiſant différer juſqu'à l'extrêmité de la vie l'affaire la plus importante, qui eſt celle de l'éternité.

Mais de quoi eſt-on capable aux approches de la mort, où les obſtacles qu'il faudroit vaincre ſont ordinairement inſurmontables, parce qu'alors l'homme eſt preſqu'éteint par ſon extrême foibleſſe; que ſon eſprit n'eſt plus en état de s'appliquer & de ſe contraindre? Dieu ne nous a pas aſſigné

le tems de la mort pour faire pénitence; il ſe l'eſt réſervé pour nous juger. Il faut prendre ſes meſures de plus loin, & n'y épargner ni le tems ni le travail. Celui qui ne veut point penſer à ſon ſalut quand il le peut, eſt en danger de ne le pouvoir faire quand il le voudra. Quel étrange aveuglement, de ne négliger les précautions que dans ce qui regarde l'éternité, tandis qu'on eſt ſi empreſſé à y avoir recours dans les moindres affaires temporelles! d'appréhender les pertes & les maux les plus légers de cette vie, & de ne pas craindre la perte du Ciel & les tourmens de l'enfer! d'avoir un ſi grand attachement à cette vie, qui nous fuit & nous échappe malgré nous, & de fuir juſqu'à la penſée de la mort qui nous cherche, & que nous ne ſaurions éviter!

Je n'ai garde, M. de favoriſer une conduite ſi dangereuſe en vous diſſimulant votre état, de peur de vous expoſer à négliger les ſecours les plus eſſentiels. Ce ſeroit trahir mon miniſtere, & me rendre moi-même l'auteur, ou du moins le complice de votre perte éternelle, ſi la mort vous enlevoit au monde avant que d'avoir pris les précautions néceſſaires pour en bien ſortir. La funeſte complaiſance que j'au-

rois pour vous en craignant trop de mettre le trouble dans votre esprit, vous fourniroit contre moi la matiere d'un reproche terrible, dont rien ne seroit capable de me justifier devant le Seigneur. Je dois ménager votre foiblesse, mais plus encore votre salut; & mon devoir m'engage à vous parler de bonne foi, afin de pouvoir vous devenir utile. Si Dieu fait changer de face à votre maladie, & que le danger vienne à disparoître, comme je l'espere, je serai le premier à vous l'annoncer avec joie. Mais en attendant, allons au-devant des surprises, je vous en conjure, & sans négliger aucun des secours nécessaires à votre corps dans l'état où il est, disposez-vous à vous servir de ceux que la miséricorde divine a mis entre vos mains, afin de vous assurer une place dans le royaume céleste.

XXXVI. EXHORTATION.

Sur le même sujet.

Vous voyez, M. par votre propre expérience, ce que c'est que la vie, & combien peu on doit y mettre sa confiance, puisque nous sommes continuellement exposés au danger de la perdre; & qu'entre la santé la mieux

affermie, & la mort, il n'y a quelquefois qu'un très-petit intervalle. Nous vous croyions guéri parfaitement, & cependant nous avons la douleur de vous voir retombé dans une maladie qui paroît aussi considérable que la précédente. Elle peut n'avoir pas de suites fâcheuses; mais personne ne peut vous en donner des assurances. Les malades sont souvent flattés ou par des Médecins complaisans, ou par des amis ingénieux, qui s'étudient à déguiser le péril. Mais il est d'une dangereuse conséquence d'user de trop grands ménagemens, quand ils peuvent être funestes à un malade, & l'exposer à de redoutables surprises. Il s'agit de trop, quand il y va du salut & d'une éternité; parce que le mal qui peut en arriver, est sans ressource & sans remede. Regardez donc votre rechûte, M. avec une défiance chrétienne; & allez au-devant d'un événement, qui seroit terrible pour vous. Ayez recours aux précautions pour assurer votre sort, puisqu'il s'agit d'un malheur, ou d'un bonheur éternel.

Considérez votre maladie comme la veille de votre éternité; & dans cette pensée n'omettez rien de ce qui peut contribuer à vous préparer à ce grand jour, dans lequel vous serez cité de-

vant le tribunal du ſouverain Juge, pour entendre de ſa bouche le jugement qui doit décider de votre deſtinée pour toujours. Faites dès aujourd'hui ce que vous voudriez avoir fait dans ce redoutable moment auquel il vous faudra rendre compte de toute votre vie. Vos ſouffrances parleront pour vous, & elles vous fourniront un riche fonds de mérites, ſi la patience & l'amour en ont été les compagnes fidelles.

Hélas! M. que votre ſort ſeroit heureux, ſi la mort venoit à vous, lorſque vous ſerez réconcilié avec Dieu par la pénitence, muni de tous les ſecours de l'Egliſe, dans un détachement parfait de la vie, & dans une réſignation entiere à ſa ſainte volonté! Quelque affreuſe qu'elle paroiſſe en elle-même cette mort, elle n'auroit rien pour vous que de doux & de conſolant, dans l'eſpérance où vous ſeriez que votre ame ſeroit bientôt récompenſée d'une heureuſe immortalité.

Les amateurs du monde la regardent comme le plus terrible de tous les maux, parce qu'ils ne la conſiderent qu'avec les yeux de la chair, & ne font attention qu'au ravage qu'elle fait, en dépouillant les hommes de tout ce qu'ils poſſedent ſur la terre, pour livrer leurs corps à la corruption & aux vers dans le tombeau. Quand elle s'avance pour les arracher à ce qu'ils ont de plus cher ſur la terre, ils ſe troublent, ils frémiſſent, & ils tiennent le même langage qu'Agag Roi d'Amalec: Faut-il donc qu'une mort amere nous ſépare ainſi de tout ce que nous aimons: *Siccine ſeparat amara mors?* 1. Reg. 15. v. 32.

Les Chrétiens parfaits, qui ne l'enviſagent qu'avec les yeux de la foi, y découvrent au contraire de grands avantages. Comme ils ne voient rien dans le monde qui ſoit digne de leur eſtime, ils ne deſirent que Dieu ſeul, qui eſt le Dieu de leur cœur; & quand on les avertit que le moment approche dans lequel ils doivent finir cette vie mortelle, bien-loin de s'alarmer, ils ſe réjouiſſent, parce que leur rédemption & le commencement de leur bonheur éternel ne ſont pas éloignés. Ce fut dans ces ſentimens que le ſaint Pontife Ezéchias vit avec un courage extraordinaire la fin de ſa vie: *Spiritu magno vidit ultima*; & c'eſt dans ce point de vue que l'Apôtre & les Saints ont toujours regardé la mort. Ils s'y ſont diſpoſés en tout tems; & quand le moment eſt arrivé dans lequel ils alloient devenir ſa proie, ils ſont allés au-devant d'elle avec des tranſports de joie. Eccli. 48. v. 27.

Heureux celui qui a toujours devant les yeux l'heure de son départ, & qui s'y prépare tous les jours! Heureux celui qui ne s'occupe que des années éternelles, & qui s'applique sans cesse à se rendre tel qu'il desire que Dieu le trouve au moment de sa mort; qui ne sçachant ce qui lui est plus avantageux ou de vivre ou de mourir, remet sa vie & sa mort entre les mains de Dieu, pour en disposer selon son bon plaisir!

Nous pouvons tous être surpris, & nous voyons fréquemment des exemples funestes de morts subites & imprévûes. L'homme ignore sa fin, dit le Sage, *Nescit homo finem suam.* Tel n'est pas surpris du jour, qui est surpris de l'heure. Dieu veut que la fin de notre vie nous soit toujours cachée, afin que nous regardions chaque jour comme le dernier. Prenez garde à vous, dit Jesus-Christ dans l'Evangile; veillez & priez, parce que vous ne savez quand ce tems viendra : *Videte, vigilate & orare, nescitis enim quando tempus sit.* Nous devons veiller sur tous les jours, toutes les heures, & tous les momens, parce que la mort peut nous y surprendre. N'attendons pas qu'elle frappe à notre porte pour nous y préparer : c'est alors qu'il faut être prêt. Quand ceux

Eccl. 9. *v.* 22.

Marc. 13. *v.* 33.

dont la vie a été extrêmement déréglée, échappent des périls & des grandes maladies où les autres ont succombé & sont morts, ils doivent beaucoup plus craindre que le délai qui leur est accordé encore pour quelque-tems, ne leur devienne plus funeste que la mort même, s'ils ne réforment leur conduite, & s'ils se replongent dans les mêmes désordres.

La mort vient souvent plutôt que l'on ne pense. Il faut donc la prévenir, & se munir contre ses surprises. Peut-être, M. que votre rechûte est une tréve de peu de jours, que Dieu vous donne pour penser à votre salut. Le tems que vous y emploierez ne fera point d'obstacle au rétablissement de votre santé, si le Seigneur ne veut que vous menacer par cette maladie. Ajoutez à ce que vous avez déja semé, ce que vous voudrez recueillir à la mort. Différer jusqu'à l'extrémité de la vie à mettre ordre aux affaires de sa conscience, c'est une extrême témérité; c'est mépriser les avertissemens salutaires que Dieu nous donne en nous montrant le péril de loin, afin que nous travaillions à l'éviter. En prenant des sûretés, vous donnerez la paix à votre ame. Elle ne sauroit être tranquille au milieu des dangers où elle est exposée,

pendant que vous négligerez les précautions essentielles d'où dépend son bonheur éternel.

Faites, M. de sérieuses réflexions sur ce que je viens de vous dire. Les momens doivent vous être précieux. Mettez tout entre les mains de Dieu; & après avoir donné ordre à l'affaire importante de votre salut, attendez avec une résignation parfaite à sa sainte volonté, l'événement de votre maladie.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

Pour disposer un Malade en danger de mort, à recevoir les Sacremens.

PREMIERE EXHORTATION.

Pour exciter un Malade à se confesser, particuliérement quand il a vécu dans le désordre, ou qu'il a négligé son salut.

COMME le salut est notre principale affaire, où il s'agit de tout pour nous, & que toutes les autres ne sont rien en comparaison de celle-là, il n'y a point de précautions auxquelles nous ne devions avoir recours pour la faire réussir, parce que le mauvais succès en est irréparable, & que la risquer tant soit peu, c'est s'exposer à tout perdre. La prudence veut donc que nous nous y appliquions sans délai, de peur de nous y prendre trop tard.

Il y a une nuit funeste dont nous me-

nace le Fils de Dieu, dans laquelle perfonne ne pourra plus travailler : *Venit nox, quando nemo poteſt operari*; & cette nuit affreuſe & redoutable, diſent les Interpretes, commence à l'inſtant de la mort ; car alors les vertus, les Sacremens, les bonnes œuvres ne ſeront plus de ſaiſon, le tems de les pratiquer s'étant écoulé. Cette vie eſt deſtinée à faire le bien, & le ſaint Eſprit dans l'Eccléſiaſte, nous invite à exécuter promptement tout ce que notre main peut faire, parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni ſageſſe, ni ſcience dans le tombeau où nous courons : *Quodcumque facere poteſt manus tua, inſtanter operare : quia nec opus, nec ſapientia, nec ſcientia erunt apud inferos quò tu properas.*

Joan. 9. v. 4.

Eccleſ. 9. 10.

Cette nuit vient à grands pas, & quand elle ſera venue, il n'y aura plus rien à faire pour le ſalut : il ne nous reſtera que nos vertus ou nos péchés. Il ne ſera plus tems alors de commencer ſa pénitence, & de penſer à mettre ordre à ſa conſcience ; on en fera une éternelle, mais inutile dans les enfers. Hélas ! quel malheur de ſe laiſſer ſurprendre par cette nuit qui n'aura jamais de fin !

Dans cet inſtant fatal, nos biens, nos emplois, & tout ce qui nous attache au monde,

monde, périra pour nous, & paſſera en d'autres mains : l'amour, la haine, l'envie, & toutes les autres paſſions dont nous ſommes les malheureux eſclaves, périront auſſi avec nous. Nous n'aurons plus de part à ce ſiecle, ni à tout ce qui ſe paſſe ſous le ſoleil. Il n'y aura plus de reſſources pour le ſalut ; il falloit y avoir recours pendant qu'il étoit encore tems. Sage & prudent celui qui prévient cette nuit fatale par la pénitence, tandis qu'il eſt encore dans la voie de la miſéricorde, ſans attendre que le tems lui échappe, & qu'il n'y ait plus pour lui de retour vers Dieu, ni de moyen de fléchir ſa juſtice.

II. Voici, M. le jour du ſalut que ſa bonté vous ménage, pour vous réconcilier avec lui par le Sacrement de Pénitence. Vous devez craindre que ce jour ne paſſe, & qu'il n'y en ait plus pour vous aucun autre. Il eſt tems de vous réveiller de votre aſſoupiſſement. Quittons, dit l'Apôtre, les œuvres de ténebres, & revêtons-nous des armes de lumiere : *Hora eſt jam nos de ſomno ſurgere... abjiciamus ergo opera tenebrarum, & induamur arma lucis.* Tout eſt à craindre dans un plus grand retardement. Votre ame eſt peut-être beaucoup plus malade que votre corps ; &

Rom. 13. v. 11. & 12.

si votre mort étoit prochaine, en quel état iriez-vous paroître devant Dieu ? Vous appréhendez la mort corporelle, comme en effet elle est à craindre, quand on ne s'applique point à mener une vie chrétienne : mais combien plus doit-on redouter la mort dans le péché, puisque l'ame d'un pécheur qui sort de ce monde en cet état, dit saint Augustin, meurt à tous momens au milieu des flâmes éternelles, sans pourtant jamais cesser de souffrir & de vivre ? *Nulla quippe major & pejor est mors, quàm ubi non moritur mors. . . . Summa mors ejus est alienatio à vita Dei in æternitate supplicii.* Voudriez-vous, M. vous exposer au danger de mourir en réprouvé ?

S. August. de Civit. Dei, lib. 6. c. 12.

Vous devez aller au-devant du péril, vous mettre à couvert des surprises, ne pas attendre, pour vous munir des Sacremens, que tout soit désespéré pour votre vie. L'expérience nous montre tous les jours qu'on ne doit pas beaucoup s'appuyer sur ce qu'on fait dans les derniers momens, où l'esprit est souvent troublé, la raison offusquée, & le corps à demi-mort, en sorte qu'il n'y a presque plus de disposition dans un malade, pour pouvoir se servir utilement des secours qu'on lui présente.

Soyez, M. du moins aussi prudent

dans l'affaire de votre éternité, que vous avez tâché de l'être dans celles où il ne s'agissoit que de quelque avantage temporel. Nous sommes sages, dit S. Augustin, dans les choses temporelles ; ne soyons point des insensés dans celles qui intéressent essentiellement notre salut. Nous avons des yeux très-perçans pour tout ce qui a quelque rapport à la terre ; ne soyons point aveugles dans ce qui regarde le Ciel : *In rebus temporalibus sumus solones, in spiritualibus moriones ; in terrenis lynces, in cœlestibus talpæ.* Puisque vous avez différé jusqu'à présent à travailler efficacement à votre salut, commencez du moins dès aujourd'hui à y penser sérieusement.

S. August. lib. 11. de Genes. ad litt. c. 12.

Il s'agit de faire votre paix avec Dieu, & de vous préparer au compte que vous lui rendrez peut-être bientôt. Qu'il sera terrible ce compte, puisque tout y doit entrer ! l'emploi du tems, les biens acquis, les moyens dont on s'est servi pour les amasser, les œuvres, les pensées, les désirs, les paroles, en un mot tout le mal que nous aurons fait, & les vertus que nous aurons négligé de pratiquer : tout ce que Dieu a fait pour nous, & ce que nous aurons fait contre lui ; tout y sera examiné. Vous devez vous y appliquer avec soin, en vous

rendant compte à vous-même après un ſérieux examen. Il faut repaſſer ſur toutes vos voies, rechercher toutes vos foibleſſes, & fouiller dans les plis & replis de votre cœur, afin de vous mettre en état d'effacer tous vos péchés par une Confeſſion exacte qui ſoit accompagnée d'un amer repentir d'avoir offenſé Dieu. Cette Confeſſion pouvant être la derniere de votre vie, elle doit être la plus abondante en larmes, la plus ardente en amour, la plus profonde en humilité, & la plus univerſelle dans ſon intégrité : en ſorte qu'elle ſoit comme une réparation de tous les défauts où vous pourriez être tombé dans vos Confeſſions précédentes.

Un court eſpace de tems ne ſuffit pas M. pour faire de ſi grandes recherches. Hé ! combien n'auriez-vous point à craindre s'il vous en reſtoit encore peu à vivre ? Si vous étiez ſurpris par une mort plus prompte que vous ne penſez, quelle excuſe apporteriez-vous devant le tribunal du ſouverain Juge ? De quelles frayeurs ne ſeriez-vous point ſaiſi, ſi la mort venoit fondre rapidement ſur vous ? Quels reproches n'eſſuyeriez vous pas de votre propre conſcience, ſi vous n'en aviez point réparé les déſordres par la pénitence,

lorſque vous le pouviez aiſément? Quel avantage le démon n'auroit-il pas ſur vous, lorſqu'il vous mettroit devant les yeux tous les péchés dont vous ſeriez coupable, n'ayant pas voulu recourir au ſang de Jeſus-Chriſt qui les auroit effacés ? Si les plus juſtes ſont quelquefois expoſés à des épreuves terribles au moment de la mort, que ſera-ce des perſonnes impénitentes qui ſe trouveront alors ſans défenſe & ſans reſſource ?

Pour vous faire comprendre, M. combien ſont redoutables les combats qu'une ame a à ſoutenir contre le démon dans l'extrémité de la vie, trouvez bon que je vous rapporte un exemple qui eſt tiré des œuvres de ſaint Jean Climaque. Ce ſaint Solitaire fait un détail de ce qui ſe paſſa la veille de la mort de l'Abbé Etienne, qui avoit paſſé quarante ans dans la retraite, dans des jeûnes très-auſteres, & dans des exercices continuels de pénitence & de ſainteté. Ce ſaint Abbé, réduit aux approches de la mort, ſe ſentit tout d'un coup troublé & effrayé ; & après avoir regardé à droite & à gauche, il arrêta ſes yeux à un côté de ſon lit comme parlant à quelqu'un ; en ſorte que pluſieurs perſonnes qui furent préſentes à ce triſte ſpectacle,

entendoient distinctement ce que ce saint Abbé répondoit aux démons qui l'interrogeoient. Tantôt il leur disoit : ce que vous avancez contre moi est vrai ; mais pour expier ces foiblesses, je me suis condamné à un jeûne de quarante ans : *Ita sanè, sic revera est, sed pro hoc tot annis jejunavi.* D'autres fois il répliquoit : Ce que vous dites n'est point véritable, & c'est une imposture ; je n'ai point commis une telle faute : *Non certè, sed mentimini, hoc non feci.* D'autres fois il leur disoit : L'accusation que vous formez contre moi est vraie ; j'avoue que j'en suis coupable ; je n'ai rien à répondre aux reproches que vous me faites, & je n'ai sur cela à vous opposer que la miséricorde de Dieu, à laquelle je m'abandonne entiérement : *Ita sanè, & quidem ad hæc quid dicam non habeo. Ideo misericordia est.* Si un Solitaire, qui avoit mené durant tant d'années une vie si pénitente, a été exposé à une épreuve si terrible, que ne doivent point craindre les pécheurs impénitens dans les derniers momens de leur vie? Vous tremblez, M. à la vue de ce récit, & je tremble moi-même toutes les fois que j'y fais réflexion. Peut-on prendre trop de mesures, afin de n'être pas vaincu dans un combat si redoutable ?

S. Joan. Clim. grad. 7. de luctu.

II. EXHORTATION.

Sur le même sujet.

VOTRE état, M. étant toujours accompagné des mêmes incertitudes pour les événemens, vous vous trouvez toujours rempli des mêmes inquiétudes. Vous craignez la mort du corps que vous ne sauriez éviter : mais la mort éternelle de l'ame a infiniment plus de quoi nous faire trembler, & il n'est rien que nous ne devions mettre en usage pour vous en garantir. Nous n'avons qu'une vie à perdre, & une ame à sauver. Aurions-nous moins d'empressement pour procurer à celle-ci un repos, des consolations, & une félicité dont la durée doit être éternelle, que nous en faisons paroître, pour prolonger encore seulement durant quelques jours la vie de notre corps, qui doit nécessairement finir ? Comme je n'ai point de tels sentimens de vous, M. connoissant le prix de votre ame, & étant instruit de tout ce qu'il en a coûté à Jesus-Christ pour la racheter, je me persuade que vos plus grandes sollicitudes se tournent présentement vers elle, & que rien n'y sera négligé.

Il faut donc commencer à examiner

l'état de votre conscience, pour vous disposer à vous confesser comme il faut. Vous n'auriez pas dû attendre qu'on vous sollicitât & qu'on vous pressât de le faire. Pour accomplir cette action avec fruit, demandez au Saint-Esprit les lumieres nécessaires, afin de faire une recherche exacte de vos péchés, & les confesser tels que vous les avez commis. Priez-le qu'il vous en inspire toute l'horreur qu'ils méritent; qu'il vous ôte ce cœur de pierre, & qu'il vous donne un cœur contrit & humilié que Dieu ne mépriſe jamais. Commencez à soupirer pour le Ciel, dont l'entrée ne vous est point encore fermée, puisque la miséricorde divine vous présente les moyens nécessaires pour pouvoir y occuper une place avec les Bienheureux après votre mort. Fermez les yeux à ce monde séducteur, dont vous avez si long-tems suivi les maximes, & n'y pensez plus qu'avec horreur & en le détestant; que l'amour des biens temporels ne trouve plus de place dans votre cœur, puisque tôt ou tard la mort vous en dépouillera pour toujours: appliquez-vous uniquement à votre salut éternel.

Employez tous vos momens à implorer la miséricorde divine, & à fléchir la justice sévere de votre Juge. Humiliez-vous profondément aux pieds de sa Majesté: présentez-lui vos larmes & vos gémissemens, & priez-le qu'il ait pitié de vous. Si la mort est pour plusieurs le commencement d'une vie pleine de joies & de consolations, les momens qui la précédent sont remplis de périls & d'écueils. C'est le tems où le démon fait ses plus grands efforts pour surprendre ceux qui se trouvent dans cette triste situation, tantôt en alarmant leurs consciences timides & tremblantes dans la considération des jugemens de Dieu, & des désordres de leur vie; tantôt en les flattant d'un retour de santé, quoiqu'ils soient déja presque aux portes du tombeau; tantôt en leur faisant naître différens obstacles, afin de leur faire remettre la confession à un autre tems, les affermissant dans une fausse sécurité, pendant que tout est à craindre pour leur vie & pour leur salut.

C'est ainsi, M. que Dieu permet quelquefois que le pécheur soit non-seulement trompé, mais qu'il devienne encore industrieux à se tromper lui-même, en négligeant les précautions nécessaires pour n'être pas surpris, ou différant de se donner à Dieu, jusqu'à ce qu'il ne soit plus en état de se prêter au monde. Comme il ne s'est pres-

que jamais occupé pendant sa vie que de ses biens, ou de ses plaisirs, son esprit n'est presque rempli que du regret de les perdre aux approches de la mort. Sa foi est à demi-morte, ses pensées & les mouvemens de son cœur ne se tournent que foiblement & rarement vers Dieu. Mais par un châtiment terrible dont Dieu veut punir l'indifférence & le mépris qu'il a eu pour lui, il l'abandonne à mille réflexions inutiles, & il permet, dit un Pere, qu'après l'avoir presque toujours oublié pendant sa vie, il s'oublie encore lui-même à l'instant de sa mort. *Percutitur hac animadversione peccator, ut moriens obliviscatur sui qui dum viveret oblitus est Dei.*

Apud S. August. in append. de diverf. ser. 72. in festo Sanctor. Innocent.

Les exemples, M. en sont assez ordinaires, pour vous inspirer la crainte d'un pareil sort, & pour donner vos soins à l'éviter. C'est ce qui m'oblige de vous solliciter autant qu'il est en mon pouvoir, d'avoir compassion de votre ame, *Miserere animæ tuæ*, & de ne pas vous exposer à la laisser périr, ayant encore les moyens nécessaires pour la sauver. Ayez recours dès aujourd'hui au Sacrement de Pénitence, & craignez qu'un plus long retardement n'y apporte quelque obstacle insurmontable.

Eccli. 30. 24.

III. EXHORTATION.

Sur le même sujet.

Je me persuade, M. que vous faites ce qui convient dans la triste situation où vous êtes, pour mettre votre salut en assurance, & que vous ne voulez rien hazarder où il s'agit de tout pour pour vous. Ces momens sont précieux, & vous devez les mettre tous à profit, sans en négliger aucun.

Comme la Confession demande une entiere liberté d'esprit, n'attendez pas que la violence de votre maladie venant à croître, elle vous mette hors d'état d'y pouvoir donner une application suffisante. Rien autre chose que votre salut ne doit plus vous occuper désormais. Quand vous aurez pourvû à sa sûreté, en vous servant des secours que Jesus-Christ vous a procurés, vous ne serez plus livré à ces troubles cruels qui agitent ordinairement ceux dont la foi n'est point entiérement éteinte, & dont la conscience est encore toute en désordre. Souffrant beaucoup, vos maux vous tiendront lieu d'une partie des satisfactions qu'on seroit obligé de vous imposer, si vous étiez en santé, & ils abrégeront considérablement les

peines du Purgatoire, si le Seigneur veut vous retirer de ce monde. Vous rassûrerez votre famille déja assez effrayée par le péril qui vous environne, & vous me donnerez une très-grande consolation, en me mettant en état de vous servir de médiateur auprès de Dieu, & de vous réconcilier avec lui par l'absolution sacramentelle.

Mais, afin de vous disposer comme il faut à la Confession, examinez de quelle maniere vous vous êtes conduit dans celles que vous avez faites jusqu'à présent, & voyez si vous y avez observé les conditions essentielles pour les rendre valides : car s'il s'y étoit glissé quelque défaut considérable, il faudroit absolument le réparer par une Confession générale. Que cette entreprise ne vous décourage pas, supposé qu'elle soit nécessaire ; le Seigneur vous aidera, & de ma part je vous la faciliterai autant qu'il me sera possible : faites ce qui peut dépendre de vous, & je tâcherai avec la grace de Dieu de suppléer au reste. Que si toutes vos Confessions passées, ont été exactes, & que votre conscience ne vous reproche rien sur ce sujet, bornez-vous à l'examen des péchés que vous avez commis depuis votre derniere, faisant en même-tems un retour général sur tous les

péchés de votre vie passée ; non pour les examiner de nouveau, vous en étant déja exactement confessé, mais uniquement pour vous en humilier devant Dieu dans l'amertume de votre cœur, & les déteſter de plus en plus.

Priez le Seigneur qu'il vous donne présentement toute la pénétration dont vous avez besoin pour pouvoir fouiller dans tout ce qu'il y a de plus caché dans le fond de votre conscience, & que vous en puissiez faire un aveu sincere dans la Confession à laquelle vous vous disposez.

Je me persuade, M. que ce sont là vos dispositions & vos sentimens, & j'en bénis le Seigneur qui vous les a inspirés par sa grace. Imitez l'Enfant prodigue dans son retour, si vous avez eu le malheur d'en être une copie assez ressemblante dans son éloignement, par les déréglemens de votre conduite ; & dites à Dieu avec un cœur pénétré de la plus vive douleur : oui, mon Dieu, j'ai péché contre le Ciel & contre vous, je ne suis plus digne d'être appellé votre fils : *Peccavi in cœlum & coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus.* Luc. 15. v. 21. Mes crimes sont sans nombre. Toute ma vie n'a été qu'un tissu d'ingratitudes & de mépris pour votre loi & pour vos bienfaits ; à quoi devrois-je m'attendre,

sinon à un éternel abandon & à un châtiment proportionné à la multitude & à l'énormité de mes péchés, si vous n'avez égard qu'aux loix de votre justice ! Mais que ne peut point espérer d'un Pere si bon & si tendre un fils rebelle, à qui votre grace vient d'ouvrir les yeux, & dont elle a touché le cœur ? Je déteste, ô mon Dieu ! tous mes désordres, & je vous en demande très-humblement pardon. Vous fûtes ému de compassion du moment que vous apperçûtes l'Enfant prodigue; laissez-vous fléchir & attendrir par mes soupirs & par mes larmes.

Ces sentimens seront très-puissans, M. auprès de Dieu, s'ils sont aussi sinceres en vous qu'ils l'étoient dans cet Enfant prodigue, & ils vous serviront d'une très-sainte disposition pour votre Confession.

Retirez-vous pendant quelques momens dans le secret de votre cœur, afin de penser à l'état de votre conscience. Lorsque vous aurez fait votre examen, vous aurez soin de me faire avertir : & comme votre grande foiblesse ne vous permet pas de parler beaucoup, & de vous appliquer, je tâcherai de suppléer à votre impuissance.

IV. EXHORTATION.

Après la Confession d'un Malade.

REMERCIEZ maintenant le Seigneur de la grace qu'il vient de vous faire en vous pardonnant vos péchés. Le sang de ce divin Sauveur, dont votre ame vient d'être lavée, a désarmé le bras de Dieu, & arrêté la foudre qui vous menaçoit. Après tant de péchés commis & tant de dettes contractées, quelles doivent être les dispositions de votre cœur ? quelle horreur & quelle détestation ne devez-vous point en avoir ? combien vous faudroit-il pousser de soupirs & répandre de larmes pour les effacer, & pour marquer à Dieu la douleur que vous en ressentez ? Lui refuseriez-vous votre soumission & l'acceptation de vos souffrances, pour satisfaire à sa justice ? & n'est-il pas juste que vous fassiez suppléer à la pénitence que méritent vos péchés, du moins les maux nécessaires dont sa miséricorde vous afflige pour vous sauver ? Où en seriez-vous, si Dieu avoit usé de ses droits, & si la mort vous avoit surpris dans le tems que votre conscience étoit remplie de péchés & de miseres ? Votre sort seroit présentement

celui d'un réprouvé, dont l'enfer sera la demeure éternelle, les démons la compagnie, les flammes la nourriture, & le seul désespoir la consolation ? O la triste & affreuse récompense d'une vie sensuelle & criminelle ! ô aveuglement effroyable ! Comment vivre un seul instant dans un état qui expose à des suites si épouvantables ?

C'est pourtant celui dans lequel vous avez persévéré long-tems, & dont vous ne sortez que par une bonté particuliere que Dieu a pour vous. Ayez-en une éternelle reconnoissance ; & pour lui témoigner combien vous y êtes sensible, soyez fidele aux promesses que vous venez de lui faire, & ayez pour lui un parfait attachement jusqu'au dernier soupir de votre vie. Gémissez continuellement d'avoir vécu si peu chrétiennement ; ne vous plaignez plus de la violence de vos maux ; mais persuadez-vous au contraire que vous êtes trop épargné dans vos douleurs. Dites-lui que vous êtes résolu de souffrir constamment tout ce que votre maladie vous fera ressentir de plus dur & de plus pénible à la nature, vous estimant trop heureux, si par votre patience vous pouvez vous rendre digne de ses miséricordes éternelles.

Si après la Confession que vous venez

de faire, vous vous souvenez de quelque péché mortel que vous ayez oublié, ayez soin de vous en accuser ; mais ne vous troublez point. N'écoutez pas le démon qui voudroit charger votre esprit de scrupules & d'inquiétudes, pour vous ôter la paix de l'ame, & la confiance que vous devez avoir en la bonté de Dieu, qui ne vous jugera point sur l'infidélité de votre mémoire, mais sur la droiture & la sincérité de votre cœur. Fermez au démon la porte par où il voudroit entrer, pour mettre l'alarme dans votre conscience, & reposez-vous sur l'efficacité du Sacrement de pénitence.

V. EXHORTATION.

Pour disposer un malade à recevoir le saint Viatique.

APRÉS avoir fait votre paix avec Dieu par le Sacrement de Pénitence, il est à propos, M. que vous vous disposiez à recevoir le saint Viatique. Jesus-Christ lui-même veut être le sceau de votre réconciliation, en s'unissant intimément à vous par une Communion sainte. Etant au milieu de votre cœur comme sur un trône, il y versera abondamment ses graces, & vous serez beau-

coup plus en état de reſſentir les effets de ſa protection toute-puiſſante. Portant en vous la ſource de la vie, la mort, ſuppoſé qu'elle vienne, n'aura rien de formidable pour vous ; ſes frayeurs s'évanouiront, & Jeſus-Chriſt vous rendra invincible au milieu des combats que l'ennemi de votre ſalut voudroit vous livrer.

Et ſi ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es. *Pſal. 22. 4.*

Il eſt de votre intérêt, M. de vous munir de bonne heure de cet auguſte Sacrement, dont vous devez recevoir de ſi puiſſans ſecours. Votre zele & votre amour pour ce divin Sauveur, avec toutes les autres bonnes diſpoſitions que vous apporterez à cette Communion, ſeront la meſure de ſes largeſſes : trop d'indifférence, un amour languiſſant reſſerreroient ſon cœur, & feroient obſtacle à l'effuſion de ſes graces.

Préparez donc votre ame par vos vertus, à la viſite qu'il veut vous rendre. Elle a toujours fait l'empreſſement des plus ſaints perſonnages ; & leur deſir le plus ardent, lorſqu'ils ſe ſont vûs malades, a été celui de recevoir promptement le ſaint Viatique, afin de ne pas ſortir de ce monde, ſans être munis du Corps adorable de Jeſus-Chriſt.

Ç'a été dans tous les tems la pratique de l'Egliſe, de l'adminiſtrer aux

malades pour les préparer à la mort. Saint Jean Chryſoſtôme étant ſur le point de finir ſa carriere, & de rendre ſon ame à Dieu, ſe fit apporter le S. Sacrement ; & après l'avoir reçu, & en avoir rendu à Jeſus-Chriſt de très-humbles actions de graces, il fit ſur lui le ſigne de la croix, & il expira. Sainte Marie Egyptienne, ſi connue par les déréglemens de ſa jeuneſſe, mais ſi recommandable par la longueur & l'auſtérité de ſa vie pénitente, pria le ſaint Prêtre Zozime avec toute l'humilité & l'ardeur dont elle étoit capable, d'avoir la charité de lui apporter la ſainte Communion dans un certain tems qu'elle lui marqua, afin qu'elle ne fût point privée de la conſolation de participer à cet auguſte Sacrement, avant que d'aller paroître devant le Tribunal du Souverain Juge ; ce que Zozime exécuta fidélement. Saint Gregoire rapporte que ſaint Benoît voulut ſe faire porter à l'Egliſe ſix jours avant ſa mort, afin d'y participer au banquet Euchariſtique.

Metaph. in ejus vita.

Petrus Diaconus

Lib. 2. Dial. c. 4.

La plûpart des malades ne ſont pas en état de communier à l'Egliſe, à cauſe de leur extrême foibleſſe, & de la violence de leurs douleurs ; mais ce que leur impuiſſance ne leur permet pas de faire, eſt ſuppléé par la cha-

rité de l'Eglise, qui pour ne pas priver aucun des Fideles de cette nourriture céleste, la leur offre dans le lit de l'infirmité, & les invite à recevoir le Pain vivant qui est descendu du Ciel, qui donne la vie éternelle à celui qui le mange. Ce Sacrement remplit le malade de courage & de force au milieu des dangers qui l'environnent, & il communique des graces abondantes à son ame, lorsqu'elle se trouve dans de saintes dispositions.

Jean. 6. v. 33.

Tâchez donc, M. de vous mettre en état qu'on puisse vous l'administrer au plutôt; & pendant qu'on préparera votre chambre où doit reposer le Saint des Saints, appliquez-vous & disposez-vous à le recevoir. Demandez-lui les sentimens intérieurs où vous devez être, & les vertus dont votre ame doit être ornée, afin que cette Communion puisse réparer tous les défauts qui ont pû se glisser dans toutes celles que vous avez faites jusqu'à présent. Peut-être celle-ci sera-t'elle la derniere. Quelle doit donc être votre ferveur & votre zele, afin que rien ne manque à votre préparation?

VI. EXHORTATION.

Sur les dispositions requises pour recevoir dignement le saint Viatique.

I. JE vous ai laissé seul, M. pendant quelques momens, pour vous donner lieu de vous renfermer dans votre intérieur comme dans une espece de solitude, & de vous y occuper du bonheur auquel vous allez bientôt participer. Le Roi Salomon ne pouvoit autrefois assez admirer la bonté de Dieu, de vouloir se rendre présent dans le Temple qu'il avoit bâti en son nom. Quoi! disoit-il, est-il donc croyable que Dieu habite avec les hommes sur la terre, lui que le Ciel & les cieux des cieux ne peuvent contenir? Quelle doit donc être votre surprise & votre admiration, de voir que Jesus-Christ, par un excès de sa bonté, veuille habiter en vous, & faire de votre ame son temple & son tabernacle; que pour vous donner des preuves éclatantes de son amour, il veuille vous donner sa chair à manger, & son sang à boire, afin de vous unir intimement à lui, & vous mettre en état de défense contre les ennemis de votre salut?

2. Paral. 6. 18.

Le Prophete Elie, effrayé par les

menaces de l'impudique Jezabel, dont il fuyoit la perſécution, demandant à Dieu la mort pour finir ſes langueurs, n'eut pas plutôt mangé le pain cuit ſous la cendre, & bû l'eau que l'Ange lui préſenta, qu'il ſe ſentit aſſez de force pour marcher quarante jours & quarante nuits juſqu'à la montagne d'Oreb, où il vouloit ſe réfugier.

C'eſt une figure, M. qui nous marque quelle doit être la force d'un Chrétien qui mange, non le pain cuit ſous la cendre, mais la chair même de Jeſus-Chriſt; qui boit, non l'eau que lui préſente un Ange, mais le ſang même de Jeſus-Chriſt. C'eſt par cette divine nourriture que ſon ame eſt fortifiée par la force même de ce divin Sauveur, de qui elle reçoit une eſpece d'intrépidité au milieu des plus grands périls, & une conſtance à l'épreuve des plus grands maux.

C'eſt par ſa vertu, que les Martyrs affrontoient la mort dans les tems des perſécutions, quand ils avoient reçû la ſainte Communion, dont ils avoient ſoin de ſe munir avant que de paroître devant les Tyrans. Les tourmens alors ne leur montroient rien que de doux & de ſouhaitable; & bien-loin de fuir leurs perſécuteurs, & de craindre leurs menaces, ils alloient à la mort avec

un courage héroïque, & rien n'étoit capable de les alarmer.

Vous participerez, M. à leur fermeté & à leur courage, ſi vous avez une foi auſſi vive & un amour auſſi ardent. Demandez à Dieu l'un & l'autre; car notre foi n'eſt pour l'ordinaire que ſur la ſuperficie de notre eſprit, & notre amour pour Dieu ne pénetre point juſques dans notre cœur. Ce ſont là cependant les deux principales vertus qui ſe doivent trouver en vous pour recevoir dignement Jeſus-Chriſt. Priez-le qu'il augmente votre foi, qu'il fortifie votre eſpérance, & qu'il embraſe votre cœur de ſa divine charité. Confondez-vous en ſa divine préſence, dans la conſidération de vos miſeres intérieures, remarquant en vous ſi peu de préparation pour recevoir le Roi des Rois. Déteſtez de plus en plus tous les péchés que vous avez commis, & demandez-lui la fidélité dans les promeſſes que vous venez de lui faire, de plutôt mourir que de l'offenſer. Humiliez-vous profondément à la vûe de ſa divine Majeſté, que vous avez tant de fois outragée par votre orgueil & par vos révoltes, & faites-lui une eſpece d'amende-honorable à la face du Ciel & de la terre. Jettez-vous entre les bras de ſa miſéricorde, lui proteſtant que

vous voulez expirer entre ſes mains & dans ſon amour. Donnez-vous à lui ſans réſerve, comme il va ſe donner à vous ſans partage. Offrez-lui votre ame & votre corps, afin qu'il en diſpoſe ſelon ſon bon plaiſir, renonçant entiérement à vous-même & à tout ce que vous avez de plus cher ſur la terre. Laiſſez-le le maître de votre ſanté & de votre vie. Il ſaura bien vous guérir, s'il le juge convenable à ſa gloire & à votre ſalut, puiſqu'il a un empire ſouverain ſur la vie & ſur la mort. Ayez une confiance entiere au remede que ſa charité vous préſente. Qui peut plus facilement que lui vous rendre la ſanté, ſi elle vous eſt néceſſaire? & que ne devez-vous point eſpérer de ce Médecin tout puiſſant, qui eſt lui-même la réſurrection & la vie? Son Corps dans la ſainte Euchariſtie, a la vertu de faire vivre les ames, & il eſt en même tems une ſource d'incorruptibilité pour les corps, à qui il ſera comme un germe de vie pour les faire reſſuſciter, & vivre éternellement à la fin des ſiecles.

Joan. 11. v. 25.

Comme votre ame eſt infiniment plus chere à Jeſus-Chriſt que votre corps, ſuppliez-le qu'il la guériſſe parfaitement, qu'il la fortifie contre les paſſions, & qu'il la détache de plus en plus de la terre. Demandez-lui qu'il

qu'il vous inſpire un ſaint empreſſement de vous conformer en toutes choſes à ſa ſainte volonté; qu'il vous faſſe renoncer entiérement & pour toujours à tout ce qui pourroit encore lui déplaire en vous, & qu'il vous mette enfin lui-même en état, par l'effuſion de ſes graces, de participer à tous les avantages que peut vous procurer la viſite qu'il veut vous rendre aujourd'hui.

II. Pénétrez-vous vivement de la majeſté de celui que vous devez recevoir dans la ſainte Communion, & que tout concoure à lui préparer dans votre cœur une place qui ſoit digne de lui.

Cette préparation conſiſte à vous remplir d'un amour ardent pour ce Dieu de bonté, que ſa charité infinie invite à ſe donner à vous. Cet amour doit être accompagné d'une foi vive & animée, qui vous faſſe reconnoître ſa ſouveraineté & ſa grandeur à travers les nuages qui l'obſcurciſſent dans cet adorable Sacrement, & d'une humilité profonde qui vous faſſe avouer en ſa préſence, que vous êtes un grand pécheur qui avez beſoin d'une grande miſéricorde. Offrez-lui un cœur contrit & humilié, & dites-lui avec le Centenier de l'Evangile, que vous n'êtes pas digne qu'il entre dans votre mai-

son, après lui en avoir fermé si longtems la porte. Prosternez-vous devant sa divine Majesté pour lui en demander très-humblement pardon, lui protestant que vous voulez qu'il soit désormais le seul maître & le Dieu de votre cœur, & que vous avez pris une résolution forte & constante de le tenir fermé à l'amour des créatures jusqu'au dernier soupir de votre vie, afin qu'il le possede tout entier.

Voilà, M. les dispositions dans lesquelle vous devez être pour recevoir saintement le Viatique. Le signal que je viens d'entendre m'avertit que le Seigneur est proche. Allez au-devant de lui par vos soupirs & par les affections de votre cœur; & vous reconnoissant encore très-éloigné des saintes dispositions que demande un si grand Sacrement, priez Jesus-Christ qu'il y supplée lui-même par sa bonté & par sa charité infinie.

VII. EXHORTATION.

Pour aider un malade après la Communion, à rendre à Jesus-Christ de très-humbles actions de graces.

I. VOUS ne devez plus présentement M. vous occuper que du bonheur auquel vous venez de participer, & de

la grace que Jesus-Christ vient de vous faire en se donnant à vous par la sainte Communion. Etant vivement convaincu par la foi de ce qu'il est, le Roi du Ciel & de la terre, & en mêtems de ce que vous êtes, un pur néant, un ver de terre, un grand pécheur; vous devez lui demander très-humblement pardon de l'avoir reçu d'une maniere si digne de lui, & avec des dispositions si parfaites.

Pendant que vous avez l'honneur de le posséder, priez-le qu'il veuille bien vous regarder d'un œil de miséricode, & avoir pitié de vous: *Respice in me, & miserere mei.* Que sa visite ne soit point passagere, mais durable: *Ne derelinquas me, Domine Deus meus: ne discesseris à me*; afin que sa demeure en vous y produise de saintes ardeurs & une abondance de lumieres. Faites-lui de nouvelles protestations de votre fidélité & de votre attachement, & que vous ne voulez jamais plus rien faire qui puisse l'empêcher de rester avec vous. Demandez-lui le secours de sa grace, pour vous mettre en état de tenir votre promesse, & exposez-lui les maladies de votre ame, dont lui seul peut opérer la guérison, abandonnant à sa divine Providence l'événement de la maladie de votre corps.

Psal. 24 *v.* 16.

Psal. 27. *v.* 22.

Remerciez-le du don qu'il vient de vous faire de son précieux Corps, puisque par celui-là seul il a épuisé toutes ses richesses & tous ses trésors. Pénétré de l'excès de ses bontés, n'ayez plus d'esprit que pour l'adorer, plus de cœur que pour l'aimer, plus de langue que pour publier ses louanges. *Psal. 102. v. 1.* Que votre ame béniſſe le Seigneur, & que tout ce qui est au-dedans de vous béniſſe son saint Nom. N'oubliez jamais tous ses bienfaits, puisqu'après vous avoir pardonné toutes vos iniquités; après avoir guéri toutes vos infirmités, & avoir racheté votre vie de la mort, il vous environne de sa miséricorde & de ses graces, qu'il remplit votre désir en vous comblant de ses biens.

Quelles actions de graces ne méritent point tant de faveurs, & n'est-il pas juste que vous vous consacriez entiérement à lui, & que vous n'ayiez à l'avenir plus de volonté que pour faire la sienne? Etant lui-même votre *Psal. 12. v. 1.* conducteur, rien ne pourra vous manquer, & quand même vous marcheriez au milieu de l'ombre de la mort, vous n'aurez à craindre aucuns maux, parce que vous êtes avec lui. Pendant qu'il sera avec vous, qui pourroit être contre vous? Que tout s'arme contre moi, disoit Job, que les Puissances de la

terre & de l'enfer s'uniſſent pour m'accabler, je rirai de leurs efforts, tandis que je serai sous la protection de Dieu. C'est un bouclier qui me mettra à couvert des insultes de mes ennemis : *Pone me juxta te, & cujusvis manus pugnet contra me.* *Job. 17. 3.*

II. Regardez-vous maintenant, M. comme une espece de Tabernacle où repose le Dieu du Ciel & de la terre. Rendez-lui vos hommages & vos respects les plus profonds. Entretenez-vous avec lui de vos besoins spirituels; banniſſez de votre esprit toutes les pensées qui pourroient vous distraire d'une si sainte occupation, & vous faire perdre Jesus-Christ de vûe. Priez-le qu'il briſe tous les liens qui pourroient encore attacher votre cœur à la terre, afin que vous la quittiez sans chagrin & sans regret, quand le moment sera venu, ne vous considérant plus comme un habitant de ce monde, mais comme un voyageur qui s'avance vers le Ciel.

Dans cette disposition, M. vous serez en état de finir saintement votre carriere; & si c'est la volonté de Dieu d'abréger votre pélerinage, le Viatique que vous venez de recevoir vous servira de guide, & vous introduira dans la patrie céleste, pour vous mettre en

possession du bonheur que Dieu destine à ses Elus.

VIII. EXHORTATION.

Pour exciter un malade à recevoir l'Extrême-Onction.

VOUS voulez bien, M. que pour remplir mon ministere, & vous aider autant qu'il est en moi dans la situation où vous êtes, je vous inspire le désir de participer à un nouveau secours que l'Eglise vous présente, dont vous pourrez retirer de très-grands avantages. Vous connoissez le péril où la maladie vous expose; & quoiqu'il ne nous ôte point entiérement l'espérance de votre guérison, il est de la prudence d'en prévenir les suites, & d'user de précaution.

Pour vous fortifier dans cet état, Jesus-Christ vous a pourvu d'un moyen singulier, & c'est le secours que j'ai à vous proposer, qui est le Sacrement de l'Extrême-Onction que vous devez souhaiter qu'on vous administre. On s'est appliqué jusqu'à présent à vous procurer tous les secours corporels qu'on a jugé propres à la guérison de votre maladie. Cependant le mal ne cede point encore aux remedes, & votre corps est toujours accablé sous le poids de la douleur; c'est pourquoi l'Eglise qui est la dépositaire des remedes spirituels, dont Jesus-Christ est l'instituteur, vient vous offrir celui qui lui reste encore à vous administrer, afin de contribuer, autant qu'il est en elle, à votre soulagement. C'étoit avec ce remede précieux que les Apôtres guérissoient les malades, dit S. Marc : *Ungebant oleo multos ægros, & sanabant*; & c'étoit à ce Sacrement que saint Jacques les renvoyoit pour être soulagés dans leurs maladies. » Si quelqu'un d'entre vous est » malade, dit cet Apôtre, qu'il appelle » les Prêtres de l'Eglise, qu'ils prient » pour lui, l'oignant d'huile au nom » du Seigneur, & la priere de sa foi » le sauvera : le Seigneur le soulagera; » & s'il a commis des péchés, ils lui » seront remis. »

Marc. 6. v. 13.

Jac. 5. v. 14. & 15.

Puis donc que Jesus-Christ a institué ce Sacrement en faveur des malades, & que l'Eglise attentive à leurs besoins, les invite de sa part à le recevoir, que tous les saints personnages, & les Chrétiens qui ont eu soin de leur salut, l'ont désiré & reçu avec dévotion, & avec de grands sentimens de reconnoissance, vous ne voulez pas sans doute, M. vous en priver volontairement, soit par un défaut de confiance dans ses effets salutaires, ou par une mauvaise

crainte, dont une fausse prévention, qui conduit à la mort, est le principe. Je me persuade au contraire, qu'étant mieux instruit que ces mauvais Chrétiens, vous souhaitez qu'il vous soit administré, afin que, s'il plaisoit au Seigneur de vous appeller à lui dans cette maladie, vous soyez muni de ses armes & de tous les secours de l'Eglise, pour être mieux en état de vous défendre contre les puissances de ténebres, qui pourroient vous attaquer dans ces tristes & périlleux momens qui vous approchent du tombeau.

Vos besoins spirituels, & l'état de votre maladie, vous faisant souhaiter ce Sacrement, mon devoir m'engage à vous en faire connoître les avantages, afin de vous exciter à une plus grande confiance en sa vertu, quand on fera sur les organes de vos sens les onctions saintes. Lorsque les Théologiens expliquent les effets du Sacrement de l'Extrême-Onction, ils lui en attribuent deux principaux, qui sont contenus dans les paroles de saint Jacques que je vous ai rapportées. Le premier est de guérir le corps, ou d'apporter quelque soulagement à la maladie, s'il est utile au malade. Le second est de purifier l'ame du reste des péchés qui n'ont point été effacés en elle, lors même qu'elle a reçu les autres Sacremens; de sorte que l'Extrême-Onction contribue à la guérison ou au soulagement du corps, & au salut de l'ame. Elle est utile pour la chair & pour l'esprit.

Quoiqu'elle n'ait pas précisément pour effet infaillible la guérison des maladies corporelles, elle ne laisse pas d'en être quelquefois la cause : & c'est quand Dieu voit qu'elle peut servir à celle de l'ame, & à d'autres choses qui regardent la gloire de Dieu. C'est ce que l'Apôtre saint Jacques veut nous faire entendre par ces mots : La priere faite avec foi sauvera le malade, & servira à sa guérison. Elle sauvera & sanctifiera son ame par la grace qu'elle y répandra ; & en même tems elle sauvera son corps, en le faisant revenir des portes même de la mort : *Et oratio fidei salvabit infirmum.* Jac. 5. v. 15.

Mais comme la guérison du corps n'est pas toujours un bien pour le malade, l'Extrême-Onction produit un second effet corporel, qui consiste dans une espece de soulagement qu'il lui procure, en lui donnant des forces pour supporter patiemment les douleurs de la maladie : *Et alleviabit eum Dominus.* La douleur, quand elle est violente & de durée, met la patience des malades dans de si rudes épreuves, que Jac. 5. v. 15.

les forces seules de la nature ne suffisent pas pour les soutenir dans cet état triste & affligeant. Le Sacrement de l'Extrême-Onction venant à leur secours, les remplit de courage & de force, & ils trouvent de la consolation au milieu même des souffrances les plus insupportables. Ce ne sont là cependant que les moindres effets de ce Sacrement.

Il y en a d'autres qui regardent l'ame, & qui sont beaucoup plus avantageux aux malades. Ce sont les effets spirituels, dont le premier est de la purifier de certaines taches que la Confession & la Communion n'ont point effacées. C'est ce que nous marquent les paroles du même Apôtre; que s'il a commis des péchés, ils lui seront remis, *& si in peccatis sit, remittentur ei*; & c'est l'expiation & la rémission des péchés qui n'ont point été effacés par la pénitence, dont ce Sacrement, selon le langage des Peres, est comme le supplément, la perfection & la consommation, qui en est le principal effet, de sorte qu'il peut réparer toutes les Confessions qui ont été involontairement défectueuses.

C'est ce qui est confirmé par les Conciles généraux de Florence & de Trente, qui déclarent que ce Sacrement efface & lave l'ame des péchés qu'elle

n'avoit point encore expiés : *Cujus unctio delicta, si quæ sint adhuc expianda, ac peccati reliquias abstergit.* Ce qui fait que ce dernier Concile l'appelle non-seulement la consommation de la pénitence, mais même de toute la vie du Chrétien, qui ne doit être qu'une pénitence continuelle : *Non modò pœnitentiæ, sed & totius christianæ vitæ, quæ perpetua pœnitentia esse debet, consummativum existimatum est à Patribus.* *Conc. Trid. Sess. 14. c. 2. de Extrem.* *Conc. Trid. Sess. ead. in initio de Extrema Unctione.*

C'est dans cette considération, que dans le tems que les Ministres de Jesus-Christ le conferent, ils font les onctions sur les cinq sens, qui sont les cinq portes principales par où les vices sont entrés dans l'ame; afin de faire par ce moyen comme une purification générale de tous les péchés que nous avons commis, & nous faire connoître en même tems, qu'il faut que la grace nous rétablisse par les mêmes voies que l'iniquité nous avoit perdus.

Vous voyez par-là, M. combien il est utile aux malades de recevoir ce Sacrement, & combien même il est quelquefois nécessaire qu'il leur soit administré, puisqu'il suffit dans certaines occasions de l'avoir reçu pour être sauvé. Car si un malade est tombé dans quelque péché mortel depuis sa derniere Confession, & qu'il ne puisse s'en

confeſſer, parce qu'il n'eſt point en état de parler, la grace du Sacrement de l'Extrême-Onction ſupplée & l'efface, pourvû qu'il en ait eu une douleur ſincere avant que de perdre connoiſſance, quand même cette douleur ne ſeroit qu'imparfaite. A quel péril le ſalut du malade n'auroit-il point été expoſé, ſans le ſecours de l'Extrême-Onction, lorſqu'il ne donne aucun ſigne extérieur au Prêtre du repentir qu'il a dans ſon cœur d'avoir offenſé Dieu, pour le déterminer à lui donner l'abſolution?

Ce Sacrement a la vertu de remettre les péchés véniels, lorſque le cœur n'y a point d'attache, & il en efface les taches, quand un malade n'y apporte aucun empêchement. Il en a encore beaucoup pour remettre les peines temporelles qui ſont des ſatisfactions dûes à la juſtice de Dieu, pour les péchés qui ont été pardonnés quant à la coulpe: & quoique cette remiſe ne ſoit point entiere, elle eſt plus ou moins conſidérable, ſelon que les diſpoſitions de ceux qui reçoivent l'Extrême-Onction ſont plus ou moins parfaites.

Il contribue encore ſinguliérement à donner du courage & de la fermeté aux malades, pour réſiſter aux différentes tentations auxquelles ils ſe trouvent ordinairement livrés dans ces triſtes momens qui les approchent du tombeau. Ces onctions ſaintes ſoutiennent & fortifient leur eſprit & leur cœur, & elles leur donnent une grande confiance en la miſéricorde infinie de Dieu; de ſorte qu'étant munis de ſes armes, ils repouſſent avec bien plus de facilité & de ſuccès les artifices du malin eſprit, & elles rendent tous ſes efforts inutiles. Enfin lorſque le moment eſt venu de quitter la terre pour aller au Ciel, elles les aident à bien mourir, & à ſortir du monde, victorieux du démon & du péché.

Tous ces grands avantages, M. doivent faire naître en vous un ſaint empreſſement de recevoir ce Sacrement, ſans attendre à l'extrémité, où l'homme étant preſque éteint, n'eſt plus capable d'aucun ſentiment qui puiſſe le porter à Dieu, & qui lui faſſe déteſter le péché par un motif ſurnaturel.

Trouvez donc bon que tandis que (par la miſéricorde de Dieu) vous êtes encore maître de votre raiſon, que votre eſprit eſt entiérement libre, & que votre cœur eſt rempli de pieux mouvemens, nous profitions de ces heureux momens pour vous le faire adminiſtrer, afin que vous participiez à tous les effets qu'il a coutume de pro-

duire dans les ames bien préparées. Et comme la principale disposition qu'il exige dans ceux qui veulent le recevoir, est une douleur sincere d'avoir offensé Dieu, demandez-lui pardon de tous vos péchés cachés, de ceux que vous avez fait commettre aux autres, & de ceux que vous avez commis par vos sens, afin que vos membres puissent servir à la grace après avoir servi à l'iniquité; & que par les mêmes voies que le péché est entré dans votre ame, il en soit chassé pour toujours : dites-lui avec le Prophete :

Psal. 18. v. 13. *Ab occultis meis munda me, Domine, & ab alienis parce servo tuo.*

IX. EXHORTATION.

Motifs pour exciter un malade à des sentimens de componction, lorsque les onctions saintes lui seront appliquées.

En attendant, M. qu'on vous administre le Sacrement de l'Extrême-Onction, tâchez de vous y préparer autant que vous en êtes capable, & abandonnez votre cœur à la douleur la plus amere d'avoir offensé Dieu. Plus elle sera parfaite, plus ce Sacrement vous procurera de secours & de graces, & puisqu'il est principalement institué pour purifier l'ame des péchés que la

pénitence n'a point encore effacés, priez le Seigneur qu'il vous mette en état de pouvoir être entiérement lavé de votre iniquité.

Tout a besoin en vous de soutien & de remede, l'ame & le corps. Jesus-Christ va vous procurer l'un & l'autre par les onctions que l'on va faire sur vous. Votre corps est tombé dans l'abattement par la violence de la maladie, & votre ame est devenue languissante par l'extrême foiblesse de votre corps; les douleurs vous accablent, le démon est attentif à vous tendre des pieges pour vous surprendre. Un état si triste & des besoins si pressans demandent un prompt & puissant secours. Vous l'allez trouver dans le Sacrement de l'Extrême-Onction qu'on va vous administrer. Il vous donnera des forces pour souffrir avec plus de courage & de facilité les maux extrêmes qui vous affligent; il vous mettra en état de combattre avec avantage contre les démons, qui n'auront plus aucune prise sur vous, & il leur ôtera tous les moyens de vous nuire.

Lorsque vous êtes venu au monde, l'Eglise vous a conféré le Baptême, pour vous rendre enfant de Dieu; vos membres sont devenus les membres de Jesus-Christ, & votre ame le temple

du Saint-Esprit. Mais par les péchés dans lesquels vous êtes tombé pendant le cours de votre vie, ces membres & ce temple ont été profanés ; l'Extrême-Onction va les purifier & les consacrer de nouveau, & vous appliquer les mérites infinis de la vie & de la mort du divin Sauveur.

On fera sur plusieurs endroits de votre corps des onctions saintes qui en effaceront toute l'iniquité, & fermeront la porte aux ennemis de votre salut : on y formera le signe de la croix qui les a vaincus, afin de vous faire triompher de leur malice. Vos yeux deviendront purs, vos oreilles chastes, votre bouche sainte, vos mains innocentes, vos mauvaises démarches seront enfin rectifiées par la vertu de ce Sacrement.

Ayez donc, M. un très-grand desir de le recevoir, & beaucoup de confiance dans les effets qu'il est capable de produire en vous. Regardez Jesus-Christ dans le Ministre qui doit vous le conférer, & considérez-le comme un charitable Samaritain qui vient verser l'huile & le vin sur vos plaies intérieures pour les guérir.

Mais afin de pouvoir participer à ces grands avantages, détestez de tout votre cœur tous les péchés dans lesquels

vous êtes tombé durant tout le cours de votre vie, & protestez au Seigneur que vous êtes dans la résolution de mourir plutôt que de l'offenser. Renouvellez ces sentimens à chaque onction que l'on fera sur vous, & demandez pardon à Dieu de tous les désordres où vous vous êtes plongé par chacun de vos sens en particulier. Suivez en esprit le Ministre de Jesus-Christ ; & à chaque onction, joignez votre intention à la priere qu'il fera sur vous, en disant *Amen*.

A l'onction des yeux.

On commencera ces onctions par les yeux, comme étant les premiers organes qui vous ont porté à pécher. Priez le Seigneur qu'il vous pardonne tous les déréglemens que vous avez commis par vos yeux, en les portant sur des objets qui ont été funestes à votre innocence, & dites lui avec un un cœur contrit & humilié :

Pardonnez-moi, ô mon Dieu ! par votre infinie miséricorde, tous les péchés dont je me suis rendu coupable par mes regards criminels. Mes yeux ont été les premiers meurtriers de mon ame, & la premiere source de mes désordres, en les attachant sur des objets

qui m'ont séduit par leurs attraits flatteurs. Ils ne méritent plus de voir la lumiere, après en avoir abusé si longtems ; & je vais désormais les fermer aux choses de la terre, afin de ne plus les ouvrir que pour regarder le Ciel.

A l'onction des oreilles.

Lorsqu'on fera l'onction sur vos oreilles, détestez tous les péchés que vous avez commis pour contenter votre curiosité, en écoutant des discours contraires aux regles de la modestie chrétienne, & à la charité du prochain, & dites à Dieu :

Effacez en moi, Seigneur, tous les péchés dont je me suis rendu coupable en m'appliquant à entendre ce que j'aurois dû toujours ignorer, & en fermant les oreilles aux discours utiles qui auroient pû m'édifier & m'instruire. Je vais me rendre sourd à tout ce qui se passe sur la terre, afin d'être uniquement attentif à votre voix, & à celle des personnes qui me parleront en votre nom. Parlez à mon cœur, ô mon Dieu ! & rendez-le docile à tous les mouvemens de votre grace, afin que je n'abuse jamais plus de vos bontés & de vos miséricordes. Vous menacez, Seigneur, dans vos divines Ecritures, de ne point

entendre à la mort celui qui, durant le cours de sa vie, n'aura pas voulu écouter votre voix. Non, mon Dieu, jamais plus mes oreilles ne seront fermées à vos divines inspirations. Je crierai sans cesse vers vous du fond des abymes de ma misere, afin que vous exauciez ma voix, & que vos oreilles se rendent attentives à la voix de mon ardente priere. *Psal. 129. v. 1.*

A l'onction des narines.

Quand on fera l'onction des narines, priez Dieu qu'il vous pardonne les péchés que vous avez commis par l'odorat, en recherchant avec trop d'empressement, tout ce qui pouvoit le satisfaire ; & tous les mauvais exemples, & les scandales que vous avez pû donner, par ce qu'il peut y avoir eu d'irrégulier & de peu édifiant dans votre conduite. Dites-lui :

Ayez pitié de moi, Seigneur : je ne suis rempli que de péchés & de miseres : tous mes sens, & jusqu'à l'odorat, ont contribué à vous offenser, en prenant trop de plaisir aux parfums & aux odeurs agréables, fuyant avec trop de circonspection celles qui étoient mauvaises. Au lieu de m'appliquer à être de bonne odeur à mon prochain

par mes vertus & par mon exemple, ma vie lui a été souvent une pierre d'achoppement, & un sujet de scandale. Sanctifiez-moi, Seigneur, par cette sainte onction; & pour expier ma sensualité, acceptez tous les maux que j'endure, afin que le sacrifice que je vous fais de ma vie, puisse vous être d'une odeur agréable.

A l'onction des levres.

Dans le tems qu'on appliquera l'onction sur vos levres, demandez humblement pardon à Dieu de tous les péchés que vous avez commis, soit par votre délicatesse & par l'intempérance de votre bouche dans l'usage des alimens, soit par les médisances, & les discours libres où l'incontinence de la langue a pû vous faire tomber. Témoignez au Seigneur, que vous êtes content de boire le calice qu'il vous a préparé, pour expier votre sensualité dans le boire & dans le manger; que vous allez vous condamner au silence, ne voulant plus ouvrir la bouche, que pour le prier, & pour publier ses miséricordes jusques au dernier soupir de votre vie. Dites-lui dans les sentimens d'une vive componction :

Pardonnez-moi, Seigneur, tous les

péchés que j'ai commis par la bouche. Le nombre en est presque infini. Ecoutez, ô mon Dieu! la voix de mon divin Rédempteur, qui vous parle par ses plaies & par son sang, & qui implore votre clémence, afin que vous effaciez dans mon ame, par l'onction de mes levres, toute l'iniquité dont mon intempérance & la malignité de ma langue ont été les sources funestes.

A l'onction de la poitrine.

On fera ensuite l'onction sur votre poitrine, qui contient la plus noble portion du corps humain, sçavoir le cœur. C'est dans ce moment que vous devez gémir amérement, dans la considération de tous les péchés que votre cœur vous a fait commettre, soit en vous portant à des desirs criminels dont Dieu seul a été le témoin, soit en vous livrant à des désordres extérieurs, ponr satisfaire quelque passion brutale. Priez le Seigneur qu'il purifie entiérement votre cœur & votre chair, afin que vous puissiez devenir une hostie pure, sainte & agréable à ses yeux; & dites-lui dans les mêmes sentimens du Roi pénitent :

Pardonnez-moi, Seigneur, par la sacrée plaie de votre côté, tous les

déſordres où mon incontinence a pû me faire tomber, ſoit par des penſées mauvaiſes, ou des deſirs déréglés, ſoit par des actions qui ont ſouillé mon corps & mon ame. Tout a été corrompu en moi, & j'ai beſoin d'une grande miſéricorde pour effacer mon iniquité : Créez en moi, Seigneur, un cœur pur ; lavez-moi de plus en plus, & purifiez moi de mon péché.

A l'onction des mains.

Après ces onctions, on fera celle des mains, dont le miniſtere a été ſouvent employé à des actions criminelles. Demandez pardon à Dieu de tous les péchés dont vos mains ont été les malheureux organes; & pour exciter ſa bonté à les oublier, dites-lui dans les ſentimens d'une vive douleur :

Souvenez-vous, ô mon Dieu ! que je ſuis l'ouvrage de vos mains. Les miennes vous ont offenſé ; mais jettez les yeux, Pere des miſéricordes, ſur celles de mon Sauveur qui ont été attachées à la croix ; & par les tourmens qu'elles y ont endurés, pardonnez-moi les péchés que mes mains m'ont fait commettre.

A l'onction des pieds.

Toutes ces onctions ſaintes ſeront terminées par celle des pieds. Dans le tems qu'elle y ſera faite, demandez pardon à Dieu de tous les pas que vous avez faits pour contenter vos paſſions déréglées ; ſoit en courant après les honneurs & des biens périſſables ; ſoit pour vous procurer quelque plaiſir criminel, pendant que vous en faiſiez ſi peu pour rechercher les joies du Ciel & les richeſſes éternelles. Priez le Seigneur qu'il vous pardonne tous les péchés que vos pieds vous ont fait commettre. Reconnoiſſez l'état funeſte où vous vous êtes réduit en vous éloignant de lui pour vous tourner du côté des créatures ; & ſuppliez-le ardemment par ſa bonté infinie, qu'il ne vous abandonne point, & qu'il ne ſe retire plus de vous, ſur-tout au moment de votre mort, puiſque c'eſt de ce moment que dépend votre ſalut. Dites-lui du fond de votre cœur :

Pardonnez-moi, Seigneur, par les ſacrées plaies de vos pieds, tous les égaremens de ma vie. Hélas ! j'ai erré comme une brebis qui s'eſt perdue. Ce n'eſt point au défaut de votre protection & de vos lumieres, mais à ma

propre malice que je dois imputer mes ténebres, & mes chûtes. Mes passions ont été mes guides funestes: j'ai aimé ces ténebres, & j'ai fui votre lumiere, qui me découvroit toute l'horreur de mes voies. Vous avez compté toutes mes mauvaises démarches, sans vous en plaindre & sans m'en punir, quoique votre main toute puissante pût m'arrêter au milieu de ces courses fatales, dont je dois peut-être bientôt répondre au tribunal redoutable de votre justice. Je m'en repens de tout mon cœur, ô mon Dieu! & je veux désormais m'attacher à vous uniquement, puisque vous êtes l'unique source de mon bonheur, & qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me rendre éternellement heureux. J'espere, ô mon Dieu! que par l'onction sainte qui va être faite sur mes pieds, & par le mérite des pas que Jesus-Christ a faits sur la terre pour convertir les pécheurs, vous ferez grace à ce coupable qui implore votre miséricorde.

Après avoir reçu l'Extrême-Onction, on vous fera baiser la croix, qui a été l'instrument de notre salut, & le lit sur lequel Jesus-Christ a voulu expirer. On mettra cette croix à vos côtés, afin que vous la regardiez de tems en tems, & que la vûe de cet objet

objet touchant fasse de vives impressions sur vous. Occupez souvent votre esprit & votre cœur de la Passion de cet homme de douleurs, & unissez vos souffrances à ses tourmens. Priez-le, par les mérites de sa vie & de sa mort, de vous accorder les graces dont vous avez besoin pour supporter patiemment vos maux, & vous résigner à la mort, si Dieu veut vous retirer du monde dans cette maladie.

Il n'y a rien de plus consolant pour un malade, que la vûe de Jesus-Christ attaché à la croix. Ce spectacle de l'amour d'un Dieu fait homme, qui s'est volontairement livré à une mort ignominieuse, a une vertu très-efficace pour réveiller sa foi, fortifier son espérance, & ranimer sa charité. Ce fut dans cet esprit, que le grand saint Charles, Cardinal & Archevêque de Milan, étant aux approches de la mort, se fit apporter un tableau où étoit représenté notre Seigneur agonisant dans le jardin des Oliviers, afin de se fortifier par l'exemple de ce divin Rédempteur. Sa croix vous servira de bouclier, pour repousser les attaques de l'esprit malin; & en lui opposant cet étendard sacré, vous le mettrez toujours en fuite

Après l'Extrême-Onction.

Lorsque le malade aura reçu l'Extrême-Onction, il sera à propos, s'il a des enfans, de l'exhorter à leur donner sa bénédiction : & pour le disposer à cette action, qui coûte toujours beaucoup au cœur d'un pere tendre, que la mort va bientôt arracher a sa famille, le Prêtre qui lui a administré ce Sacrement, ou à son défaut, le Confesseur pourra lui parler à peu près en ces termes :

M. voici vos enfans aux pieds de votre lit, qui viennent vous demander votre bénédiction. Le triste état où ils vous voient réduit leur ferme la bouche, & ne pouvant vous exprimer leur douleur que par leurs larmes, ils se servent de mon ministere, pour vous témoigner de leur part, combien ils sont reconnoissans de toutes les bontés que vous avez eues pour eux, & pour vous marquer en même-tems leur déplaisir extrême de tout ce qui a pû vous être désagréable dans leur conduite. Ils vous supplient de leur pardonner leurs égaremens & leurs désobéissances, & de vouloir leur donner votre bénédiction. Si le Seigneur veut vous appeller à lui, dans cette maladie, ce sera finir votre vie comme le Patriarche Jacob, qui termina la sienne en béniſſant ses enfans. Ne leur permettez-vous pas, M. de s'approcher de vous, pour en recevoir cette derniere preuve de votre tendresse paternelle ?

Bénédiction d'un pere à ses enfans.

Je prie Dieu, mes chers enfans, qu'il vous donne sa sainte bénédiction. Quant à moi, je vous donne la mienne. Aimez Dieu de tout votre cœur, & servez-le fidélement. Soyez parfaitement unis les uns avec les autres, & qu'il n'y ait jamais de dissension entre vous. Evitez la fréquentation des libertins, dont les mauvais penchans se communiquent aisément. Fuyez le péché comme le seul mal que vous devez craindre. Aimez la vertu, & ne vous lassez point de la pratiquer. Je prie le Seigneur qu'il verse sur vous ses graces en abondance. Si je suis assez heureux pour obtenir le pardon de mes péchés, quand je paroîtrai devant son tribunal redoutable, j'implorerai sa miséricorde en votre faveur. Quoique je n'aye plus les yeux ouverts sur votre conduite, souvenez-vous que Dieu veille sur vous, & qu'il est attentif à toutes vos actions. Si vous avez quelque tendresse pour votre pere mou-

rant, qui en a tant eu pour vous pendant sa vie, faites qu'il en ressente les effets par le secours de vos prieres. C'est le seul témoignage que j'exige de votre amour & de votre reconnoissance, pour tout l'attachement que j'ai eu pour vous. Adieu, mes enfans, je vous laisse sous la protection de Dieu, qui vous tiendra lieu de pere sur la terre, comme il est votre pere dans les Cieux, & qui ne vous abandonnera point, tandis que vous lui serez fideles. Ayez du respect pour votre mere. Profitez de ses avis & des exemples de vertu qu'elle vous donne; & n'augmentez pas la douleur qu'elle a de me perdre, par celle qu'elle auroit de ne pas vous voir honnêtes gens & bons Chrétiens.

X. EXHORTATION.

Sur les dispositions dans lesquelles doit se mettre un malade, après avoir reçu l'Extrême Onction.

I. PRESENTEMENT que vous êtes muni des armes de Jesus-Christ, & de tous les secours de l'Eglise, votre ame doit être remplie de consolation & de joie. Après avoir reçû le pardon de vos péchés par l'absolution sacramentelle, vous avez eu le bon-

heur de participer au banquet eucharistique. Vous y avez été nourri de la chair de Jesus-Christ même, & vous y avez bû son sang adorable. Ces restes d'iniquité qui étoien: encore en vous, & que le Sacrement de Pénitence n'avoit point effacés, viennent d'être purifiés par celui de l'Extrême-Onction qui vous a été administré. Quel sujet n'avez-vous pas de remercier ce divin Sauveur, de vous avoir rendu participant de tant de faveurs, dont un trés-grand nombre de malades se trouvent privés tous le jours, soit par la négligence qu'ils ont de recourir promptement aux Sacremens, soit par des accidens imprévûs qui leur en ôtent les moyens?

Attendez maintenant en paix le succès de votre maladie, & regardez-vous comme un homme qui ne tient plus au monde. Séparez-en votre cœur, comme ne prenant plus de part à ce qui s'y passe. Que votre principale occupation soit désormais de vous désoccuper de toutes les affaires de la terre, pour ne plus penser qu'à Dieu & à votre salut. Ne remettez pas à l'extrémité pour vous préparer à ce redoutable moment où votre destinée, heureuse ou malheureuse, doit être fixée pour l'éternité: tems peu con-

venable pour s'appliquer à l'affaire la plus essentielle, qui demande l'homme tout entier. Faites maintenant tout ce que vous voudriez avoir fait alors, pour assurer votre félicité éternelle. Elevez souvent votre cœur vers Dieu : priez-le qu'il éclaire vos yeux par sa
Psal. 12 v. 4. divine miséricorde, afin que vous ne vous endormiez jamais dans la mort, & que vous employiez utilement à la sanctification de votre ame le tems qui vous reste encore : qu'en cessant de vivre sur la terre, vous puissiez commencer une vie nouvelle dans le Ciel, & bénir & louer éternellement Dieu de ses grandes miséricordes.

II. Nous devons tous nous considérer comme des hommes qui sont nés pour mourir. Tous les jours de notre vie ne se succedent les uns aux autres, que pour nous conduire enfin à la mort. Personne ne sait l'heure ni le moment où tout doit finir pour lui sur la terre. Cette vie est comme un chemin où la mort nous dresse partout des pieges. Elle est placée plus loin pour les uns, & plus près pour les autres ; mais personne ne peut découvrir le terme fixe où elle l'attend. Elle nous menace par les maladies, & c'est à nous à être toujours prêts

quand elle viendra, parce qu'elle n'est pas toujours précédée de hérauts qui nous avertissent de son arrivée. Votre état vous invite, M. à demeurer sur vos gardes, parce qu'il fait entrevoir quelque péril. Dans la nécessité où nous sommes tous de mourir, il nous importe infiniment de nous y préparer de bonne heure, afin d'éviter les surprises. On perd tout à la mort, si elle est mauvaise : on gagne tout, si elle est bonne : on fait un heureux échange de la terre au Ciel ; d'une vie courte & misérable en une autre bienheureuse & éternelle ; des biens fragiles & périssables, en biens célestes qu'on possédera à jamais. Au lieu des agitations, des troubles & des amertumes qui nous font presque continuellement gémir ici-bas, on jouira dans la céleste patrie d'une paix inaltérable, & de douceurs ineffables : au lieu de la mort, on y trouvera une vie qui ne sera plus sujette à son empire. Le Paradis deviendra la retraite du juste mourant ; les Anges & les Saints, les Associés de son bonheur & de sa gloire.

La disposition la plus sûre & la plus chrétienne dans laquelle vous puissiez vous mettre, c'est d'attendre la mort à tout moment, afin qu'elle ne vous

surprenne point demeurant dans une très-grande indifférence pour la vie. Qu'importe à un Chrétien, dit saint Cyprien, de vivre ou de mourir ? & quel intérêt peut avoir un serviteur de Dieu qui est né pour le Ciel, de rester plus long-tems sur la terre, lorsque toutes ses richesses sont dans le séjour des Bienheureux, où il est attendu ? *Quid hoc ad Christianos ? quid ad Dei servos quos Paradisus invitat, quos gratia omnis & copia regni cœlestis expectat ?* C'est une grande foiblesse, dit saint Paulin, de se mettre en peine de son petit ménage, lorsqu'on est appellé à un grand Empire.

Soyez donc préparé, M. à tout événement, toujours disposé à quitter la vie quand Dieu le jugera à propos. Regardez-vous comme un coupable condamné à la mort, qui n'attend plus que l'exécution de l'arrêt qui a été prononcé contre lui. Adressez-vous souvent à Jesus-Christ, afin qu'il augmente votre courage & vos forces, pour vous offrir à lui dans un esprit de sacrifice, vous disposant d'aller à la mort à l'heure & au moment que sa justice l'aura ordonné. Que s'il lui plaît de différer encore de vous appeller à lui, adorez ses desseins, & soyez soumis à sa volonté. Servez-vous

de ce délai, pour vous préparer de plus en plus au compte que vous devez lui rendre.

Mais comme cette volonté de Dieu sur vous ne vous est point encore manifestée, demeurez ferme dans l'incertitude où vous êtes de vivre ou de mourir. Si pendant le cours de votre vie vous avez eu le malheur de ne pas conformer en toutes choses votre volonté à la sienne, tâchez de le faire maintenant que vous êtes en danger de la perdre, pour passer dans une autre qui ne sera plus sujette à la mort. Dites au Seigneur, dans les sentimens d'une parfaite résignation : O mon Dieu ! faites par votre grace, que je commence dès ce moment à n'avoir plus d'autre désir que celui de vous obéir & de vous plaire. Je viens vous offrir un corps accablé sous le poids de la douleur. La mort paroît me menacer, & elle m'environne peut-être déja de toutes parts. Je sens bien que je voudrois encore prolonger ma vie, pour être mieux en état de réparer les fautes que j'ai commises, & le tems dont j'ai abusé. Cependant, ô mon Dieu ! si c'est votre volonté que je meure, j'en suis content ; que votre volonté soit faite, & non pas la

mienne : *Non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.* *Matth. 26. v. 39.*

Que ſi les idées de la mort portent le trouble dans votre eſprit & dans votre cœur, tâchez de vous remplir des ſentimens de ſaint Ambroiſe. Ce ſaint Archevêque avoit une parfaite confiance en la bonté & en la miſéricorde de Dieu ; & c'étoit dans cette conſidération qu'il diſoit qu'il n'appréhendoit point la mort, parce qu'il avoit un bon maître : *Non timeo mori, quia Dominum bonum habemus.* Que ſi la vûe de vos foibleſſes paſſées vous donne de la frayeur, en regardant Dieu comme votre Juge, enviſagez le en même tems comme un Pere tendre & plein de miſéricorde ; & à l'exemple du Prophete, mettez en lui toute votre confiance : *Ego autem in miſericordia tua ſperavi.* *S. Paulin in vita S. Ambr.* *Pſal. 12. v. 6.*

III. Soyez patient dans vos ſouffrances ; & quoique vos douleurs deviennent plus conſidérables, ne vous défiez point de la protection de Dieu, & de ſon ſecours. Il le proportionnera à vos beſoins, & vous tenant toujours ſous ſa main, ſa bonté pour vous ne permettra point que vos épreuves ſoient au-deſſus de vos forces.

Demeurez inébranlable dans la dépendance dans laquelle vous devez être à ſon égard, quelque ſuccès que puiſſe avoir votre maladie ; afin que s'il lui plaiſoit de vous retirer de ce monde, vous ſoyez préparé à voir d'un air tranquille rompre les liens qui vous y attachent encore, pour vous délivrer des miſeres de cette vie, & vous procurer l'heureuſe liberté de la gloire des enfans de Dieu. Cette ſainte diſpoſition augmentera de plus en plus le prix & le mérite des maux que vous reſſentez, & vous fera mettre tout à profit pour l'éternité. C'eſt cette diſpoſition que le démon attaque ordinairement avec plus d'opiniâtreté, parce qu'il n'ignore pas que les malades ſe laſſant quelquefois de ſouffrir, s'abandonnent à l'impatience & aux murmures, lorſqu'ils ne trouvent ni ſoulagement, ni remede à la grandeur de leurs maux. *Rom. 8. v. 12.*

Tenez-vous inceſſamment ſur vos gardes, afin de vous mettre hors d'atteinte, malgré tous les efforts de cet ennemi redoutable ; & qu'ayant toujours Jeſus-Chriſt pour appui & pour défenſeur, vous ſortiez toujours victorieux des combats qu'il pourroit vous livrer. Puiſque Dieu a été juſqu'à préſent votre force, il ne ceſſera point de l'être dans ces triſtes momens aux-

quels vous aurez un plus preſſant beſoin de ſa protection & de ſes armes. S'il veut abréger votre pélerinage en ce monde, pour vous appeller à votre patrie, bien-loin de vous alarmer de vous voir ſur le point d'abandonner un ſéjour qui vous a expoſé à tant de chûtes & à tant de périls, remerciez-le de ce qu'il va terminer vos miſeres & vos langueurs, pour vous rendre participant de ſes richeſſes & de ſes joies éternelles.

IV. Attendez en paix le moment dans lequel votre ame étant ſéparée de votre corps, elle verra Jeſus-Chriſt, non comme un Juge inexorable, mais comme ſon Rédempteur & ſon Sauveur, dont la vie & les ſouffrances ont été le prix, & qui ne l'a immolée à la juſtice de Dieu ſon Pere, que pour vous mériter par ſa mort une autre vie éternellement heureuſe.

Dégagez entiérement votre cœur du monde, afin que vous n'ayez aucune peine à le quitter, lorſque la mort viendra vous en ſéparer. On abandonne ſans chagrin & ſans douleur, ce qu'on poſſede ſans attachement. O l'heureuſe diſpoſition d'un homme mourant qui eſt dégagé de tout, & qui n'eſt plus retenu par aucune affection ni aucun

engagement au monde, dit S. Jerôme! *O quanta fiducia morituri, quem nullius rei affectus detinet in mundo!* Ce dépouillement intérieur vous fera trouver la mort bien plus douce, puiſqu'étant déja mort à tout, par un détachement parfait & volontaire, vous emporterez avec vous le prix d'une éternité bienheureuſe.

Conſervez cette diſpoſition d'eſprit & de cœur, qui vous procurera toujours de grands avantages, quelque événement que votre maladie puiſſe avoir. Si elle tourne vers la mort, elle ne vous ſurprendra point, parce que vous vous y ſerez préparé; & ſi le danger s'évanouit, & que vous ſoyez en état de reprendre votre premiere ſanté, Dieu vous tiendra compte de cette préparation à la mort. L'attente de ce dernier moment qui doit décider de votre ſort éternel, n'aura pas peu de vertu pour vous exciter dans la ſuite à vous obſerver de plus près dans toute votre conduite. Les vices diſparoîtront, les paſſions ſeront plus ſoumiſes, & les vertus plus épurées & plus abondantes. En vivant ainſi, votre mort ſera précieuſe devant Dieu.

Toute notre vie en doit être un apprentiſſage continuel. Nous ne ſçau-

rions mourir comme il faut, si nous n'essayions auparavant à mourir à nous-mêmes & à tous nos attachemens sensuels. Ceux qui sont morts de la sorte, ne meurent plus. La mort est pour eux une source de vie. Les accidens peuvent être imprévûs; mais la mort, quoique subite, n'est jamais imprévûe pour eux, y étant toujours préparés.

XI. EXHORTATION.

Sur les avantages d'une mort chrétienne.

Il me paroît, M. que vos maux se font vivement sentir; ayez bon courage. Si la mort dont je viens de vous entretenir, doit bientôt user de ses droits sur votre corps, elle sera un gain pour vous; & en finissant vos douleurs, elle vous ouvrira les portes de la bienheureuse éternité. Si vous avez quelque part aux souffrances de Jesus-Christ dans sa Passion, vous n'en aurez point à son abandon général. Tout a manqué à Jesus-Christ dans son agonie, & il n'a pas eu un verre d'eau pour pouvoir éteindre sa soif. Vous avez cette consolation au milieu de vos douleurs, que tout concourt à vous secourir, & que rien n'est épargné pour fournir à vos besoins. Il ne vous

manque qu'un peu plus d'amour pour les souffrances, afin de rendre votre sacrifice plus agréable au Seigneur, & peut-être encore un peu plus d'indifférence pour la vie, dont les liens ne sont point encore entiérement rompus. Ayez recours à la priere, & demandez à Dieu la grace de vous soumettre aux ordres de sa divine providence. Priez-le qu'il vous rende indifférent à la vie ou à la mort. Ne craignez point de sortir de ce monde, où tout est plein d'écueils pour la vertu, & de périls pour le salut. En souhaitant de rester encore quelque tems sur la terre, contre les desseins qu'il a sur vous, c'est vouloir vous exposer à votre perte éternelle. En vous soumettant à sa volonté, & étant préparé à vivre ou à mourir, selon son bon plaisir, c'est une sainte disposition, pour vous mettre en état de participer, après cette vie, à une glorieuse immortalité.

AVIS

Sur les Prieres ſuivantes.

COMME parmi le nombre des malades que les Confeſſeurs ſont obligés d'aſſiſter pendant le cours de leurs maladies, il s'en trouve quelquefois qui ont été élevés dans la Religion Proteſtante, où les Miniſtres avoient accoutumé de faire quelques prieres dans les viſites qu'ils leur rendoient, & que d'ailleurs cet uſage, bon en lui-même, eſt également utile à ceux qui ſont nés & élevés dans le ſein de l'Egliſe Catholique, il ne ſera point hors de propos d'ajouter à la fin de cette ſeconde Partie, une ſuite de prieres qui pourront leur être lûes de tems en tems, ſelon la portée & la diſpoſition de chaque malade en particulier.

On ne les a point diſtinguées par chapitre; on n'a pas même marqué à la tête de chacune ce qu'elle contient, parce qu'elles ne ſont que de ſimples effuſions de cœur, que chaque ſujet n'eſt pas toujours à ſa place, & que dans la plûpart le cœur s'y abandonne

à différens mouvemens. Les malades y trouveront des ſentimens tendres & affectueux, pour les porter à la patience dans leurs maux, à l'amour de Dieu, à la contrition de leurs péchés, à la confiance en ſa bonté & en ſa miſéricorde, à une réſignation parfaite à ſa volonté; enfin, à lui faire un ſacrifice de leur corps accablé ſous le poids de la douleur, & de leur vie même, ſi la maladie doit en terminer le cours par une mort prochaine. Les Confeſſeurs, ou ceux qui, à leur défaut, ſe trouvent auprès d'eux, pourront de tems en tems occuper utilement leur eſprit & leur cœur par ces Prieres, & ils interrompront leur lecture, quand la prudence leur fera connoître qu'ils ne pourroient y donner une plus longue étendue, ſans les faire ſouffrir par une trop grande application.

PRIERES

Dont on peut faire la lecture aux malades pour exciter en eux les ſentimens convenables à leur état.

I. O Dieu tout-puiſſant! qui êtes le diſpenſateur des biens & des maux; qui tenez en vos mains les clefs de

la santé & de la maladie, de la vie & de la mort, & qui conduisez aux enfers, & en retirez quand il vous plaît ; je viens me prosterner devant votre divine majesté, dans une humiliation profonde, & implorer votre grande miséricorde. Accablé sous le poids de la maladie, j'ai un besoin extrême du secours de votre grace, afin de pouvoir entrer dans la disposition où je dois être pour accomplir votre sainte volonté, & me soumettre entiérement aux ordres de votre providence, dont j'adore les desseins sur moi.

I. Reg. v. 6.

Comme c'est au bon ou au mauvais usage que je pourrai faire des maux dont il vous a plû affliger mon corps, que vous avez peut-être attaché mon salut ; que ne dois-je point mettre en œuvre, afin que les châtimens paternels dont vous voulez vous servir pour me faire expier mes iniquités, & m'arracher à l'amour du monde, deviennent les remedes salutaires de mon ame ? Je ne vous demande point, mon Seigneur & mon Dieu, le rétablissement de ma santé dont j'ai abusé trop long-tems. Vous m'en privez avec trop d'équité & de justice ; & je reconnois que c'est une espece de miséricorde que vous exercez à mon égard, lorsque vous me l'ôtez. Elle seroit peut-être un

continuel obstacle à mon salut, que je dois préférer à toutes choses. Je ne vous demanderai pas même d'adoucissement à mes maux, après avoir mérité tant de fois les peines de l'enfer, ni que le calice que vous me présentez passe loin de moi. Il n'est que trop juste que j'y boive à longs traits, après m'être enivré pendant tant d'années des fades douceurs de la volupté.

Mais hélas, ô mon Dieu ! mon ame est encore plus malade que mon corps. Quoiqu'elle ait été lavée plusieurs fois dans le sang précieux de l'Agneau sans tache, elle s'est toujours souillée dans les eaux bourbeuses de Babylone, en se plongeant dans de nouveaux désordres ; & quoique ses plaies aient été souvent fermées par le secours de vos Sacremens, qui en ont été le remede, je l'ai encore volontairement percée moi-même de mille coups mortels.

Vous m'avez ouvert les yeux, ô mon Dieu ! & mon ame languissante me reproche mon aveuglement & ma cruauté. Soyez sensible à sa misere & à mon repentir. Médecin tout-puissant & tout charitable, venez lui procurer une guérison parfaite, & détruisez en moi les sources fatales de ses maladies. Ne permettez pas que je demeure plus long-tems dans un état qui m'éloigne de

vous & qui m'expoſe à vous perdre éternellement. D'où puis-je attendre mon ſalut & la vie, ſi vous n'avez pitié de moi en m'accordant l'un & l'autre? L'amour du monde a bleſſé mon cœur, & m'a ravi la vie de la grace ; faites que votre amour le guériſſe, & qu'il me rétabliſſe dans cette vie précieuſe qui doit faire tout mon bonheur ſur la terre, & le fondement de mon eſpérance dans le Ciel, & puiſque par les déréglemens de ma conduite je mérite les flammes éternelles, faites que pour les réparer, je puiſſe mourir & être conſumé par le doux ſupplice du feu de votre amour.

II. Ayez pitié de moi, Seigneur, Dieu de bonté, dont les miſéricordes ſont infinies. Je reconnois l'excès de mon aveuglement, & j'avoue que ma malice eſt extrême. J'ai tout fait pour me perdre ; mais vous êtes tout-puiſſant pour me ſauver. Vous m'avez tiré du néant, & la création de tous les êtres ne vous a coûté qu'une ſeule parole. La mer & les vents ſe ſont calmés à votre voix : vous n'avez eu qu'à leur commander, & la tempête a ceſſé. Toute la nature eſt ſoumiſe à vos loix. Pourrai-je vous réſiſter, ô mon Dieu! ſi par une bonté dont je ſais que je ſuis infiniment indigne, vous vouliez uſer

de ce doux empire que votre grace exerce ſur les cœurs, quand vous voulez les convertir, & ſi après avoir éclairé mon eſprit par ſes vives lumieres, & diſſipé mes ténebres, vous vouliez entreprendre la conquête de mon cœur? Non, mon Dieu, vous ne trouveriez plus en moi ces anciennes réſiſtances qui ont rendu inefficaces ces mouvemens de converſion que vous m'avez inſpirés pluſieurs fois. Vous avez déja préparé ce cœur à céder aux attraits de votre amour. Votre patience à me ſouffrir au milieu même de mes plus grands égaremens, me confond, & je ne puis réſiſter aux reproches que vos bienfaits & mon ingratitude me font ſans ceſſe. Je me ſens pénétré d'une vive douleur de vous avoir été ſi rebelle. Mon peu de zele à vous ſervir, & mon peu d'attachement pour vous, après tant de marques éclatantes de votre bonté, me font horreur à moi-même, & je n'en puis ſoutenir ſans douleur le triſte ſouvenir. Je me regarde comme un monſtre qui devroit être détruit, & qui ne mérite plus d'occuper une place ſur la terre. Mais puiſque vous avez bien voulu m'épargner juſqu'à ce moment, je ne veux plus avoir pour mon partage, que les ſoupirs & les larmes pour expier mes infidélités & mes cri-

mes : trop heureux, ô mon Dieu ! ſi je puis vous fléchira par mon repentir, par des gémiſſemens continuels, & par quelques ſouffrances !

Hélas ! quel eſt l'excès de ma miſere, & la profondeur de mes ténebres ? Eſt-ce ainſi que j'ai dû vivre ? Quel uſage ai-je fait de ma foi, & de tant de ſecours donc j'aurois pû me ſervir pour me porter à la vertu ? Quel fruit me reſte-t il de tous les déſordres dans leſquels je ſuis tombé, que des remords cruels qui me dévorent, & l'affreuſe incertitude dans laquelle j'ai mis mon ſalut ? Je ſuis perdu ſans reſſource, ô mon Dieu ! ſi vous me traitez dans toute la rigueur de votre juſtice. Mes péchés, quoique ſans nombre, vous ſont tous connus & préſens : vous les avez comptés, & ils ſont écrits dans votre livre. Je les ai quelquefois effacés par les Sacrements & par la pénitence ; mais la perſévérance dans les réſolutions que j'avois priſe de vous être fidele, n'a point été ferme & conſtante. Je ſuis rentré dans l'abyme dont votre miſéricorde m'avoit retiré ; & après tant de promeſſes, & tant de rechûtes dans les mêmes péchés que votre grace m'avoit fait déteſter, n'ai-je pas tout à craindre pour mon ſalut que

Pſal. 138. *v.* 15.

j'ai eu ſi peu à cœur, & que j'ai tant de fois hazardé ?

Mais, ô mon Dieu ! ſi par le paſſé j'ai eu le malheur de mener une vie ſi infidelle & ſi peu chrétienne, je veux tâcher de la réparer par un divorce éternel avec tout ce qui pourroit vous déplaire dans ma conduite. Fortifiez-moi dans ce deſſein, puiſque je ne puis l'accomplir ſans le ſecours de votre grace. Purifiez mon cœur de plus en plus, afin qu'il ne ſoit plus ſuſceptible des inclinations corrompues de la nature. Otez-moi tous mes crimes ; arrachez-en juſqu'à la racine. Donnez-moi un cœur nouveau, qui ne ſoit plus rempli que de votre amour. Redreſſez mon eſprit, afin qu'il ne tende plus qu'à vous, & ne ſe tourne plus vers les créatures. Que votre lumiere m'éclaire ; qu'elle ſoit le flambeau qui me découvre les voies que je dois ſuivre, & celles que je dois éviter. Ne permettez pas, ô mon Dieu ! que je m'égare déſormais, & que je rentre encore dans les routes de l'iniquité. Faites que les jours qui me reſtent à vivre, ne ſoient plus employés qu'à réparer les outrages que j'ai faits à votre divine Majeſté.

Je ne puis vous offrir, ô mon Dieu ! qu'un corps affligé par la maladie, diſ-

posé à tout souffrir pour satisfaire à votre justice, & un cœur contrit & humilié. Ne rejettez pas ce sacrifice qui est si convenable à votre miséricorde, & qui est l'unique que je puisse vous présenter. Je voudrois vous sacrifier mille vies, pour pouvoir expier le mauvais usage que j'ai fait de la mienne qui a été toute remplie de péchés & de miseres. Ne m'épargnez pas en ce monde, afin que vous puissiez me faire grace en l'autre. Je serai consolé dans les maux que je souffrirai en celui-ci, parce que je pourrai en supporter la rigueur, sans cesser cependant de vous aimer. Je vous regarderai comme un pere qui punit son enfant pour le corriger, ou comme un Médecin qui emploie le fer & le feu pour guérir son malade. Mais dans les maux de l'autre vie, je ne pourrois plus vous aimer, parce que je serois séparé de vous pour jamais, & que je ne vous envisagerois plus que comme un Juge inflexible & inexorable. Ce sera pour lors le regne de votre justice redoutable, comme celui-ci l'est de votre miséricorde. Je veux me mettre en état d'en ressentir les effets par la plus profonde humiliation, & par la plus vive douleur dont mon cœur puisse être pénétré.

III.

III. Quand je repasse, ô mon Dieu! sur toute la conduite de ma vie; que je considere ce que vous avez fait pour moi, & ce que j'ai fait contre vous, helas! dans quel accablement de douleur ne suis-je pas plongé? Quel usage ai-je fait de ce déluge de faveurs que vous avez fait tomber sur moi, & quel tribut de reconnoissance vous en ai-je rendu? N'ai-je pas employé vos propres dons contre vous-même, & votre miséricorde ne m'a-t-elle pas servi de titre & de prétexte pour vous offenser avec plus de hardiesse & d'insolence? Quelle horreur, & quelle perfidie! Mais, ô Dieu de bonté! ayez pitié de moi, & faites éclater votre charité infinie, en me pardonnant une si noire ingratitude. Si mon cœur s'est endurci sur vos bienfaits; s'il a été insensible à toutes les graces dont vous m'avez comblé, il est touché de son endurcissement, & il le déteste parfaitement. Il veut dès maintenant mettre à profit jusqu'à vos moindres faveurs, pour réparer le mauvais usage qu'il a fait de toutes les autres. Voudriez-vous étendre votre bras & décharger votre colere sur ce cœur qui est la foiblesse même? Votre miséricorde s'y oppose, & elle se déclare & s'intéresse pour lui. Soyez donc son refuge, ô mon Dieu!

& faites-lui non-seulement trouver grace devant vous, mais encore par un surcroît de bonté, attirez-le vers vous, afin qu'il demeure à l'avenir toujours uni intimement à vous par les liens d'un amour indissoluble. S'il a eu le malheur de donner ses affections à des objets étrangers, il ne veut plus s'attacher qu'à vous seul, & vous aimer uniquement. Vous serez son Dieu; & vous lui tiendrez lieu de toutes choses. Vous serez sa portion & son héritage dans la terre des vivans. Ce sont là, mon Seigneur, les dispositions de mon cœur, depuis que votre grace m'a ouvert les yeux par la maladie. Car, hélas! quelles étoient celles où je me trouvois pendant que je jouissois d'une santé florissante? Le monde m'abusoit par ses vanités, & par ses attraits flatteurs. J'aimois ce que je devois haïr, & je n'avois que de l'indifférence pour ce que je devois uniquement aimer. Mes passions étoient les guides que je suivois, & je ne pouvois me résoudre à secouer leur joug, sacrifiant tout à mes plaisirs, à mon ambition, & à mes penchans déréglés. Je faisois toutes ces choses, & vous vous taisiez, ô mon Dieu! ou si vous parliez quelquefois à mon cœur, je le fermois à votre voix, & j'évitois de

vous entendre, de peur d'être troublé dans la possession ou dans la recherche de ce qui pouvoit satisfaire mes desirs corrompus. Mais maintenant je veux travailler à devenir un homme nouveau, & à détruire en moi le péché, & tout ce qui pourroit encore me donner occasion de le commettre. Il y a trop long-tems que vous me supportez, pour vouloir encore abuser de votre patience. Que ma vie finisse plutôt que de voir mes passions prendre encore un nouvel ascendant sur moi, & m'exposer à de nouvelles chûtes! Il me sera infiniment plus avantageux de perdre la vie, & de mourir dans la haine du péché au milieu même de ma course, que de voir mes jours prolongés, & le péché prendre en moi de nouvelles racines. Hé! que m'importe que ma vie soit longue, pourvû qu'elle soit sainte, puisqu'il n'y aura plus d'autre différence entre celle qui finira au milieu de sa durée, & celle qui aura son étendue ordinaire au moment de la mort, que le plus ou le moins de vertus ou de vices? Je ne dois donc point souhaiter, ô mon Dieu! de vivre long-tems, mais de bien vivre; & toute mon attention doit être de faire un saint usage du tems que j'ai encore à rester sur la ter-

re. Aidez-moi donc, Seigneur, à exécuter un si juste & si raisonnable dessein, & ne permettez pas que le zele que votre grace m'inspire, vienne jamais à se ralentir où à s'éteindre : & puisque vous vous êtes servi de la maladie pour me faire entrer dans ces pieux sentimens, faites qu'elle contribue encore à m'y conserver. Mon esprit ne sera plus occupé désormais de ces sollicitudes extraordinaires, que j'ai eues jusqu'à présent pour le rétablissement de ma santé, & la prolongation de ma vie. Vous en disposerez, Seigneur, comme d'un bien qui est à vous, & dont je ne dois être que le dépositaire ; & quelque événement que puisse avoir ma maladie, je vous serai toujours également soumis. Non, mon Seigneur & mon Dieu, je ne veux plus avoir d'autre volonté que la vôtre, & d'autre desir que celui de m'attacher éternellement à vous.

IV. Que n'avez-vous point fait, ô mon Dieu! pour gagner mon cœur, & m'engager à vous aimer? quelle abondance de faveurs & de graces n'avez-vous point versée sur moi, pour m'attirer à vous par le motif de la reconnoissance? Hélas! chaque instant de ma vie a été marqué par quelques-uns de vos bienfaits. Combien de fois étant

mort par mon péché, m'avez-vous ressuscité à la vie de la grace? Combien de fois ai-je eu le bonheur d'être admis à la Table sacrée, pour y recevoir le Corps & le Sang de Jesus-Christ votre Fils bien-aimé? De combien de périls m'avez-vous délivré? Où serois-je, ô mon Dieu! si vous ne m'aviez regardé avec des yeux de miséricorde, & si après vous avoir perdu de vûe, pour m'abandonner à toutes mes passions, la mort m'avoit surpris dans cet état funeste, où j'étois si mal disposé pour paroître devant vous? Je serois présentement dans l'enfer.

Que vous ai-je rendu, ô mon Dieu! pour tous les biens dont vous m'avez comblé, & pour tous les maux dont vous m'avez préservé? Si j'examine mes œuvres, qu'y trouverai-je qui réponde à tant de bienfaits? Hélas! je ne verrai par-tout que des infidélités, que des mépris, que des miseres, & qu'une ingratitude continuelle qui doit me couvrir de honte & d'ignominie? Après une conduite si monstrueuse, quels supplices n'avois-je point mérités? Vous vous êtes cependant contenté, Seigneur, de me presser de retourner à vous ; & si quelquefois vous avez appesanti votre main sur moi par des châtimens passagers, vous m'avez corrigé

en pere, au-lieu de me punir en Juge. Quelle bonté ! & quel seroit mon aveuglement, si après tant de preuves éclatantes de votre charité & de votre patience en faveur d'une si vile & si indigne créature, j'y étois encore insensible, & si je ne me consacrois pas entiérement à vous ? Ce sacrifice est trop légitime, ô mon Dieu ! mais c'est commencer bien tard à vous l'offrir, puisque je l'aurois dû faire dans la santé, sans attendre à y être excité par une maladie.

Hé ! quelle proportion pourroit il jamais y avoir entre tout ce que je suis capable de vous présenter, & ce que je vous dois ? Y a-t-il quelque avantage en moi que je ne tienne de vos largesses ? Ma vie est à vous ; c'est vous qui m'avez tiré du néant, & à ce premier don vous en avez ajouté une infinité d'autres. Mais quel usage en ai-je fait ? Vous m'avez donné un cœur dont toutes les affections devoient se porter vers vous. Vous me l'avez souvent demandé ce cœur : *Fili, præbe cor tuum mihi.* Y avoit-il rien de plus juste que de vous l'offrir ? Cependant j'ai toujours été sourd à votre voix ; & comme si vous n'étiez pas digne de le posséder, je l'ai abandonné à l'amour du monde, & il a été jusqu'à présent presque tou-

Prov. 23. ℣ 26.

jours le théâtre d'une infinité de passions & de penchans déréglés, qui en sont devenus les tyrans.

Ramenez à vous, ô mon Dieu ! ce cœur ingrat & rebelle, & réformez en lui tout ce qu'il pourroit y avoir encore de terrestre & de charnel ; fermez-le entiérement à l'amour des créatures, afin qu'il ne s'ouvre plus qu'aux impressions de votre grace, & aux attraits de votre amour. Allumez en lui un feu sacré qui répare, par ses ardeurs, toutes les froideurs qu'il a eues pour vous, & enflâmez-le de plus en plus, jusqu'à ce qu'il ne soit plus en danger de s'éteindre. Mon salut sera en sûreté, lorsque mon attachement pour vous sera parvenu à ce degré de perfection, où il n'aura plus que vous pour objet. Mon cœur étant alors tout à vous, rien ne pourra plus me séparer de votre amour ; ni la violence des maux, ni la mort, ni la vie, ni la perte de tout ce que j'ai de plus cher sur la terre, rien de tout cela ne sera plus capable de me détacher de vous. Ce sont là, mon Dieu, les sentimens que votre grace m'inspire, dans lesquels je dois tâcher d'entrer, de vivre, & de finir ma carriere. Gravez-les profondément en moi, ces sentimens, afin que mon cœur ne soit plus occupé que

de vous, & que ma vie puisse finir dans l'exercice actuel de votre amour, pour en commencer une nouvelle dans le Ciel avec les Bienheureux, & vous aimer & vous posséder éternellement.

V. O mon Dieu ! source inépuisable de bonté & de clémence ! je viens me prosterner devant vous avec un cœur pénétré de douleur, pour vous supplier très-humblement de m'accorder le pardon de toutes mes offenses. Je m'en reconnois très-indigne, après mes rechûtes continuelles dans le péché ; mais votre miséricorde est infiniment au-dessus de toute ma malice, & c'est dans cette seule miséricorde que je fonde toute mon espérance. Hélas ! Seigneur, la multitude & l'énormité de mes péchés m'entraîneroient dans un affreux désespoir, si votre charité, qui n'a point de bornes, ne relevoit mon courage, & ne soutenoit ma confiance. Votre fils unique n'est pas venu au monde pour les justes, mais pour appeller le pécheurs à la pénitence. Je suis du nombre de ceux que ce miséricordieux Sauveur appelle à lui, & auxquels il promet sa grace & son secours. Vous avez, ô mon Dieu ! exaucé le repentir de David adultere & homicide : Vous avez effacé ses crimes dès qu'il s'en est humilié devant vous, &

qu'il vous en a demandé pardon : les gémissemens de l'impie Manassès chargé de chaînes dans une affreuse prison, sont montés jusqu'à votre trône, & ont fléchi votre justice ; vous avez eu pitié de lui : daignez, Seigneur, vous laisser attendrir par mes soupirs & par mes larmes.

Après avoir abusé si long-tems de votre patience, j'avoue, ô mon Dieu ! que je ne mérite plus que vous jettiez encore quelque regard favorable sur moi ; mais vous n'avez pas perdu la tendresse d'un pere, quoique j'aie été long-tems un fils ingrat & rebelle. Comme un autre enfant prodigue, j'ai dissipé toute ma subsistance pour satisfaire mes passions, & j'ai perdu tous les biens dont vous m'aviez enrichi ; mais vous êtes assez puissant & assez riche pour répandre encore vos dons sur moi, sans rien diminuer de vos trésors qui sont immenses.

Détournez, Seigneur, de ma tête criminelle le poids de votre juste colere ; épargnez un coupable qui reconnoît son aveuglement & ses crimes, & qui les déteste de tout son cœur. L'enfant prodigue auroit-il trouvé un sort plus heureux que le mien ? Lorsqu'il vint se prosterner aux pieds de son pere, après être rentré en lui-même,

il confessa en sa présence toute l'horreur de ses désordres, en disant qu'il ne méritoit plus d'être appellé son fils. En me présentant devant vous, ô mon Dieu ! je ne diminuerai rien de la noirceur & de l'infamie des égaremens où je suis tombé. J'ai péché contre le Ciel & contre vous, & je ne suis plus digne d'être appellé votre fils. Le Ciel & la terre ont été les témoins de mes foiblesses & de mes crimes ; & si quelquefois les hommes les ont ignorés, vous les avez vûs à découvert, & ils ont été commis en votre présence. En vain, ai-je fui la lumiere ; les ténebres que j'ai recherchées avec tant de soin & de précaution, n'ont pû les dérober à votre vûe, parce que vous êtes présent en tous lieux. Oui, mon Dieu, j'ai péché contre vous & en votre présence, & mon insolence mérite toute la sévérité de votre justice. Mais souvenez-vous, Seigneur, que malgré toute l'indignité de ma vie, vous êtes toujours mon Pere, & que je suis encore votre fils. Hélas ! il paroît bien que vous n'avez pas perdu à mon égard ce cœur de pere, puisque vous venez de me donner une nouvelle preuve de votre tendresse paternelle, en m'affligeant par une maladie qui m'a arrêté dans les routes malheureuses de l'iniquité, dans lesquelles je marcherois. Vous me faites reconnoître les dangers où j'étois, en éclairant mes pas, & vous me découvrez l'abyme où j'étois prêt de tomber. Votre grace vient de dissiper mes ténebres, & de toucher mon cœur. Je comprends maintenant qu'il n'y a rien de plus affreux & de plus abominable que d'abandonner son Créateur pour s'attacher à la créature ; rien de plus extravagant que d'acheter un plaisir d'un moment par une éternité de supplices ; rien de si déraisonnable que de préférer les troubles que le péché produit dans une ame, au repos d'une bonne conscience ; qu'on ne sauroit être heureux au milieu même des plus grandes douceurs que peut faire goûter le monde, quand on est éloigné de vous ; & que toutes les amertumes de la pénitence sont infiniment plus douces & plus consolantes, que les attraits les plus flatteurs de la volupté.

Vous avez permis, ô mon Dieu ! que j'en aie fait pendant long-tems une triste & funeste épreuve, pour me détromper de mes erreurs. Le monde m'avoit séduit par ses faux attraits : j'en ai ressenti le poison mortel, & mon ame languissante & mourante pousse ses cris vers vous, afin que vous ayiez

pitié d'elle. Vous êtes son Médecin tout-puissant ; & quelque profondes que soient ses plaies, votre grace est toute-puissante pour opérer sa guérison. Je vais faire un divorce éternel avec tout ce qui a été la source fatale de mon désordre : la vertu seule va devenir l'objet de mes vœux, & je suis déterminé, ô mon Dieu ! de l'embrasser avec ardeur. Quelque répugnance que je trouve en moi pour m'arracher à tout ce qui peut flatter mes sens & mes passions, je mettrai tout en usage, avec le secours de votre grace, pour en triompher ; & s'il m'étoit permis de souhaiter le rétablissement de ma santé, & la prolongation de ma vie, je ne voudrois jouir de l'un & de l'autre, que pour me consacrer entiérement à vous.

VI. Pardonnez-moi, mon Sauveur, tous les égaremens de ma vie, & ne vous souvenez plus de mes anciennes foiblesses que je déteste de tout mon cœur. Quoique j'espere en vos miséricordes, la sévérité de vos jugemens met le trouble dans mon esprit, & je vis dans des frayeurs & des alarmes continuelles. L'enfer que j'ai mérité par mes péchés, s'offre toujours à mes yeux avec tout ce qu'il a d'affreux & de cruel dans ses tourmens. Il me sem-

ble y voir toujours ma place marquée, & y découvrir une infinité de réprouvés qui vous ont beaucoup moins offensé que moi. Vous les avez jugés, & vous les avez condamnés à ces supplices éternels ; mais vous n'avez point encore prononcé de jugement contre moi. Je suis encore en état de pouvoir vous fléchir & désarmer votre justice, puisque la pénitence en est le remede efficace. Je l'embrasse de tout mon cœur, avec tout ce qu'elle peut avoir de rigoureux & de sévere. Elle ne sauroit être trop pénible & trop austere pour un pécheur tel que je suis. Mais hélas ! de quoi suis-je capable dans l'état où la maladie m'a réduit ? Je ne puis que gémir, vous aimer, & souffrir patiemment tous les maux que j'endure. Vous êtes un Dieu de bonté, qui n'exigez rien de moi qui soit au-dessus de mes forces. Le supplice de la croix a été la pénitence du bon larron : il s'est reconnu coupable, il a avoué son crime, il l'a detesté ; il vous a supplié de vous souvenir de lui quand vous seriez rentré dans votre Royaume. Vous avez exaucé sa priere, & vous lui avez promis une place dans votre Paradis. Accordez, Seigneur, la même grace à un pécheur qui vous la demande avec la même ardeur. O Dieu de miséri-

corde ! attirez à vous tous les mouvemens de mon cœur, afin qu'il ne soupire plus que pour vous, & qu'il ne soit plus sensible qu'à la douleur de vous avoir offensé, & aux attraits de votre grace.

Je vais peut-être sortir bientôt de ce monde, pour entrer dans le sein de l'éternité : mes yeux vont se fermer pour toujours ; ils ne verront plus ces vanités trompeuses qui m'ont séduit tant de fois. Mon corps retournera dans la poussiere dont il a été tiré, jusqu'à ce qu'il ressuscite ; mais mon ame seule vivra & subsistera éternellement. Je ne puis soutenir cette idée, ô mon Dieu ! à la vûe de la multitude & de l'énormité de mes fautes passées : à quoi dois-je m'attendre, si vous me jugez dans toute la rigueur de votre justice ?

Donnez-moi un cœur véritablement contrit & humilié, qui ne vous inspire pour moi que des sentimens de tendresse & de miséricorde. Faites, s'il est possible, que j'aie autant de douleur de mes fautes, que votre ame a eu d'amertume dans le jardin des Oliviers. Otez-moi tous ces restes funestes du péché, que ma pénitence & mon repentir n'ont pas peut-être encore entiérement effacés, & qui me déplaisent plus que la mort même. Recevez

ces derniers témoignages de mon retour sincere, & de ma contrition, que je voudrois être infiniment plus parfaits ; fortifiez mon cœur qui implore votre miséricorde, & rassurez mon ame qui soupire & qui languit dans l'incertitude de son salut. *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum.* Ne souffrez point que les esprits de ténebres me séduisent & m'arrachent d'avec vous. Je veux mourir en renonçant à eux, & me donnant à vous pour toujours. *Psal. 34. v. 3.*

VII. J'espere en votre sainte miséricorde, ô mon Dieu ! quoique je me sois rendu coupable d'un nombre presque infini de péchés. Je les déteste de tout mon cœur pour votre seul amour. Vos bontés pour moi me confondent, & mon ingratitude me fait horreur. Mais puisque votre grace m'a donné un cœur nouveau qui me fait sentir tout le poids de mon iniquité, & qu'il n'a plus d'autre desir que celui de vous plaire & de vous aimer, enflammez de plus en plus ses ardeurs ; faites qu'elles consument entiérement en lui tout ce qui pourroit encore tant soit peu l'attacher à la terre & me faire souhaiter d'y vivre séparé de vous ; afin que je puisse mourir entre vos bras & vous rendre l'ame que vous m'avez donnée, quand le moment que vous avez

déterminé ſera venu, & qu'il faudra que j'aille paroître devant votre tribunal formidable.

Si c'eſt votre ſainte volonté que cette maladie me conduiſe au tombeau, j'y ſuis tout préparé, Seigneur, par votre grace, & je recevrai de votre main adorable tout ce qu'il vous plaira décider ſur mon ſort. Je mourrai avec d'autant plus de joie, qu'en ceſſant de vivre, je ceſſerai pour jamais de vous offenſer. Ah! Seigneur, que mon bonheur ſeroit extrême, ſi en mourant une fois, je pouvois donner la mort à tous les vices, & donner la vie à toutes les vertus! Mon ame vous appartient, elle eſt à vous par des titres trop légitimes, pour vous la refuſer quand vous me la demanderez.

Hélas! que je ſuis redevable à votre charité infinie & à votre miſéricorde, de ne m'avoir point frappé dans le tems que ma vie étoit encore toute criminelle, & que mes paſſions m'entretenoient dans toute ſorte de déſordres! Combien la mort auroit-elle été terrible & funeſte pour moi, ſi elle m'eût ſurpris dans ce tems malheureux où je penſois ſi peu à elle, & dans leſquels j'y étois ſi mal préparé? Quelles actions de grace ne dois-je pas vous rendre, de m'avoir épargné alors, &

de m'avoir attendu juſqu'à ce moment, pour me mettre en état d'expier mes péchés par la pénitence, & de ſatisfaire à votre juſtice par la maladie que vous m'avez envoyée? Ces jours de diſſolution & de débauche qui me paroiſſoient alors ſi doux, & pendant leſquels j'étois l'objet de votre haine & de votre indignation, ſont maintenant pour moi des jours de douleur & d'affliction, & ils ſont toujours préſens à mon eſprit. Je vois toutes les horreurs & les abominations de ma vie, & je ſens toute la corruption de mon cœur. Mon ame ne portoit preſque plus alors votre image, parce que les vices l'avoient toute défigurée; tout y étoit preſqu'entiérement détruit, & il n'y avoit plus que confuſion & que déſordre dans toutes ſes facultés. Je marchois alors au milieu des ténebres, & j'allois de précipices en précipices comme un frénétique, ſans que rien fût capable de m'ouvrir les yeux, & de m'arrêter dans cette courſe fatale: ſi après que les accès de ma frénéſie étoient paſſés, & que mes paſſions étoient ſatisfaites, ma conſcience me reprochoit quelquefois les égaremens où j'étois tombé, quels efforts ne faiſois-je pas pour étouffer ſes remords, & pour lui impoſer ſilence? Pendant

que j'étois le malheureux esclave de ces passions différentes qui me dominoient tour à tour, combien de fois, ô mon Dieu! m'avez-vous accordé votre secours pour briser mes liens, & sortir de ma servitude? Votre grace ne m'a jamais manqué, mais je lui ai presque toujours résisté; & quelque sujet que j'eusse de craindre les suites de l'indigne mépris que je faisois de vos secours, je demeurois toujours calme & tranquille au milieu des périls qui m'environnoient de toutes parts.

Puis-je jamais assez admirer la patience avec laquelle vous m'avez souffert, & l'étendue de votre charité, de n'avoir point usé de toute la sévérité de votre justice, pour me punir de mon insolence, & de mon obstination dans le mal? Hé! que ne dois-je pas faire maintenant, pour tâcher de répondre à des témoignages si extraordinaires de votre bonté? Il est bien juste, ô mon Dieu! qu'après avoir ainsi passé ma vie à vous offenser, j'en emploie du moins les restes dans les gémissemens & les larmes, & que je ne cesse jamais de me repentir & de m'affliger.

Oui, mon Dieu, j'aimerois mieux mourir mille fois que de retomber encore dans mes désordres. Jamais le monde, le démon ni la chair n'auront

plus d'empire sur moi; & puisque vous voulez bien encore m'aider de vos graces, par une miséricorde dont je suis indigne, toute mon application sera de veiller à ma défense, & de réparer par ma pénitence tous les dérangemens de ma conduite. Ayez donc pitié de moi, ô mon Dieu! & détournez vos yeux de la multitude innombrable de mes péchés; pardonnez-les-moi, Seigneur, & effacez-en jusqu'au souvenir. Quelque horrible qu'ait été ma vie, je ne perdrai point la confiance que j'ai en vous, parce que vous êtes plus miséricordieux que je ne suis misérable; & qu'encore que mes péchés m'aient fait mériter l'enfer, les tourmens & la mort de Jesus-Christ m'ont mérité le Paradis.

VIII. Hélas! mon Dieu, que j'ai de douleur d'avoir si mal ménagé vos faveurs & vos graces, & d'en avoir abusé si long-tems! Que ne puis-je racheter toutes les années de ma vie, pour les employer uniquement à vous glorifier! Ces jours ne reviendront plus; mais faites, ô Dieu de miséricorde! que ceux qui me restent encore à vivre, en puissent faire une sainte réparation, & que je mette à profit jusqu'au moindre de vos bienfaits.

Quand je fais réflexion, mon divin

Sauveur, à ce que vous avez fait pour mon salut, & à tout ce que j'ai fait pour ma perte, je tombe dans le dernier abattement. Il me semble vous voir déja armé contre moi, prêt à lancer la foudre sur ma tête criminelle, pour me punir de mon ingratitude. Je tremble quand je pense à la mort, parce que vos jugemens sont redoutables, & que si le juste est à peine sauvé, j'ai tout à craindre, parce que je ne trouve en moi que des miseres & des péchés. Mais étant pénétré d'une vive douleur de vous avoir offensé, que ne dois-je point espérer de vous, mon Sauveur, qui êtes la bonté même? Quoique vous soyez mon Juge, vous n'êtes pas moins mon Rédempteur; & le sang que vous avez versé pour expier mes crimes, est un témoignage trop éclatant de votre amour, pour ne pas m'abandonner entiérement entre les bras de votre miséricorde. Daignez, Seigneur, les étendre sur moi pour me sauver; comblez-moi de vos bénédictions: soutenez-moi par votre secours; mettez mon ame dans les saintes dispositions où elle doit être, afin de pouvoir paroître avec confiance devant votre tribunal redoutable. Faites par votre grace, que quand le moment sera venu, dans lequel je serai contraint de sortir de

ce monde, je meure de la mort des justes; que je quitte la terre pour aller au Ciel; que je sorte de ma prison pour jouir d'une liberté parfaite; que je finisse mon exil pour entrer dans ma chere patrie; que je passe du tems à l'éternité, de la misere à la félicité, de la mort à l'immortalité: rompez les liens qui pourroient encore m'attacher à la vie, afin que je ne soupire plus que pour vous. Je vous sacrifie tout ce que je possede, & tout ce que je suis, pour vous témoigner que je vous aime plus que moi-même, & que tout ce que j'ai de plus cher sur la terre: je ne veux plus désormais avoir d'autre desir que celui de demeurer éternellement uni à vous.

Que si ces sentimens n'étoient pas assez sinceres & assez parfaits, & si je tenois encore à quelque chose qui pût faire obstacle à cette sainte union, détruisez-les, Seigneur, par l'empire souverain que vous avez sur mon cœur. Jettez sur moi un regard de votre miséricorde, comme vous fîtes sur le premier de vos Apôtres après sa chûte; & donnez à mes yeux des torrens de larmes, pour pleurer mon ingratitude & mes ténebres. Regardez-moi comme cette femme pécheresse prosternée à

vos pieds, & donnez-moi un cœur qui vous aime parfaitement.

IX. Hélas! que deviendrois-je, ô mon divin Jesus! si vous n'aviez compassion de mon extrême misere? Toute ma confiance est dans l'effusion de votre précieux sang : votre mort est ma vie, & plus vous avez souffert pour sauver les pécheurs, plus j'ai d'espérance de ne pas périr éternellement. Si par mes péchés je me suis abymé jusqu'aux portes de l'enfer, vous êtes tout-puissant pour m'en retirer. Tout m'inspire un entier abandon en vos divines miséricordes. Votre côté ouvert, votre tête couronnée d'épines, vos bras étendus sur la croix, vos mains & vos pieds percés de clous, votre corps tout déchiré de coups, tous vos membres disloqués & suspendus, votre sang répandu pour moi; tout me prêche mon salut & ma vie. Oui, mon divin Rédempteur, j'espérerai toujours en votre miséricorde, parce que vous êtes le Dieu de mon salut : *Domine Deus salutis meæ.* Je ne pourrois que trouver ma perte dans ma fragilité, si vous ne me secouriez, & tous les bienfaits de votre miséricorde me deviendroient inutiles, si je manquois de courage & de force par mes infidélités & mes miseres. Ne souffrez pas,

Psal. 37. v. 23.

mon Jesus, que l'ouvrage de votre bonté périsse par celui de mon iniquité, & que je me précipite moi-même dans l'enfer par mes péchés & par mon impénitence, après que vous m'avez mérité le Ciel par vos souffrances & par votre mort. Ne m'abandonnez point au déréglement de mon cœur, & faites que ne le remplissant plus que de vous & de votre saint amour, je ne vous perde jamais plus de vûe.

Venez à mon secours, ô Dieu tout-puissant! afin que les ennemis de mon salut n'aient pas lieu de triompher de la perte de mon ame. Ils ne cessent de m'attaquer; ne cessez point de me défendre. Je serois vaincu à tout moment, si à tout instant vous ne me souteniez dans mes combats : vous êtes toute ma ressource & toute mon espérance. Quoique ma vie ait été souillée par mille crimes, vous m'avez empêché de tomber dans le fond des abymes; vous avez jetté derriere vous mes péchés, dès que je m'en suis repenti, & que j'en ai fait un aveu sincere dans le tribunal de la pénitence : vous m'avez adopté de nouveau & mis au nombre de vos enfans; mettez le comble à vos miséricordes, en me faisant participer à l'héritage que vous leur destinez dans le Ciel, afin que je puisse

bénir éternellement avec eux votre saint nom, & contempler votre gloire. Je ne puis entrer dans votre Sanctuaire pour y adorer votre puissance, si vous ne daignez m'y conduire vous-même. J'avoue que je suis indigne d'être introduit dans votre sainte maison, parce que je ne suis rempli que de miseres; mais votre grace est toute-puissante pour me purifier des restes de mon iniquité. Augmentez, Seigneur, la douleur que je dois en avoir; brisez mon cœur, & daignez recevoir ces tristes restes d'une vie souffrante & languissante, pour suppléer à mon impénitence: *Suscipe residuum annorum meorum.* C'est vous faire un petit sacrifice, n'ayant peut-être que peu de tems à souffrir & à vivre, & j'en ai de la confusion, puisque je ne vous présente que les misérables débris d'une vie dont les passions ont emporté les prémices & les fruits. Mais je tâcherai, ô mon Dieu! aidé de votre secours, de suppléer par ma constance & par mon amour dans les maux que je ressens, à ce que la briéveté de ma course ne me permettra point d'exécuter pour satisfaire à votre justice. Vous êtes le maître de vos dons & de vos faveurs, & votre miséricorde vous invite à me remettre des dettes infinies dont je ne puis

puis m'acquitter: recevez, ô mon Dieu, les souffrances de mon divin Sauveur, qui sont d'un prix infini: quelque grande que soit la multitude de mes offenses & la noirceur de ma malice, elles seront surabondantes, pour réparer tous les outrages que j'ai pû faire à votre divine Majesté pendant le cours de ma vie.

X. Pere des miséricordes, que votre sainte volonté soit accomplie. Quel bonheur pour moi, si après tant de péchés & si peu de pénitence, je pouvois y satisfaire par le sacrifice de ma vie, & par l'offrande que je vous fais d'un corps accablé sous le poids de la douleur? Je ne vous demande plus la guérison de mon corps, ni que le calice dans lequel vous me faites boire, passe loin de moi; mais seulement que vous rendiez ma volonté conforme à la vôtre, & que je puisse accomplir avec une soumission parfaite, tous les desseins que vous avez sur moi. Mon corps épuisé par son extrême foiblesse, n'attend plus que le moment de sa destruction. C'est un vase d'argile entre vos mains, qui doit être bientôt brisé & réduit en poussiere. Il vous appartient plus qu'à moi-même, puisque vous l'avez tiré du néant, & qu'il est votre ouvrage. Vous en disposerez se-

lon votre bon plaisir. Je suis content que mes maux se multiplient plutôt que de diminuer, si vous l'avez ainsi résolu dans vos décrets éternels. Il m'est bien plus avantageux de souffrir en ce monde, & de vous posséder en l'autre, que de ne rien souffrir & de vous perdre pour toujours. Mais parce que je ne puis rien sans vous, venez à mon secours, & faites que toute ma joie soit de souffrir & de vous obéir. Je reconnois la justice de vos châtimens dans les maux que j'endure, & que je ne mérite que trop la peine que vous m'imposez. Vengez-vous, Seigneur, sur cette chair criminelle de toutes les offenses que j'ai commises contre votre divine Majesté. Je serai consolé, pourvû que votre justice soit satisfaite, & que je puisse devenir l'objet de vos miséricordes éternelles.

Vous l'avez ainsi ordonné, ô mon Dieu, que le péché soit puni ou en ce monde ou en l'autre; & c'est dans ce dessein que vous m'avez frappé par la maladie, afin de me faire expier par des maux qui me sont devenus nécessaires, les désordres dans lesquels je me suis volontairement abandonné. Oui, mon Dieu, je suis convaincu maintenant que tous les coups que vous me portez, partent de votre main tou-

te miséricordieuse, & que vous n'affligez mon corps que pour sauver mon ame. J'espere, ô mon Dieu, que vous me découvrirez de plus en plus ce trésor qui est caché dans mes souffrances; que vous répandrez sur mon esprit un rayon de votre lumiere, & que vous me soutiendrez dans ma foiblesse, afin qu'après avoir reconnu combien il m'est utile de marcher dans cette voie, je ne me décourage point dans ma course, & que ma force ne m'abandonne jamais. Comme je suis à vous plus qu'à moi-même, j'ai cette confiance que vous ne me laisserez point sans secours; & que puisque je ne puis rien sans vous, vous serez toute ma force. Non, Seigneur, vous ne permettrez pas que la croix à laquelle vous m'avez condamné, pour en faire l'instrument de mon salut, devienne celui de ma perte, & que je rejette ce remede salutaire & nécessaire à mes maux, parce qu'il est rebutant à la nature. Imprimez-en l'amour dans mon cœur, afin que je ne perde rien du mérite que vous avez attaché aux souffrances. Animez de plus en plus mon espérance, qui doit me rendre ferme & constant dans leur rigueur la plus extrême, puisqu'un bonheur éternel en doit être la récompense. Allumez en moi le feu sacré de

votre amour, afin que je supporte non-seulement avec patience, mais même avec une espece de joie, tous les maux qui m'affiegent, & que je puisse par-là vous donner des preuves de mon attachement, & de ma soumission parfaite à votre sainte volonté. C'est vous seul, ô mon Dieu, qui pouvez remplir mon cœur d'un tel amour, & l'embraser entiérement de ces divines flammes.

Qui si la violence de la douleur & ma foiblesse m'emportoient à quelques mouvemens d'impatience ou de murmure, inspirez-m'en, Seigneur, un prompt & sincere repentir. Ramenez-moi aux sentimens dans lesquels je dois être, pour ne point sortir de la soumission que je dois avoir aux ordres de votre divine providence. Je renonce dès ce moment à toutes les inquiétudes, à toutes les défiances, à tous les mouvemens trop vifs auxquels je pourrois succomber, & je m'abandonne entiérement à tous les états auxquels il vous plaira me réduire. La mort étant un tribut que je dois nécessairement payer à la nature, je l'accepte de tout mon cœur. Qu'elle soit donc prompte ou lente, douce ou amere; qu'elle s'offre à moi au milieu des secours, ou dans l'abandon, je la recevrai également dans toutes ces différentes circonstances. Je regarderai mes souffrances comme une participation de celles de J. C. qui les a consacrées en lui-même, & la mort comme la voie qui doit me conduire à la bienheureuse immortalité.

XI. O Dieu! l'unique espérance des affligés, & le seul refuge des pécheurs, je viens me jetter entre vos bras; ayez pitié de mon extrême misere; soutenez-moi dans cet affreux moment qui séparera mon ame de mon corps. Donnez-moi les sentimens de la plus vive componction, afin que je puisse laver mes péchés dans mes larmes, & me rendre digne de vos miséricordes. A quels périls ai-je exposé mon salut par les déréglemens dans lesquels je me suis livré presque dans tout le tems de ma vie? Hélas! quand je fais réflexion sur ma conduite passée, je tombe dans un abattement mortel. Je ne vois par-tout qu'une plénitude horrible de vices & de désordres, & qu'un vuide affreux de vertus & de bonnes œuvres. Mais, ô mon Dieu! vous êtes mon réparateur: daignez rétablir le bien que j'ai détruit en moi par le mauvais usage que j'ai fait de vos dons, & réparez toutes les inutilités de ma vie, dont je dois vous rendre un compte sévere. Mon cœur étoit tout au monde,

& il n'étoit preſque jamais occupé du déſir de vous plaire, & de travailler à mon ſalut. Quelle ingratitude & quel aveuglement ! Vous pouvez me rendre tout ce que j'ai perdu, & ſuppléer, par votre bonté infinie, à tout ce qui manque à mes œuvres. Inſpirez-moi une haine mortelle pour le péché, & pour tout ce qui m'a ſéparé de vous, afin que je puiſſe expier par mon repentir, tous les mauvais attachemens qui ont été les ſources fatales de tous les dérangemens de ma conduite. Lorſque j'en retrace l'idée dans mon eſprit, mon ame eſt ſaiſie d'une frayeur mortelle, & le déſeſpoir ſeroit mon partage, ſi je perdois de vûe votre miſéricorde qui n'a point de bornes. Mais je me raſſure dans mes troubles & dans mes défiances, quand je conſidere mon divin Rédempteur attaché à la croix, qui s'eſt volontairement livré à la mort pour le ſalut de tous les hommes. Je m'unis à cette divine croix, j'entre dans ſes plaies adorables, je les regarde comme mon refuge & comme une reſſource toute puiſſante pour appaiſer votre juſtice, & je vous offre, ô mon Dieu, tous ſes tourmens, ſon ſang précieux & ſa mort même, comme étant le prix de mon ſalut.

Mais parce que tous les Chrétiens

doivent accomplir en leur perſonne ce qui manque à la paſſion de mon Sauveur, j'y joint encore tous les maux que j'endure, & tous les gémiſſemens de mon cœur. C'eſt dans cette diſpoſition, Seigneur, que je me préſente devant le trône de votre divine miſéricorde, pour vous demander le pardon de mes péchés, & les graces dont j'ai beſoin pour me mettre en état de paroître devant vous, lorſque la mort viendra m'enlever au monde. Ne permettez pas qu'elle me ſurprenne & que je meure impénitent. Ne m'abandonnez pas dans les derniers momens, où toutes les créatures m'abandonneront. Faites que je trouve en vous un Dieu qui ſoit mon protecteur & un aſile aſſuré où je me puiſſe ſauver. Vous êtes ma force & mon refuge ; vous m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité ; & c'eſt à vous à qui je recommande mon ame ; c'eſt entre vos mains que je la remets, & que je veux rendre le dernier ſoupir.

XII. Sainte Vierge, Mere de Dieu, Reine du Ciel, je viens implorer votre protection toute puiſſante auprès de Jeſus-Chriſt. Vous êtes le refuge des pécheurs & la conſolatrice des affligés ; ayez compaſſion de ma miſere. Mon corps ſuccombe ſous le poids des maux

qui l'assiegent de toutes parts, & mon ame est toute languissante dans l'incertitude de sa destinée éternelle. Ma conscience s'éleve contre moi, & me reproche des infidélités sans nombre. Mais malgré toutes les horreurs de ma vie, dont je me répens de tout mon cœur, je ne laisserai pas d'espérer toujours en la miséricorde infinie de mon Dieu, & dans les souffrances de mon Rédempteur. Priez pour moi, sainte Vierge; & quoique je sois indigne de vos bontés, ne me refusez pas votre assistance. C'est pour sauver tous les hommes, que Jesus-Christ vous a choisie pour sa Mere : soyez donc ma Médiatrice, & employez en ma faveur le pouvoir que vous donne le titre auguste de Mere de Dieu, afin de m'obtenir le pardon de mes offenses. Vous êtes la porte du Ciel; ne permettez pas que l'entrée en soit fermée à mon ame dans le moment qu'elle sera séparée de mon corps. Vous êtes une Mere de grace & de miséricorde; vous pouvez tout pour le salut des pécheurs; obtenez-moi un jugement favorable de Jesus-Christ qui me doit juger à l'instant de ma mort.

Je m'adresse aussi à vous, mon bon Ange, qui avez toujours été fidéle à ma garde : prenez soin des derniers momens de ma vie. Venez à mon se-

cours, pour me défendre contre les ennemis de mon salut, afin que je sorte victorieux du dernier combat auquel je serai peut-être bientôt exposé, & que je puisse mourir dans l'amour de mon Dieu & de mon divin Rédempteur. Consolez-moi dans mes douleurs, fortifiez-moi dans ma foiblesse; surtout lorsque je serai prêt de remettre mon ame entre les mains de mon souverain Juge; obtenez-moi la grace de finir ma vie dans une sainte paix, & que je puisse passer heureusement de ce monde dans le Royaume éternel.

PRIERES VIVES ET ARDENTES tirées du Livres des Méditations attribuées à Saint Auguſtin.

DU CHAPITRE 6.

PERE Eternel, dont la bonté eſt infinie, jettez les yeux ſur votre Fils bien-aimé, qui a ſouffert pour mon ſalut de ſi cruels outrages. Conſiderez, Roi tout-puiſſant, dont la clémence n'a point de bornes, quel eſt celui qui veut ſouffrir, & pour qui même il ſouffre. N'eſt-ce pas, Seigneur votre Fils unique, que vous avez livré, quoiqu'innocent, pour racheter un malheureux eſclave? N'eſt-ce pas l'auteur de la vie, qui comme une brebis s'eſt laiſſé conduire à la mort, & qui vous a obéi juſqu'à ſe ſoumettre à une mort très-cruelle?

Tournez vos regards, ô mon Seigneur & mon Dieu! ſur celui par qui ſeul vous voulez me faire miſéricorde. Conſiderez votre Fils bien-aimé étendu ſur la croix. Regardez ſes mains innocentes d'où découle un ſang très-précieux, & pardonnez à mes mains criminelles tous les maux qu'elles ont commis. Jettez les yeux ſur ſon côté, qui même après ſa mort fut ouvert d'une lance cruelle; & redonnez-moi le vie par les eaux que la foi m'apprend qui en ont coulé.

Conſiderez, ô Pere des miſéricordes, la tête de votre Fils bien-aimé couronnée d'épines, toute panchée ſur ſon ſein adorable, prête d'expirer. Regardez, Créateur plein de douceur, la ſainte humanité de votre Fils unique, & laiſſez-vous toucher de compaſſion pour une créature qui n'a que l'infirmité pour partage. Enviſagez le ſein de votre cher Fils qui eſt tout découvert, ſon côté percé d'une lance, ſes entrailles épuiſées, ſes yeux entiérement éteints, ſes lévres pâles & deſſéchées, ſes bras & ſes pieds étendus d'une maniere ſi cruelle, & tout couverts de ſon ſang adorable. Que ce triſte ſpectacle de votre Fils unique ſi tendrement aimé, dont tous les membres ont été traités avec tant d'inhumanité, puiſſe, ô Pere dont la gloire eſt immenſe, vous porter à vous ſouvenir de mon état miſérable. Que la vue des ſouffrances d'un Dieu fait homme, vous excite à ſoulager les foibleſſes de l'homme à qui vous avez donné l'être & la vie. Que les peines du Rédempteur vous invitent à pardonner à celui qu'il a racheté. C'eſt cet unique objet de votre amour, que vous avez livré aux tourmens, pour les péchés de votre peuple. C'eſt là cette victime innocente & ſans tache, qui cependant a été traitée comme un criminel.

DU CHAPITRE 7.

C'eſt mon péché, Seigneur, qui vous a fait ſouffrir ainſi; ce ſont mes propres fautes qui vous ont donné la mort. Je ſuis le ſeul inſtrument de vos peines & de vos ſupplices les plus cruels. O quel prodige extraordinaire, & quel myſtére ineffable! le méchant péche, & le juſte eſt puni; le coupable eſt épargné, & l'innocent eſt traité avec une ſévérité extrême! l'impie commet le crime, & le Saint des Saints en ſubit le châtiment! ce qu'un ſcélérat méritoit, celui qui eſt la bonté même en ſouffre la peine! le maître expie la faute de ſon ſerviteur: c'eſt un Dieu qui efface par ſon ſang tous

les péchés de l'homme ! Juſques où, Fils unique de Dieu, juſques où votre humilité vous fait-elle deſcendre ? juſques où vous porte l'amour que vous avez pour les hommes ? Quel excès de miſéricorde, de bonté, de charité & de compaſſion ! C'eſt moi qui ſuis le coupable, & vous voulez porter la peine de tous les crimes que j'ai commis. J'ai eu l'inſolence de vouloir m'élever par mon orgueil, quoique je ne ſois qu'une vile & miſérable créature, & vous vous êtes abaiſſé juſqu'à vous anéantir, quoique vous ſoyez le ſouverain Etre. J'ai été déſobéiſſant, & vous ſouffrez ce que méritent mes déſobéiſſances & mes révoltes. J'ai été l'eſclave de la ſenſualité & de l'intempérance, & vous vous êtes aſſujetti à des jeûnes auſtères & rigoureux. L'envie de goûter du fruit défendu m'avoit rendu prévaricateur & coupable ; & pour réparer ce crime qui a donné entrée à tous les autres, votre charité compatiſſante vous a fait monter ſur la croix. Je ne reſpire que le plaiſir, pendant que l'on perce de clous vos pieds & vos mains. Je vous vois abreuvé de fiel, tandis que je cherche à ſatisfaire mon goût. Je vous vois dans les ſouffrances ; & au lieu que Marie les partage avec vous, je cherche encore les joies criminelles qui me font marcher ſur les traces d'Eve, cette mere infortunée de tous les prévaricateurs. Faut-il donc, ô Roi de gloire & de juſtice, que tandis que votre piété éclate par votre obéiſſance, qui vous a ſoumis aux douleurs & à la mort, mon impiété éclate par ma déſobéiſſance ? Que puis-je vous rendre, ô mon Roi & mon Dieu, pour les biens infinis dont vous m'avez comblé ? eſt-il rien dans le cœur de l'homme qui mérite de vous être offert, pour de ſi grands biens ? Quel

rapport entre Dieu & l'homme, ſinon que l'homme n'eſt que miſere, & Dieu la miſéricorde même.

Je vous conjure donc par vos anciennes miſéricordes, de vouloir bien répandre dans les plaies de mon ame l'onction de votre grace : que je puiſſe en goûter les ineffables douceurs, en ſorte que je rejette auſſi-tôt le poiſon des charmes trompeurs de ce monde. Que je n'aie plus que du mépris pour tous ſes biens & tous ſes maux ; & que le ſeul ſouvenir de cette grandeur ſi ſolide, dont l'homme jouiſſoit autrefois dans l'état d'innocence, ne m'inſpire que de l'horreur pour la vanité, pour tout ce qui ne fait que paſſer, pour tout ce qui ne fait qu'enfler le cœur, ſans pouvoir le remplir. C'eſt par là que mon ame peut recouvrer ſa parfaite ſanté. Faites, ô mon Dieu, que je ne trouve de charmes & de douceurs qu'en vous : que ſans vous rien ne puiſſe me plaire ni me paroître beau, ni précieux, ni touchant : que tout me paroiſſe au contraire vil & mépriſable. Que l'objet de votre haine, ſoit l'objet de ma haine : que rien ne me plaiſe que ce qui vous plaît. Que loin de trouver de la joie en tout ce qui n'eſt point vous, je n'y trouve que de l'ennui. Que je faſſe même mon plaiſir de ſouffrir pour l'amour de vous. Que la ſeule gloire de votre nom me ſoutienne & m'anime. Que votre ſouvenir ſoit ma ſeule conſolation. Que je ne me nourriſſe que de pain trempé de mes larmes ; que toute ma joie ſoit d'occuper ſans ceſſe mon eſprit de votre loi, qui eſt pleine de juſtice & de ſainteté..... que je ne trouve rien de doux, que de vous obéir ; & rien de digne d'horreur, que de vouloir vous reſiſter. Je vous conjure donc, ô mon Dieu ! mon

unique espérance, d'effacer mes iniquités par votre grace toute-puissante.

DU CHAPITRE 36.

O Jesus mon Sauveur, Verbe du Pere, qui êtes venu dans le monde pour sauver les pécheurs, je vous supplie par les entrailles de votre miséricorde, de m'accorder les secours de votre grace pour rectifier ma conduite, perfectionner mes œuvres, & réformer mes mœurs. Otez-moi tout ce qui peut m'être nuisible & vous déplaire, & donnez-moi ce que vous savez vous être agréable, & pouvoir m'être utile. Qui peut rendre pure une créature conçue dans l'impureté même, que vous seul, ô mon Dieu? Il n'y a que vous qui êtes un Dieu tout-puissant, & dont la bonté égale la puissance, à qui il appartienne de justifier les impies, ressusciter ceux qui sont morts dans le péché, & de changer de telle sorte le cœur des pécheurs, qu'ils soient comme si jamais ils n'avoient péché. Arrachez du fond de moi-même tout ce qui peut vous y être désagréable. Vous connoissez parfaitement l'état de mon ame... Que votre main toute miséricordieuse ôte de mon cœur tout ce qui peut déplaire à vos yeux. Rien n'échappe à votre vue, soit que je sois en santé, soit que je sois infirme & malade, tout est présent devant vous. Quand je jouis de la santé, daignez me la conserver, Seigneur; & lorsque je suis malade, exaucez ma priere en me rendant la santé. Guérissez moi, & je serai guéri: sauvez-moi, & je serai sauvé. C'est à vous seul à qui il appartient de rendre la santé & de la conserver; & par un seul acte de votre volonté, vous pouvez rétablir tout ce

qui tend à sa ruine, & qui est renversé. Si vous daigniez, Seigneur, semer du bon grain dans mon cœur, qui est votre champ, arrachez-en auparavant avec votre main miséricordieuse, tout ce que mes vices y ont fait naître d'épines. Mon aimable Jesus, dont les douceurs, les bontés & les beautés sont le cher objet de mon amour & de mes desirs, faites couler dans mon ame l'abondance de votre douceur & de votre charité, afin que désormais je n'aime plus rien, & que je ne m'occupe plus de rien qui soit terrestre & charnel, mais que je n'aime que vous, que je n'aie que vous dans mon cœur, & que je vous loue sans cesse. Embrasez mon ame de ce feu divin que vous avez fait descendre sur la terre, afin qu'il s'allume de plus en plus, & que chaque jour je puisse vous offrir avec des torrens de larmes, le sacrifice d'un esprit saintement troublé, & d'un cœur pénétré d'une vive douleur. O mon doux Sauveur, ô mon aimable Jesus, qui êtes la bonté même! comme je ne desire rien autre chose de toute mon ame, que votre saint & chaste amour, qu'il me remplisse & me possede entierement; c'est aussi ce que je vous demande de tout mon cœur. Faites que la douceur d'un tel amour ne permette pas à mon ame de retenir ses larmes, & qu'elles soient un signe sensible de mon amour pour vous, comme elles ne peuvent être qu'un pur effet de votre amour pour moi: qu'elles soient comme autant de voix qui publient combien je vous aime. Jettez donc quelques regards sur moi, & daignez en avoir pitié, parce que toutes les amertumes de mon ame augmentent de plus en plus: faites-lui ressentir quelqu'une de vos célestes consolations, & ne mépriſez pas un pé-

cheur pour lequel vous vous êtes livré à la mort. Faites couler de mes yeux des larmes dont le principe soit dans mon cœur, qui puissent briser tous les funestes liens de mes péchés, & qui rempliſſent mon ame d'une joie toute céleſte ; & que ces torrens de larmes purifient de plus en plus cette victime. Car, quoique par le secours de votre grace je me sois entiérement consacré à vous, ma fragilité m'entraîne encore tous les jours dans un grand nombre de fautes. Donnez-moi donc ce don de larmes, ô Dieu, seul digne objet d'être loué à jamais ; mais que la source de ces larmes ne soit autre que la douceur de votre amour, & le souvenir de vos miséricordes. Préparez à votre serviteur non-seulement chaque jour, mais même à chaque instant, un calice si pur & si salutaire, qu'il puisse étancher la soif de mon ame, & la réduire même dans une sainte yvresse ; en sorte que me faisant oublier mes miseres & toutes les vanités de ce monde, mon esprit & mon cœur ne soupirent plus qu'après vous, & ne soient plus touchés que de votre amour. Ecoutez, ô mon Dieu, écoutez les vœux de mon cœur, voyez les larmes qui coulent de mes yeux ; lumiere des yeux de mon ame, rendez-vous attentif à mes prieres, & faites que je ne vous demande que ce que vous voulez exaucer. O doux & miséricordieux Seigneur, que mes péchés ne vous rendent point inexorable envers moi ; mais recevez plutôt favorablement les prieres de votre serviteur, puisque vous êtes la bonté même ; & accordez-moi l'effet de mes desirs & de mes vœux, par les mérites de la glorieuse Vierge Marie, ma puis-

sante protectrice, & par l'intercession de tous les Saints.

DU CHAPITRE 38.

Ayez pitié, Seigneur, par votre bonté infinie, ayez pitié d'un misérable pécheur qui souffre justement la peine de ses iniquités, & qui ne souffre sans ceſſe, que parce qu'il ne ceſſe de vous offenser. Si je considere, ô mon Dieu, les maux que j'ai commis chaque jour, pourrai-je me plaindre des souffrances auſquelles vous me livrez, quelques grandes qu'elles puiſſent être ? qu'eſt-ce que j'endure, pour expier tant de péchés ? Vous êtes, Seigneur, infiniment juſte, & vos jugemens ne sont pas moins que la juſtice & la vérité même. Vous êtes, mon Seigneur & mon Dieu, la souveraine juſtice & l'équité même, & l'on ne sauroit trouver en vous l'ombre même de l'iniquité. C'eſt uniquement par juſtice, & non par cruauté, que vous nous affligez pour nous punir de nos péchés, ô Seigneur tout-puiſſant, Dieu de miſéricorde : vous êtes l'auteur de notre être ; c'eſt votre pouvoir souverain qui nous a tirés du néant, & lorſque nous nous sommes perdus nous-mêmes par notre faute, c'eſt par un pur effet de votre bonté que vous avez reparé notre perte. Je suis très-certain que rien ne se fait par le hazrrd, & que vous êtes, ô mon Dieu, le seul auteur de tous les évenemens de la vie : que c'eſt vous seul qui prenez soin de toutes choses, mais principalement de vos serviteurs, dont toute l'eſpérance eſt fondée sur votre seule miſéricorde. Ne me traitez donc point selon mes péchés, qui m'ont fait mériter si juſte-

ment les effets de votre colere ; mais selon cette miséricorde qui est infiniment au-dessus de tous les péchés des hommes. Faites-moi souffrir avec une humble & continuelle patience tous les maux dont vous me punissez, & que ma bouche ne cesse pas pour cela de publier vos louanges. Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi, & donnez-moi tous les secours dont vous savez que j'ai besoin, tant pour mon corps que pour mon ame. Vous savez tout, & vous pouvez toutes choses, vous qui seul regnez dans toute la durée des siecles.

DU CHAPITRE 39.

O Jesus, mon Seigneur, fils unique du Dieu vivant, qui avez bien voulu, pour racheter le genre humain, avoir les bras étendus sur une croix, & boire jusqu'à la derniere goutte le calice de votre Passion, daignez aujourd'hui m'accorder votre secours. C'est la pauvreté même qui se présente devant la source de tous les biens : c'est la misere même qui implore la miséricorde : ne rejettez & ne mépriſez pas les vœux qu'elle vous adresse..... Mes iniquités se sont élevées jusques au-dessus de ma tête, & elles se sont appésanties sur moi comme un fardeau insupportable : & si vous ne me tendez la main, vous, Seigneur, qui vous plaisez à nous faire sans cesse miséricorde, & à nous pardonner, pourrai-je n'être pas englouti dans le fond de ma misere ?

Ayez pitié de votre enfant que vous avez régénéré au prix des plus cruels tourmens ; & n'ayez point égard à ma malice qui est extrême, mais à votre bonté qui est infinie. Quel est le pere qui laisse son enfant au milieu du danger, quoiqu'il le punisse ensuite de s'y être exposé, par l'amour qu'il lui porte ? Et quoique je sois un misérable pécheur, ô mon Seigneur & mon Pere, je ne suis pas moins votre fils, puisque c'est de vous seul que je tiens l'être de la nature, & celui de la grace. Si j'ai péché, faites-moi souffrir le châtiment que méritent mes offenses ; mais après m'en avoir fait subir la peine, mettez-moi au nombre de ceux que vous donnez à votre Fils. Une mere peut-elle oublier l'enfant qu'elle a porté dans son sein ? & quand même elle le mettroit en oubli, vous nous avez promis que vous en conserveriez toujours le souvenir. Voici que j'implore votre secours ; pourriez-vous me le refuser ? Je suis accablé de douleur, pourriez-vous me laisser sans consolation ? Hélas ! malheureux que je suis, que dirois-je, que ferois-je, étant dépourvu de toute assistance ? me rejetteriez-vous, comme indigne de paroître à vos yeux ? Hélas ! que mon sort seroit infortuné, de passer du souverain bien après lequel je soupire avec tant d'ardeur, au souverain mal, que je crains avec tant d'horreur ! de tomber de l'état de grace dans celui du péché, & de l'être dans le néant ! de ne plus soupirer après celui pour lequel mon cœur ne fait maintenant que soupirer ! de chercher le souverain bien, & de ne trouver que la confusion & le trouble ! Quoi, mon doux Jesus, serois-je assez malheureux que de rendre le dernier soupir, sans que vous fussiez présent à ma mort ? & ne me seroit-il pas plus avantageux de

ceſſer d'être, que de ne pas vivre avec vous qui êtes eſſentiellement la vie ? Hélas ! Seigneur, où ſeroient donc vos anciennes miſéricordes ? me feriez-vous reſſentir éternellement les effets de votre colere ? Non, Seigneur, daignez vous appaiſer, je vous en conjure, & faites-moi miſéricorde. Ne détournez pas de moi votre face, vous qui, pour me racheter, n'avez point détourné votre viſage de ceux qui vous couvroient d'injures & de crachats. J'avoue que j'ai péché, que je mérite l'enfer, & que toute la pénitence que je puis faire moi-même, n'eſt pas ſuffiſante pour ſatisfaire votre juſtice ; mais la foi dont je fais profeſſion, m'apprend que vos miſéricordes ſont infiniment au-deſſus de toutes les offenſes qu'on peut commettre contre vous. Daignez donc, ô Dieu de bonté, ne point tenir compte de mes miſeres, dont je me repens : n'entrez point en jugement avec votre ſerviteur ; mais effacez mon iniquité ſelon la multitude de vos bontés. Quel ſeroit mon malheur, ſi lorſque le jour du Jugement arrivera, jour terrible dans lequel les Livres des conſciences ſeront ouverts, on venoit à dire de moi : Voilà cet homme, & les œuvres qu'il a faites. Que ferois-je alors, mon Seigneur & mon Dieu, que ferois-je dans cet horrible moment, où les cieux même publieroient mes iniquités les plus cachées, & où la terre s'éleveroit contre moi ? Hélas ! que pourrois-je répondre ? Je paroîtrois devant vous la tête baiſſée, & couvert de honte & de confuſion. Quel ſera donc ma reſſource pour prévenir un ſort ſi déplorable ? quel parti prendrai-je ? Ah ! Seigneur, je vais crier vers vous, tandis que je le puis encore utilement ;

& au lieu de déplorer ma miſere, je vais implorer votre miſéricorde. Mais me ſuffira-t-il de crier ? & tous mes cris ſont-ils capable de calmer l'excès de ma douleur ? Et ſi je garde le ſilence, n'augmenterai-je pas encore de plus en plus toute l'amertume dont mon ame eſt déja ſi vivement pénétrée ?

O colere du Tout-Puiſſant, n'éclatez pas ſur moi ; hélas ! je ne ſerois point capable d'en ſoutenir le poids, étant la foibleſſe même. Seigneur, ayez plutôt compaſſion de ma miſere, de peur que je ne tombe dans un affreux déſeſpoir, & donnez-moi le moyen de reſpirer en relevant mon eſpérance. Si par mes actions criminelles je vous ai mis en droit de me punir éternellement, vous n'avez pas perdu celui de pouvoir me ſauver. Vous ne voulez point, Seigneur, la mort des pécheurs ; & bien-loin de vous plaire à les voir mourir dans leurs déſordres, ce n'eſt que pour leur rendre la vie, que vous vous êtes livré à la mort ; & c'eſt par cette mort précieuſe que vous avez porté le coup mortel à celle des pécheurs. Que ſi tant de pécheurs ſont redevables de leur vie à votre mort même ; faites, Seigneur, je vous en conjure, que je lui ſois auſſi redevable de la mienne..... Qui pourroit, mon doux Jeſus, ſe défier de votre miſéricorde, après nous avoir rachetés au prix de votre ſang pour nous reconcilier avec Dieu, dans le tems même que nous étions vos ennemis ? Dans ces ſentimens, je vais me proſterner à l'ombre de votre miſéricorde devant le trône de votre gloire, pour implorer votre protection & le pardon de mes péchés ; & je ne

ceſſerai point de pouſſer des cris vers vous ; & de redoubler mes prieres, juſqu'à ce que vous ayez eu pitié de ma miſere. Car, ſi lors même que nous ne penſions point à vous demander grace, vous nous y avez invités ; combien plus devons-nous nous confier de pouvoir l'obtenir, lorſque nous vous la demandons avec ardeur ! Au lieu de punir le coupable dans votre créature, en faveur de votre créature, faites grace au coupable. Ne vous ſouvenez plus d'un criminel qui ne peut qu'irriter votre colere, mais ſeulement d'un miſérable qui ne peut que toucher votre miſéricorde. Oubliez un ſuperbe qui ne pourroit qu'exciter votre fureur, pour porter vos regards ſur un pauvre malheureux qui vous adreſſe ſes vœux. Puiſque Jeſus eſt véritablement le Sauveur, venez donc Jeſus promptement à mon ſecours, & dites à mon ame : Je ſuis ton ſalut. J'attends tout de votre bonté, parce que c'eſt vous-même qui nous enſeignez à vous demander, à chercher & à frapper. Inſtruit donc par vous-même dans la maniere de vous prier, je viens humblement demander, chercher & frapper ; & puiſque c'eſt vous qui nous ordonnez de demander, faites-nous obtenir ce que nous vous demandons : vous nous conſeillez de chercher ; mettez-nous en état de trouver ce que nous cherchons : vous nous commandez de frapper, ouvrez-nous la porte lorſque nous y frapperons. Je ſuis infirme, fortifiez-moi dans ma foibleſſe ; je me ſuis perdu dans mes voies, faites que j'y puiſſe rentrer ; je me ſuis donné la mort à moi-même, rendez-moi la vie ; daignez regler ſelon votre bon plaiſir tous mes ſens, toutes mes penſées, & toutes les

actions de ma vie ; en ſorte que je ſois entiérement conſacré à votre ſervice, & que je ne vive plus que pour vous. Je ſais, mon Seigneur, qu'après avoir reçu la vie de vous, je me dois à vous tout entier, & que pour vous être fait homme afin de me racheter, je vous devrois bien plus que moi-même, s'il m'étoit poſſible de vous donner quelque autre choſe : mais que pourrois-je vous offrir au-delà de moi-même qui pût répondre à la grandeur de vos bienfaits, & à la reconnoiſſance que je dois en avoir ? Hélas ! Seigneur, il ne me reſte plus rien dont je puiſſe diſpoſer, puiſque je ne pourrois même ſans vous, vous offrir ce que je puis avoir. Attirez-moi donc vers vous, & recevez le ſacrifice que je vous fais de moi-même, afin que je vous appartienne non-ſeulement par néceſſité, & parce que je ſuis votre créature, mais encore par un amour tendre & reconnoiſſant qui me rende conforme à vous.

Fin du Tome premier.